



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

5

1774,8

Mercury

511³ - 1774,8



<36603439620014



<36603439620014

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

A O U S T, 1774.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.



*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 8 vol. in-12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève, 36 cahiers par an,	18 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE sous ses différens as- pects, 52 feuilles par an à Paris & en Provin- ce,	12 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA BOTANIQUE, ou planches gravées en cou- leurs par M. Regnault, par an,	72 liv.
JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers par an, franc de port, à Paris,	12 liv.
En Province,	15 liv.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, franc de port, à Paris,	18 liv.
En Province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- D**ICT. de Diplomatie , avec fig. in-8°. 12 l.
 2 vol. br.
- L'**Agriculture réduite à ses vrais principes ,
 in-12. br. 2 .
- Théâtre de M. de St Foix** , nouvelle édition
 du Louvre , 3 vol. in 12. br. 6 l.
- Dict. héraldique** avec fig. in-8°. br. 3 l. 15 f.
- Théâtre de M. de Sivry** , 1 vol. in-8°. broch. 2 liv.
- Bibliothèque grammat.** 1 vol in-8°. br. 2 l. 10 f.
- Lettres nouvelles de Mde de Sévigné** , in-12. br. 2 l.
- Les Mêmes** in-12. petit format , 1 l. 16 f.
- Poème sur l'Inoculation** , in-8°. br. 3 l.
- IIIe liv des Odes d'Horace** , in-12. 2 liv.
- Vie du Dante** , &c. in 8°. br. 1 l. 10 f.
- Mémoire sur la Musique des Anciens** , nouv.
 édition in-4°. br. 7 l.
- Lettre sur la division du Zodiaque** , in-12. 12 f.
- Eloge de Racine avec des notes** , par M. de
 la Harpe , in-8°. br. 1 l. 10 f.
- Fables orientales** , par M. Bret , vol. in-
 8°. broché , 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire** , en vers la-
 tins & françois , 1772 , in-8°. br. 2 l. 10 f.
- Traité du Rakitis** , ou l'art de redresser les
 enfans contrefaits , in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Les Muses Grecques** , in-8°. br. 1 l. 16 f.
- Les Pythiques de Pindare** , in-8°. br. 5 liv.
- Monumens érigés en France à la gloire de**
Louis XV , &c. in-fol. avec planches ,
 rel. en carton , 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de**
l'Architecture , in-4°. avec figures , rel. en
 carton , 12 l.
- Les Caractères modernes** , 2 vol. br. 3 l.



MERCURE
DE FRANCE.
A O U S T , 1 7 7 4 .

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*LA VENGEANCE, Ode lue à la séance
publique de l'Académie royale de Nî-
mes, le 15 Juin 1774.*

Ipsa maximam partem veneni sui bibit.

SENEC.

QUELLE ardeur soudaine m'enflamme-
D'où viennent ces nouveaux transports!
Un Dieu s'empare de mon ame;
Il vient ranimer mes accords.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Fuis pour jamais de sa présence,
Fille d'enfer, sombre Vengeance !
Laisse en paix les foibles mortels.
Monstre, rentre dans les abysmes
Où tu dois prendre pour victimes
Ceux qui te dressent des autels.

N'est-ce pas au fond du Tartare
Que pour toujours tu dois punir
Le mortel injuste & barbare
Qui, dans son cœur, peut te nourrir ?
Mais quoi ! la suprême Justice
Lui fait pressentir le supplice
Que ta fureur va préparer.
Déjà ta rage le consume,
Et c'est dans son sein qu'elle allume
Le feu qui doit le dévorer.

Quel poison coule dans tes veines,
Dis-moi, mortel infortuné ?
Ton cœur aux plus cruelles peines
Est-il pour toujours condamné ?
Et se taire ; le jour qu'il évite ;
Mes soins, mon trouble, tout l'irrite.
Un démon semble l'agiter.
Ses traits changent, ses yeux s'allument ;
Des feux intestins le consomment ;
C'est un volcan prêt d'éclater.

Traître, je te suis. Ton outrage

Dans tout ton sang va te laver.
Mais s'il m'échappoit à mariage
Si la mort venoit l'enlever !...
Ah ! je donnerois mille vies ,
Je le suivrois , & des Furies
J'emprunterois tous les serpens :
O toi mon unique espérance ,
Sombre démon de la vengeance ,
Empare-toi de mes sens !

O Ciel ! quel horrible cohorte
Se presse sous ses étendards !
Le désespoir qui la transporte ,
L'égare & l'arme de poignards .
Elle court au sein des ténèbres ;
Secouant ses torches funèbres ,
La haine vient guider ses pas .
La trahison aux deux visages ,
Le meurtre sanglant , les ravages
Ouvrent l'abyssine du trépas .

Quels troubles affreux sur la terre !
Que d'horribles proscriptions !
Le tyran ivre de colère ,
Assassine les Nations ;
L'amant poignarde sa maîtresse ,
Jouet d'une amitié traîtresse ,
L'ami descend dans le tombeau :
Sans le vicillard qu'un Dieu ranime ;

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Dans le sein de quelle victime
Mérope enfonçoit le couteau !

Par mille complots sanguinaires ,
Brisant les plus sacrés liens ,
Des vengeances héréditaires
Egorgent des concitoyens.
La clémence est une foiblesse ,
La grandeur d'ame une bassesse
Le vindicatif un héros.
Vengeons-nous , & que le Ciel gronde ,
Que l'enfer s'ouvre & que le monde
Rentre avec nous dans le chaos.

Mais , ô forfait ! que la Nature
Ne peut voir sans pâlir d'effroi !
Thieste , ô Ciel ! qu'elle pâture
Ton frère a servi devant toi !
Par quelle horrible perfidie
De l'hospitalité trahie
Atrée aux pieds foule les droits !
Mais voyez sa race coupable ,
Du désespoir épouvantable
Par - tout faire entendre la voix.

Rois destructeurs ! votre ame émue
Abjurera sa cruauté.
Quel spectacle offre à votre vue
Le destin de l'humanité !
Pour venger de vaines querelles

A O U S T. 1774.

De quelles guerres criminelles
N'allumez-vous pas les flambeaux !
Voyez vos Provinces remplies
De sang, de débris, d'incendies,
De victimes & de bourreaux.

Malheureux ! quels projets funestes
Roulent dans ton cœur en courroux !
Connois l'homme que tu détestes,
Avant que de porter tes coups.
De la vengeance qui t'anime,
Fatale & première victime,
Tu maudiras ton lâche cœur.
Qu'est donc une injure passée ?
L'orgueil de ton ame offensée
Fait-il un crime d'une erreur ?

Vains efforts ! la rage l'entraîne,
Tous ses esprits bouleversés,
L'œil en feu, respirant à peine,
Il court les cheveux hérissés.
De sang & de carnage avide,
Il tient dans sa main homicide
Un impitoyable couteau...

Ah ! malheureux ! écoute, arrête ;
Entends la foudre sur ta tête,
Et sous tes pieds vois le tombeau.

Déjà la victime succombe ;
Mais en frappant il a frémi.

A V

Il veut s'enfuir, il tremble, il tombe
 Sur le corps sanglant d'un ami.
 O coup fatal ! ô crime ! ô rage !
 Par-tout cette sanglante image
 Se montre & déchire son cœur ;
 Il veut fuir le jour qu'il abhorre,
 Et le remords qui le dévore
 Tourne contre lui sa fureur.

Est-ce pour vous entre-détruire
 Que vous vous êtes réunis ?
 Mortels ! quel atroce délire,
 De frères vous rend ennemis ?
 Voyez les Maîtres de la terre ;
 Ils pouvoient lancer leur tonnerre
 Sur Cinna, sur Ligarius ;
 Mais, par un exemple sublime
 Du pardon le plus magnanime,
 Ils font adorer leurs vertus.

Un Prince* élevé sur le Trône

* Peu de gens ignorent que Louis XII, surnommé *le Père du Peuple*, avoit été défait & pris à la bataille de St Aubin, n'étant encore que Duc d'Orléans, par Louis de la Trémouille, & qu'il dit à ce sujet, lorsqu'il fut parvenu à la Couronne, que le Roi de France ne vengeoit pas les querelles du Duc d'Orléans. Le Président Hénault rapporte un mot d'Adrien qui n'est pas moins beau. Parvenu à l'Empire, il dit, dans les mêmes

Pent déployer son bras vengeur ;
 Dans la foule qui l'environne
 La Trimouille craint sa rigueur.
 Flatteurs, orgueil, rang, tout l'excite ;
 Mais l'humanité sollicite,
 Et Louis cède à ses accents.
 « Régnez, dit-il, par la clémence ;
 » Non, ce n'est point au Roi de France
 » A venger le Duc d'Orléans.

Descends de la céleste voûte ,
 Viens, adorable Déesse !
 Généreuse Clémence, écoute
 Les sanglots de l'humanité !
 T'attendrissant sur ses alarmes,
 Tu vins en essuyer les larmes
 Par l'heureuse main de Louis. . .
 Le Ciel le ravit à la terre !
 Fixe à jamais ton sanctuaire
 Dans l'âme de son petit-fils.

O Louis ! . . . Quel mortel silence !
 Vains regrets ! sanglots superflus !
 Un triste deuil couvre la France ,
 Louis le *Bien-Aimé* n'est plus !
 Ma patrie est toute épandue ,
 Déjà ma lyre, détendue ,

circonstances, à un homme qui le haïssait : *Vous*
voilà sauvé.

A v j

11 MERCURE DE FRANCE.

Ne rend que de lugubres sons...
 Que dis-je ? il vit , il règne encore ;
 Le Prince que la France adore
 En prend le sceptre & les leçons.

Quel est ce transport prophétique !
 Ah ! quel spectacle attendrissant !
 La reconnoissance publique
 Nomme Louis *le Bienfaisant*.
 Louis Seize prend pour modèle
 Les Antonins , les Marc-Aurèle ;
 Trajan , Titus , le Grand Henri.
 Des mœurs défenseur intrépide ,
 Il prend la clémence pour guide ,
 Et son peuple pour favori.

Puissions-nous tous goûter les charmes
 Dont jouit l'homme vertueux !
 Il ne combat qu'avec les armes
 D'un cœur sensible & généreux ;
 Lorsque d'un ennemi terrible
 Adoucissant l'ame insensible ,
 Par sa clémence il l'a vaincu ;
 Les larmes inondent son visage ;
 Il le console , il l'encourage
 Et le rappelle à la vertu.

*Par M. Beaux de Maguielles , avocat
 au parlement de Toulouse & au conseil
 supér. de Nîmes , associé de l'Acad.*

*LE PRINTEMPS TEL QU'IL EST ,
Tableau original , par M. Auguste.*

U N jeune Dieu des plus charmans
Vient en habit verd , tous les ans ,
Egayer trois mois le Parnasse ,
Et recueillir les complimens
De ceux que ses attraits puissans
Ont alors fixé sur sa trace.
Ce jeune Dieu , c'est le Printemps.
Je lui destinois mon encens ,
Mais il faudra bien qu'il s'en passe ;
Et la toux & les maux de dents
Dont jamais il ne me fait grâce ,
M'ont changé depuis quelque temps ,
Et quand je vois les agrémens ,
Je les vois sous une autre face
Que ses fortunés partisans.
Agréable & joli Printemps ,
D'abord ; vous conviendrez peut-être
Que souvent vous prenez en traître
Et les vieillards & les enfans ,
Sans oublier les jeunes gens.
Il est vrai que vous donnez l'être
A mille insectes bourdonnans ,
Ceux-ci rampans , ceux-là volans ;
Mais si l'homme alloit reconnaître

14 MERCURE DE FRANCE.

Que l'air se peuple à ses dépens ,
Il diroit: monsieur le Printemps ,
Faites-en désormais moins maître ,
Et laissez vivre plus de gens.

De la plaintive Philomèle ,
Comment goûter les doux accens ,
Quand la pituite me harcele
Et semble déchirer mes flancs ?
Heureux époux , heureux amans ,
Foulez ces trônes de verdure ,
Et pressez ces gazons naissans.
Cette magnifique tenture
Sort pour embellir la Nature
De la naverse du Printemps.
Courez , enivrez-y vos sens
D'une volupté vive & pure.
Au fond de mon alcove obscure ,
Envieux de ces doux momens ,
Je me roule entre des draps blancs ,
Et là Dieu fait comme je jure ,
Le tout, pour tromper les tourmens
Qu'il faut malgré moi que j'endure.

Contre les rigueurs du Printemps
On n'est pas toujours en colère ,
On est véridique & sincère.
Amis lecteurs , mes confidens ,
C'est grâce à lui que sur la terre ,
Arachné rebondit & fière ,
Cède aux desirs doux & pressans

De mériter le nom de mère.
C'est par lui qu'au fond des étangs,
Sur un lit de boue grossière,
Crapauds chatains, petits & grands,
Offrent un cœur pur & sincère
A l'objet de leurs vœux ardens.
C'est grâce à lui qu'on entend braire
Baudets légers, baudets galans,
En l'honneur des minois touchans
Auxquels ils s'efforcent de plaire.
Mulets badins, taureaux fringans,
Jusqu'aux verrats, dans le Printemps,
Tout veut y mettre du mystère.
Bêtes & gens vont à Cythère,
Comme Paris vole à Long-champs
Lorsque l'Eglise notre mère
Ferme nos spectacles riens,
Et contraindre Lulfi de se taire,
Pour ne pas troubler les accens
D'un Saint Prophète atrabilaire.
Sont-ce donc là les agrémens
Que vous accordez au Printemps,
Répondra la Critique attrière
En faisant siffler les serpens ?
Marchez sur la route vulgaire,
Et peignez-nous une bergère
Qui débire des complimens
D'une éloquence mensongère,
Au plus constant des inconstans.

16 MERCURE DE FRANCE.

Ces crapauds sont trop dégoûtans.
Tant pis ; je n'y saurois que faire ,
Eh ! chaque Peintre a sa manière
Si par cascade , un jour le temps ,
Entre les mains de nos coquettes ,
Peut porter ces vers nonchalans ,
Santez , crapauds , sur leurs toilettes :
Vengez-nous de ces femmelettes
En glaçant d'effroi tous leurs sens.
Puisse alors , puissent ces dames ,
Au fond des flacons bienfaisans ,
Où l'on court repêcher leurs âmes ,
Puiser de meilleurs sentimens !
Celui que la raison éclaire ,
Sait accoutumer sa visière
Aux objets les plus révoltans :
Pour lui , dans la Nature entière ,
Rien n'est abject , que les méchants.

L'AMANT POLITIQUE ,

Conte moral.

NÉ d'un père distingué dans la haute finance , j'ai eu de bonne heure la perspective d'une fortune très-honnête. Je me suis vu fils unique à l'âge de vingt ans : mon aîné venoit de mourir ; le parti

des armes qu'il avoit embrassé ne porta sa carrière qu'à vingt-cinq; sa perte ne contribua pas peu à la mort de celle qui nous donna le jour.

M. de Ferrière (c'étoit le nom de mon père) ne me demanda aucun compte de ma vocation, dans la crainte que je n'eusse conçu la même. Il se rassura en voyant que j'aimois la vie sédentaire; mes études faites, il me procura des livres aussi amusans qu'instructifs; je m'y livrai. Il me vint un peu de goût pour la peinture; un nouveau maître en ce genre me fut donné. J'employois tout mon temps à ces occupations, sans autres desirs, conduite assez rare pour mon âge, où ils sont ordinairement impétueux. M. de Ferrière s'en étonna.

« Cher Chevalier, me dit-il un jour, » je te laisse, comme tu le vois, maître » de tes actions; mais, mon ami, une » solitude trop constante n'est pas de » son pour toi : j'aimois la lecture & l'é- » tude dans ma jeunesse, & cela ne » m'empêchoit pas de prendre quelque » dissipation. Celle, par exemple, que » donne la chasse, & prise modérément, me » plaisoit; c'est un exercice... » Volontiers mon père, dis-je en l'interrom-

18 MERCURE DE FRANCE.

pant ; je sens que je l'aimerai. En effet un desir subit pour ce nouveau plaisir s'empara de moi. J'admire ici la destinée qui, par des voies aussi singulières qu'inattendues, nous mène à son but.

Dès le lendemain, de grand matin, je fus sur pied. Mon équipage prêt, suivi de deux domestiques, je pars pour le canton qu'ils connoissoient assez éloigné, & dans lequel mon père avoit des droits. J'entre en chasse ; sans talens encore pour cet amusement, je suivis mes guides & me comportai suivant leurs principes ; rien ne me paroissoit plus agréable ; j'y passai une grande partie de la journée. Je fis dîner mes gens, & mangeai peu ; impatient d'y retourner seul, je les laissai : ils m'indiquèrent le côté que je devois prendre, sans me perdre absolument de vue.

Après avoir marché long temps, la chaleur m'obligea d'entrer dans un petit bois ; je n'eus pas fait deux cents pas que je me trouvais dans une longue avenue de futaie, au bout de laquelle s'élevoit un superbe château situé à quelques lieues de Paris, dans un des plus beaux lieux que baigne la Seine. Je parcourus des yeux, avec un secret plaisir, la vaste enceinte.

C'étoit dans un de ces momens d'une belle soirée , où le soleil aux trois quarts de sa course , nous fait , au milieu d'un ombrage frais , dédommagement de ses rigueurs , appercevoir plus distinctement les objets qu'il éclaire encore.

En avançant sous ce délicieux couvert , à l'air que j'y respirois , se mêloit une variété d'agréables odeurs émanées des fleurs , & des fruits des jardins de ce beau séjour ; je fus surpris de voir à vingt pas de moi , des Dames avec chacune leur cavalier , qui venoient s'y promener ; mon premier mouvement fut de les éviter , mais je sentis qu'il seroit indécent de retourner sur mes pas. Je les avois à peine saluées , que le plus âgé , que je crus connoître de vue , me dit : ah ! c'est vous Chevalier de Ferrière ! vous voilà donc chasseur ? Il me présenta aux Dames , & leur dit du bien de moi. Elles me proposèrent de me rafraîchir : je leur répondis qu'ayant ma suite peu éloignée , je n'avois besoin de rien. J'achevai avec la compagnie la longue distance de cette avenue qui alloit me mettre dans mon chemin. Je pris part à la conversation ; mes regards timides d'abord avoient erré sur toutes les physionomies indistinctement ; mais

26 MERCURE DE FRANCE.

bientôt ils furent forcés de se fixer sur celle d'une jeune & jolie personne que j'entendis nommer Emilie : un port distingué , une noble aisance , en marchant , attiroient tous les yeux sur elle ; le son de sa voix pénétrait le cœur ; elle avoit une gaieté & une vivacité qui complétoient ses charmes. Elle proféra peu de mots , tout le temps que je pus l'entendre , & je les trouvai pleins de sens & de raison.

Arrivé au terme de leur promenade , j'y trouvai mes gens , & je pris congé avec regret : la Maîtresse du château , du moins elle me parut telle , me dit que je lui ferois plaisir de venir la voir ; qu'elle connoissoit de réputation mon père , sa probité & la sagesse de ma conduite , & qu'elle nous invitoit pour le lendemain matin. Je le lui promis , & n'avois garde d'y manquer.

Je montai à cheval : je devois arriver tard ; l'idée que j'emportoais de la belle Emilie calma l'impatience que j'avois de revoir M. de Ferrière. Je n'étois pas à la moitié du chemin que la nuit avançoit , & que passant près d'un taillis qui le bordoit , j'entendis , tout près delà , tirer deux coups de pistolets. Mes deux domes-

tiques étoient armés , ainli que moi. J'arrèrai ; j'entendis une voix qui appeloit quelqu'un , & dans le même instant un homme à cheval courant vîte vers moi : Arrête , lui dis - je d'un ton ferme , présentant mon fusil ; que veux-tu ? . «
 » Votre secours , Monsieur , répondit-il ;
 » je suis assailli par des voleurs ; j'ai tiré
 » mes deux coups : ces coquins sont en
 » nombre ; le cri que j'ai fait , joint au
 » bruit de vos chevaux qu'ils ont enten-
 » dus , les a obligés de s'éloigner.

Je trouvai tant de vraisemblance dans le propos de cet homme , que je l'approchai. Le jour en fuyant laissoit encore quelques traces de lumière ; il me parut jeune & équipé de façon à me persuader qu'il n'étoit pas ce que j'avois craint. Je lui demandai où il alloit ; il me dit qu'il s'arrêtoit à un château qui n'étoit pas éloigné d'où nous étions ; je jugeai que c'étoit celui que je venois de quitter. Il ajouta qu'il alloit y prendre un de ses amis pour se rendre à une maison de campagne que celui-ci avoit à quelques milles delà ; que son domestique le suivoit ; qu'en vain il l'avoit appelé , & qu'apparemment n'étant pas bien monté , il n'avoit pu le joindre. J'allois lui offrir un des miens ,

22 MERCURE DE FRANCE.

quand le sien parut. Je lui fis donner de quoi charger ses armes : il me fit beaucoup de remerciemens, & nous nous séparâmes. La circonstance & l'empressement que j'avois de me rendre, ne me permirent pas d'autres questions, ce dont pourtant j'aurois été curieux, en voyant ce jeune homme aller jouir du bonheur d'être auprès d'Emilie que je venois de quitter.

En arrivant, M. de Ferrière que j'embrassai, fut bien aise de me voir une satisfaction & une vivacité que je n'avois pas ordinairement : je n'empêchai point qu'il l'attribuât au plaisir de la chasse. Je lui appris en soupant, non ma dernière aventure qui lui auroit fait beaucoup de peine, mais la rencontre heureuse de ces Dames, & les honnêtetés que j'en avois reçues ; je lui dépeignis les lieux, & à-peu-près les personnes.

« Celui qui t'a reconnu, me dit mon père, est Darbi, un de mes amis que tu n'as pu voir ici ; celle à qui appartient le château est M^{de} de Varenne qui s'y tient dans la belle saison avec sa fille qu'on nommoit Emilie avant que son aînée, qui vient de se marier, lui eût remis le nom de famille ; c'est, dit-on, une aimable fille qui a tout l'esprit pos-

«sible ; sa mère est une riche veuve dont
 «elle aura beaucoup de bien : aussi est-
 «elle fort courtisée par les jeunes Bel-
 «dor & Richardie, dont les pères tien-
 «nent à-peu-près le même état que moi.

Il me quitta en me disant que j'avois
 besoin de repos. C'est bien dit du repos,
 pensai-je en moi même, avec un serrement
 de cœur ; ce que je viens d'apprendre , ne
 m'en promet guères. Il n'étoit pas en
 en effet compatible avec l'idée plus
 charmante d'Emilie , que celle que
 j'avois avant cet éloge de son mérite ,
 & traversée encore par celle que me
 donnoit l'espoir prétendu des Beldor &
 Richardie. Que j'étois loin déjà de cette
 inquiétude avec laquelle se régloient tous
 mes mouvemens ! Mon sort le vouloit
 ainsi ; il fallut le remplir : je me cou-
 chai , & dormis peu.

L'espoir me vint avec le jour. Je me
 fais préparer tout ce dont j'ai besoin pour
 m'habiller le plus proprement que j'eusse
 encore été. Prêt de bonne heure , jentre
 chez mon père qui, lisant ses lettres, me
 dit que des affaires survenues l'empê-
 choient absolument de venir avec moi ;
 vainement j'insistai. Des deux carrosses
 qu'il avoit , il me fait donner le plus
 beau : je pars.

24 MERCURE DE FRANCE.

Plus j'approchois de Varenne, plus mon ame étoit saisie de ces frémissemens qu'on éprouve lorsqu'au moment d'un événement il y va pour nous du plus grand intérêt. J'avois peu pratiqué l'amour, mais la théorie que j'en avois acquise m'annonça que j'allois faire une ample connoissance avec lui. Arrivé, je fus saluer Madame & Mademoiselle de Varenne; je leur représentai l'impossibilité où avoit été mon père, de m'accompagner. Je fus frappé de l'éclat d'Emilie : un ajustement de fantaisie, quelques fleurs sur sa tête sans trop de symétrie ornoient modestement sa beauté, sans en rien dérober; effet bien différent de celui qui résulte de l'attirail immense d'une toilette recherchée, objet de mille soins enfans de l'art.

Il y eut beaucoup de monde au dîné; j'étois seul d'étranger, & en cette qualité je fus placé près de Mademoiselle de Varenne. Il étoit probable que les deux amoureux devoient y être : je ne savois par qui m'en instruire. M. Darbi n'étoit pas à ma portée; je ne fus pas long-temps à en être assuré par eux-mêmes. Leurs regards étonnés, autant que répétés sur ma personne, me le confirmèrent : ceux qu'ils portoient sur
Emilie

Emilie sembloient lui reprocher mon bonheur. J'examinai à mon tour l'un, deux : sa voix ne m'étoit point absolument étrangère non plus que sa figure ; il me sembloit l'avoir vu ailleurs : j'en étois à cette réflexion, sur la fin du repas , lorsque qu'Emilie lui dit : » Monsieur de Richardie , racontez nous donc » la fâcheuse rencontre que vous avez » faite dans le bois de Brierre ; vous ne » nous en avez dit que peu de mots , » & à la hâte , hier au soir. Il y satisfit , & ce que je venois d'entendre me fit redoubler mon attention. Quand il fut à l'endroit de l'inconnu qui lui avoit , disoit il , sauvé la vie , & renouvelé généreusement le feu de ses armes , je vis clairement que c'étoit mon homme aux deux coups de pistolet , & , en finissant , il nous dit qu'il n'avoit jamais rien tant désiré que de connoître celui à qui il avoit cette obligation.

Vous ne m'en devez , point , Monsieur , lui dis-je au grand étonnement de toute la table ; mon Equipage passant par-là , c'est le hasard qui m'a fait vous tirer du danger : voici l'homme , continuai-je en lui montrant mon valet-de-chambre derrière moi , qui vous

B

a rechargé vos pistolets; il n'y avoit pas une heure qu'ici javois quitté ces Dames. Il se leva, & vint précipitamment m'assurer de sa reconnoissance en m'embrassant. Toute la compagnie trouva ma fermeté louable, quoique téméraire, ayant armé de nuit un homme que je ne connoissois point, & qui sortoit d'un bois.

Dès qu'on se fut levé, mes deux Chevaliers vinrent se dédommager près de l'objet qu'ils m'envioient. J'examinai lequel des deux étoit assez fortuné pour plaire; je n'y vis pas la moindre distinction de la part de celle qui les enflammoit.

Je fus joindre dans le jardin M. Derby; je pris de lui mes instructions, en le questionnant indifféremment. Il m'apprit qu'outre les deux prétendans dont il vient d'être question, beaucoup d'autres à Paris avoient fait demander Mademoiselle de Varenne, mais qu'elle avoit une répugnance peu commune pour le mariage, sans pourtant être fâchée que la plupart de ces Messieurs vinssent chez elle; que sa mère, quelque envie qu'elle eût de la voir établie, n'osoit, par tendresse pour elle, la contraindre; qu'en-

fin il ne paroïssoit pas qu'elle eût encore pris de goût pour personne.

Je n'en voulus pas savoir davantage : de ce moment là , je me formai secrètement un plan de conduite dans cette maison où je prévoyois qu'il me seroit aisé d'aller habituellement , sur-tout à la ville, où l'on devoit revenir à la fin de la saison qui avançoit. Je me contentai en partant de faire beaucoup de politesse à la mère & à la fille.

A leur arrivée, je fus les voir avec mon père que pour le coup je me vis dans le cas de présenter ; il fut très bien reçu : Madame de Varenne lui fit mille questions sur mon compte ; pendant ce temps-là, je fus me mettre auprès de sa fille, malgré qu'elle fût environnée de plus d'un soupirant. Je m'enhardis par la suite, & me familiarisai à l'instar des autres, & avec autant d'assiduité ; mais je tins une conduite toute différente.

Beldor & Richardie que la conformité de leur peu de succès avoit rendus amis, ne me prenoient que pour leur confident : je partageai leur amitié, & je puis dire que je la serrai étroitement avec Richardie qui avoit une façon de

B ij

28. MERCURE DE FRANCE.

penser distinguée. Passionnés tous les deux, & les deux seuls qui ne s'étoient point encore rebutés, ils obsédoient Emilie de complimens & de déclarations qui me paroissoient lui devenir fades & ennuyeux, à force d'être répétés. Plus discret, & non moins amoureux qu'eux, je m'amusois à parler indifféremment avec d'autres Dames & Demoiselles qui s'y trouvoient; lors même que le hasard me mettoit auprès d'Emilie, je ne la traitois pas autrement, sans manquer toutefois à la moindre des attentions pour ce qui la regardoit. Je cherchai à la connoître à fond: je ne fus pas long temps à trouver dans son caractère tous les trésors desirables. J'avois craint d'abord d'y rencontrer quelque léger indice de coquetterie, mais non; je fus pleinement rassuré sur cet article. Quant à mon amour, je m'étois fait une loi de le taire jusqu'à ce que je pusse un jour entrevoir dans son cœur de l'intérêt pour moi.

J'avois pour maxime dans mon esprit, qu'une femme à principes, légère, indifférente, ou insensible, cède d'autant moins à une poursuite instante, que cette façon d'aimer jette dans son cœur plus

de fatiété que de desir : celui-ci est le vrai ressort de l'amour ; & pour qu'elle se rende , il faut que ce mobile agisse sur elle comme sur nous , sans quoi elle s'en tient à sa conquête , & ne met rien du sien ; ce desir dont je parle aura d'ailleurs son objet autant délicat qu'on le voudra.

Allant donc régulièrement chez Emilie , je m'observois de façon qu'elle pût voir que ce n'étoit pas précisément pour elle seule : j'y jouois quelquefois ; assez souvent je lui faisois part de mes réflexions sur tout ce qui se passoit , & étoit à sa connoissance ; j'y mettois le plus d'intérêt qu'il étoit en mon pouvoir de le faire , car enfin je voulois lui plaire , mais dans notre conversation le mot de rendre n'entroit jamais : je vantois son esprit & sa sagesse ; par-là je ne me rendois point suspect ; elle avoit toutes les voix pour elle à cet égard. Je me souviendrai long-tems de ce qu'elle me dit à propos de cet éloge mérité ; elle s'exprima ainsi :

« Je pense qu'on peut être en conscience flatté de cette distinction que nous donne une belle réputation ; mais doit-on se persuader l'avoir au degré qu'on nous la donne ? Non sans doute ; ce

B iij

» n'est très souvent que la position ou
 » la circonstance dans laquelle nous
 » nous trouvons, qui nous la fait usurper.
 » Je crois fort difficile d'apprécier le mérite
 » de quelqu'un. Ce n'est pas sur des dé-
 » monstrations extérieures, susceptibles
 » d'un faux éclat, ou sur le récit toujours
 » amplifié de quelques faits attribués à
 » la personne, qu'on doit établir un ju-
 » gement; c'est sur la connoissance in-
 » time & suivie qu'on aura d'elle-
 » même. Par exemple, on a la bonté de
 » me donner à moi, l'esprit & la beau-
 » té : mais m'a-t-on bien examinée ,
 » a-t-on assez réfléchi sur ce que j'ai pu
 » dire, ou faire ? N'est-ce point plutôt
 » mon état actuel de liberté, quelque
 » vivacité, & sur-tout ma jeunesse por-
 » tant avec elle l'illusion, qui ont fait
 » prononcer si avantageusement sur mon
 » compte ?

Je n'attendois pas moins de la mo-
 destie de Mademoiselle de Varenne : la
 force & la candeur de son raisonne-
 ment me remplirent d'admiration. Je
 n'eus que le temps de lui répondre, que
 l'amour-propre étoit à craindre à un
 trop haut degré, mais qu'il falloit en
 avoir assez pour se rendre justice, & ne
 pas méconnoître le prix de ses vertus; il

futvint du monde qui, à mon grand regret, mit fin à notre entretien.

Quel que fût à mes yeux le nouvel éclat des qualités d'Emilie, je tins ferme, & ne succombai point. Je me gardai sur-tout des avances que les autres avoient faites ou fait faire à sa mère qui, je crois, étoit un peu étonnée de mon silence.

Je parcourois un jour, tandis que les parties se faisoient, & que la mère & la fille assises sur un canapé jasoient ensemble, une brochure nouvelle tombée par hasard sous ma main. J'entendis distinctement ces paroles, quoique prononcées à voix basse : « Ma chère Emilie, » il faut convenir que le Chevalier de » Ferrière est bien sage & bien posé » pour son âge ; il me paroît un aimable » Cavalier. J'attendois en tremblant la réponse de sa fille : elle n'en fit point. Je levai comme par hasard les yeux vers elle ; je trouvai les siens sur moi sans qu'elle songeât même à les détourner. » Que lisez-vous-là, Chevalier, me dit » Madame de Varenne ? Un pauvre diable, répondis-je, qui fait des lamentations sur ce qu'il ne peut être aimé de ce qu'il adore. Il est bien fou, ajoutai-je ;

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

L'amour est une vilaine chose à ce prix-là ; je me propose bien de l'abjurer pour la vie. Je trouve extravagant qu'un homme de sens entre dans une carrière aussi épineuse , sans avoir pressenti quelque retour de la part de celle qu'il veut aimer. Vous avez bien raison , me dit Emilie ; j'ai pensé comme vous , en lisant , ce matin , le même endroit de ce livre. Elle se leva aussi-tôt , & fut se mettre à une partie : je m'aperçus que ses yeux fixés sur la table , la montraient rêveuse , plus qu'attentive au jeu. Dans ce moment , entrèrent Beldor & Richardie ; elles ne les vit point , & ne s'aperçut pas qu'ils la saluoient. Je pris ce moment pour sortir en réfléchissant à cette circonstance. On se flatte aisément quand on aime : je me fis une idée favorable de ce qui n'étoit peut-être qu'une pure fantaisie de celle que je desirois voir sensible.

L'hiver se passa ainsi : on parla bientôt d'aller à la Campagne. Vous viendrez avec nous & le papa , me dit Madame de Varenne : j'y aurai trop de plaisir , Madame , dis-je , pour y manquer. Je regardai sa fille qui tout-à-coup rougit ; je ne sus que penser de cette sensibi-

lité : si c'étoit modestie , je la trouvois déplacée.

Nous partons tous pour cette délicieuse maison : chacun s'en faisoit une joie : quant à moi , je n'étois pas assez content de mon sort pour y participer. Il me fallut la simuler ; j'étois , par un effet contraire , dans le même cas de Mademoiselle de Varenne ; elle s'efforçoit de reprendre sa gaieté qui venoit d'être contrariée , sa mère lui ayant touché quelque chose de son indifférence. A l'égard des différens partis qui se présentoient pour elle , j'en étois informé ; je sus qu'elle avoit beaucoup pleuré en conjurant cette mère de ne lui jamais parler d'engagement.

Le dîné dissipa ces fâcheux pronostics : on s'y amusa ; le chagrin particulier cède ordinairement , dans ces momens-là , à la joie générale. Dès qu'il fut fini , je sortis sans rien dire : je m'enfonçai dans la plus sombre allée du parc ; j'y délibérai sur le parti que j'avois à prendre , d'abandonner Emilie , ou de m'armer de constance ; quelle alternative , me dis-je ! La constance est un triste moyen de s'assurer un cœur ; c'est perdre trop de temps dans un état d'incertitude qui très

B v

34 MERCURE DE FRANCE:

souvent n'apporte pour tout fruit qu'un long désespoir. J'en étois là , lorsque je vis venir de loin , au travers du bosquet , toute la compagnie pour s'y reposer. Sûr de n'avoir point été apperçu, je me coulai bien vite, en me baissant, derrière cette allée. La charmille étoit épaisse en cet endroit : je pouvois sans être vu m'y ménager un jour pour bien regarder Emilie qui s'étoit assise près de la mère sur la même siége de gazon que je venois de quitter : mon père étoit aussi du nombre. Je restai là ; j'observai tous les mouvemens de celle que je fuyois pour mieux la posséder. Je la fixai dans un jour favorable, & au moment qu'elle rêvoit , je pris mes tablettes , & j'eus tout le temps d'esquisser ses traits. Cela fait , je portai mes pas légèrement vers le bout de l'allée, & je parus. Mon absence n'avoit pas été assez longue pour qu'on pût m'en faire reproche. On m'apprit que la partie étoit faite , d'aller voir la sœur de Mademoiselle de Varenne qui avoit sa maison à quatre lieues par de-là de la rivière , & que nous y resterions quelque temps. Nous fumes sommés mon père & moi de venir prendre ces Dames dans trois jours, Il étoit

l'heure de partir ; nous nous rendîmes à Paris. Je ne lui dis rien de ce qui se passoit dans mon cœur : ma blessure n'étant point connue de son vainqueur , tout mortel devoit l'ignorer , par suite de mon principe.

J'achevai le portrait qui étoit très ressemblant. Je me dédommageai avec lui du silence qu'il me falloit garder près de l'original. Je lui dist tout , je le baisai mille fois , mille fois je lui dévoilai les tendres secrets de mon ame. Le succès de mon pinceau ne m'étonna pas ; je le devois à l'amour. Emilie gravée dans mon cœur , aucun de ses traits n'avoit dû échapper à ma main. Cette image que je me rendois vivante adoucit pendant les trois jours la privation d'une réalité sans laquelle je voyois bien que je ne pourrois pas vivre.

Le jour marqué , nous arrivâmes au rendez-vous. Tout étoit prêt : on fit passer les équipages de l'autre côté de la rivière qui n'étoit qu'à cent pas de Varenne ; on déjeûna avec une joie sans égale. Nous fumes joindre le bûc qui devoit nous passer ; nous y entrâmes tous. Je ne cite point cette époque sans en frémir encore ; à plus de moitié de la traversée , un bateau chargé

B. vj

36 MERCURE DE FRANCE.

qu'on apperçut trop tard, ne pouvant modérer sa course forcée par le courant de l'eau, heurta, la corde étant à peine baissée, le derrière du bac : Emilie assise sur le bord opposé, regardant ainsi que nous le port que nous approchions, fut par ce rude choc renversée dans la rivière. L'y voir & m'y jeter, ne fut qu'un même effroi pour tout le monde ; je la saisis par un bras : Richardie qui avoit fait comme moi, s'empara de l'autre ; le courant nous avoit d'abord entraînés, en nous faisant retrograder, mais nous savions nager, & le courage né de l'amour, donne bien de la force ; nous gagnâmes la rive où tout notre monde étoit descendu, & nous y tîmes dans nos bras Mademoiselle de Varenne sans connoissance. Quel spectacle pour un véritable amant ! Il est aisé de se le figurer, de même que la position d'un père & d'une mère en voyant chacun son unique enfant entraîné à la mort. Madame de Varenne vint promptement s'emparer de sa chère fille : on fait avancer une voiture ; nous l'y portons : Beldor que mon père avoit empêché de se jeter à l'eau, prévoyant qu'il pouvoit nuire à notre opération, dit au cocher d'aller très doucement à sa

maison, qui heureusement n'étoit qu'à une demi-lieue; sa mère & sa sœur y étoient: on coucha Mademoiselle de Varenne qui un moment après reprit ses sens que la frayeur seule avoit saisis; ma célérité à la secourir l'ayant empêché d'être suffoquée par l'eau. Il lui survint un étouffement qui nous alarma. Beldor prit la poste pour avoir un habile Médecin de Paris; mais bientôt l'accident cessa. Après m'être séché, & assuré que la malade alloit de mieux en mieux, nous nous rendîmes à Paris mon père & moi.

Il me dit, chemin faisant: » voilà une aventure qui va sans doute décider Emilie pour vous autres, car j'imagine, mon ami, que cette aimable fille a dû te plaire; tu vauras bien les autres, & je pense que ton cœur aussi sensible. . . . Non, mon père, lui dis-je en l'interrompant; elle n'aime que sa liberté; tout engagement l'effraye. Je parlai promptement d'autres choses, pour éluder les questions de M. de Ferrière que j'aimois tendrement, & à qui j'avois peine à cacher mes vrais sentimens.

Le lendemain nous apprîmes par notre courrier que la frayeur de Mademoiselle de Varenne n'avoit point eu de suite fâcheuse, & qu'au lieu d'aller à la Cam-

38 MERCURE DE FRANCE.

pagne de sa sœur, on se rendoit à Paris. Je me trouvai à leur arrivée. Emilie étoit un peu changée : ses beaux yeux s'attachèrent sur moi avec une certaine liberté ; je crus y voir déjà le langage de la reconnoissance. Que ce moment fut précieux à mon cœur ! Qu'il me paya bien de mes derniers soins ! Elle demanda à garder la chambre pour se remettre un peu.

Un matin que j'étois dans la mienne, tout entier à celle qui venoit de commencer à faire mon bonheur, tenant à la main son portrait avec lequel je m'entretenois, Beldor, qui ne s'étoit point fait annoncer, entra sans faire de bruit, voulant me surprendre, en badinant ; je l'apperçus pourtant assez tôt pour serrer ce portrait, & dérober, du moins à ses yeux, la connoissance de l'objet qu'il renfermoit. » Vous-voilà tendrement occupé, dit-il : que j'envie votre sort ! » Posséder le portrait de ce qu'on aime, » c'est tenir le garant de son bonheur. » A propos de bonheur, continua-t-il, » je vous donne avis, mon cher Ferrière, » que demain Richardie & moi, nous nous expliquons définitivement avec » Mademoiselle de Varenne : voilà une » circonstance favorable ; il faut en pro-

«finir, savoir ses dernières volontés,
 «& prendre son parti si nous la trouvons
 «encore sur la négative. Nous nous som-
 «mes promis une résignation mutuelle
 «après le choix qu'elle aura fait de nous
 «deux. Il ne me laissa pas le temps
 de répondre, & disparut aussi promp-
 tement qu'il étoit venu.

Quelques heures après, on m'annonça
 Richardie qui débuta honnêtement par
 me rendre grâce du prompt secours que
 j'avois donné à celle, disoit-il, qui
 lui étoit plus chère que la vie, car il
 n'imaginoit pas non plus, que je dusse
 avoir part à la reconnoissance d'Emilie,

Le hasard fit que nous arrivâmes tous
 les deux chez Madame de Varenne: il
 n'étoit point fâché de me voir le témoin
 de ce qui devoit être prononcé sur son
 compte. Beldor, quoiqu'avec moins de
 titres que nous, avoit pris les devants;
 aussi fut-il le premier qui dût sçavoir à
 quoi s'en tenir. Il avoit reçu l'ordre for-
 mel, & de la bouche d'Emilie, de ne
 plus paroître chez elle à titre d'amant.

Nous montâmes Richardie & moi.
 Là, d'une voix mal assurée, il parla
 ainsi: «Voici le moment, Mademoi-
 «selle, qui va décider ou de mon déses-
 «poir ou de la possession de ce qu'il y

40 MERCURE DE FRANCE.

»a de plus précieux au monde. Je vous
 »ai donné une nouvelle preuve de l'at-
 »tachement le plus vrai, avec un sen-
 »timent aussi tendre que respectueux.
 »Pourquoi votre cœur généreux, touché
 »maintenant par la reconnoissance, n'y
 »répondroit-il pas, en assurant mon
 »bonheur? Prononcez, belle Emilie;
 »attendez tout de mon obéissance; vos
 »volontés me seront toujours sacrées.

Elle lui répondit avec beaucoup de
 grâce & de modestie: « Je suis sensible,
 »Monsieur, à votre façon de penser sur
 »mon compte; l'idée que j'ai de vous
 »répond à celle que vous voulez bien
 »me conserver: je n'oublierai point le
 »service généreux & important que
 »vous m'avez rendu; ma reconnoissance
 »sera sans borne. Mais je dois vous
 »dire avec la même vérité qu'il n'est pas
 »en mon pouvoir de jamais répondre à
 »votre tendresse.

Un coup de foudre n'eût pas plus al-
 téré ce malheureux amant; il sortit. Je
 m'approchai. Le visage d'Emilie parut
 éprouver un changement subit; je ne
 pus que l'attribuer à sa compassion pour
 celui qu'elle venoit de désespérer.

Quant à moi, lui dis-je, Mademoi-
 selle, je ne suis venu ici que pour me

féliciter avec vous d'avoir pu contribuer à vous sauver d'un danger pressant : tout le prix que j'en attends , est de m'assurer davantage de votre estime dont je fais le plus grand cas. Je n'ai point de prétention semblable à celle de Richardie ; je ne porte pas mes vœux si haut : ce n'est pas que je ne connoisse aussi bien que lui tout l'éclat de vos charmes ; mais , vous le sçavez , on n'est pas plus le maître d'aimer , que de rester indifférent.

Elle me regarda , ne répondit rien ; j'allois sortir. . . . « Vous avez raison , » Monsieur , me dit-elle ; vous prenez le bon parti , & je l'approuve beaucoup.

Elle appuya sur ces derniers mots , comme pour bien me les faire entendre ; je sortis , & dans le même instant mon père entra avec M. Darbi. Je revins chez moi l'esprit rempli de diverses idées sur ce qui venoit de se passer. J'ai mal fait , me dis je , & j'en serai puni. Un moment après , mon espoir renaissoit : je me rappelai l'air & le ton dont on m'avoit répondu ; ils me présentèrent Emilie moins offensée qu'elle n'étoit piquée. Accoutumée à tout subju-

42 MERCURE DE FRANCE.

guer gratuitement, pourquoi ne m'auroit-elle pas fait subir le même sort des autres, si ma conduite n'eût pas été différente? Le moment étoit décisif; je n'ai voulu que l'étonner, & j'ai réussi. Ma résistance ne peut que préparer son cœur à reconnoître les soins que je me propose encore de lui rendre.

M. de Ferrière ne tarda pas à revenir chez lui. Il monta dans mon appartement, fit retirer tous nos gens, & d'un air soucieux, me tint ce langage :

« Dites-moi, je vous prie, Monsieur,
 » s'il est dans l'ordre qu'un fils taise
 » à son père qui l'aime, une inclination
 » formée au mépris de son ayeu, de ses
 » conseils, & d'un établissement riche &
 » honnête qu'il n'eût pas été peut-être
 » éloigné de faire ?

Je l'avouerai, ce reproche de la part d'un père que je chérissais, me déconcerta; je ne savais trop où il en vouloit venir. Continuant sur le même ton :
 « Quel est donc cet objet qui vous inté-
 » resse tant ? Montrez - moi ce portrait
 » qui vous confine ici, & que vous croyez
 » dérober à tous les yeux ? Montrez-le
 » moi ; je vous l'ordonne.

Je me rassurai alors; je vis de quoi

il pouvoit être question. Oui mon père, j'aime, répondis-je, une personne adorable que vous connoissez. Je ne vous en ai fait un mystère que parce que j'ai craint l'excès de votre bonté pour moi, en cherchant les moyens de combler mes vœux : vous apprendrez bientôt que cette voie eût été dangereuse pour moi. Mais comment, poursuivis-je, ce secret ignoré d'elle & de tout ce qui respire, vous est-il parvenu ? Ce portrait.... Je le tiens de Mademoiselle de Varenne, répondit-il, qui m'en a paru fort étonnée & qui vous trouve fort singulier. Elle m'approuvera bien-tôt, m'écriai-je en embrassant M. de Ferrière : tenez, en lui remettant le portrait, voilà le sujet de vos alarmes ; regardez, mon cher père ; voyez si ce choix doit me mériter votre courroux. Frappé alors d'une vive surprise, voici mon ami, me dit ce tendre père, le plus doux moment de ma vie : ce que j'ai pris, ce que je vois, tout fait naître dans mon ame un pressentiment de ton bonheur prochain, & je ne puis que louer ta conduite. Il m'apprit l'étonnement dans lequel étoit restée Emilie lorsque je l'avois quittée. A l'égard du portrait, je vis bien que l'indiscrétion venoit d'un rival, mais il étoit

44 MERCURE DE FRANCE.

malheureux , & , en cette qualité, pardonnable.

Ayant appris que depuis deux jours , elle n'avoit voulu voir personne , j'avois des doutes cruels, & , malgré de flatteuses espérances, la frayeur s'empara de moi. J'étois le seul alors censé y aller avec prétention; je pouvois fort bien me mettre dans le cas de m'entendre à mon tour prononcer mon arrêt. Une impulsion secrète m'y entraîna. Je n'y trouvais d'étranger que M. Darbi qui y avoit dîné. Mademoiselle de Varenne me salua avec un sérieux qui me glaça de crainte; elle ne m'avoit pas encore traité ainsi. « Pourquoi ne veux-tu donc pas » venir à l'Opéra , ma chère Emilie, » lui dit sa mère? Nous voilà quare; » engagez-la donc, Monsieur le Chevalier, à venir avec nous; M. Darbi la » presse vainement depuis une heure.

Je desirai bien fort de déterminer Mademoiselle, dis je; mais je ne ferai jamais d'instances contre ses volontés; je crois lui avoir prouvé que je les respecte beaucoup. Elle se leva en souriant, & nous partîmes.

En passant près d'une rue assez déserte, je vis tous près de nous Richardie qui alloit y entrer avec un jeune Officier :

celui-ci fort animé le menaçoit : je fus le seul qui les apperçus, & jugeant qu'ils alloient se battre, je fis arrêter à quelque pas de-là notre voiture. Je prétextai une affaire d'un moment, & je demandai la permission de quitter ces Dames que je remis aux soins de M. Darbi.

La vie de mon ami en danger m'étonna : je le connoissois sage & modéré ; je courus les joindre ; il venoit en effet de mettre l'épée à la main. Alors étant la mienne, & les prévenant, je croisai les leurs & je retins Richardie. Je connois parfaitement votre adversaire, dis-je à l'Officier ; je le crois incapable de vous avoir offensé au point que vous paroissez l'être ; si pourtant je m'étois trompé, je vous laisse sur le champ libres tous deux ; mais avant, daignez m'instruire. L'Officier me répondit : « Je viens d'obtenir de la Cour l'agrément d'un régiment, & Monsieur a dit à un de mes camarades que j'étois trop jeune pour commander un corps ; ce propos ne peut être qu'injustant pour moi.

Eh ! Monsieur, répliquai-je, vous traitez cela d'insulte ? Quoi ! c'est-là le motif qui vous fait risquer votre vie, ou cher-

46 MERCURE DE FRANCE.

cher la vaine satisfaction de lui arracher la sienne ? Permettez-moi de vous observer que pareille chose se dit tous les jours de quelqu'un qu'on ne connoît point & en qui la raison & la maturité ont devancé l'âge, ainsi que vous nous en montrez un exemple. Mon ami, j'en suis sûr, a maintenant cette idée-là de vous. Le Colonel prématuré sentit la force de mon raisonnement. Il me prit la main en me remerciant : à ma prière, les combattans s'embrassèrent, & je les quittai.

J'entrois à peine dans la loge où j'avois aperçu nos Dames, que j'entendis d'une autre qui en étoit voisine : le voilà, le voilà ! Je ne crus pas que c'étoit à moi qu'on adressoit ces mots ; Mademoiselle de Varenne me regardant à différentes fois, me parut un peu affectée ; sa mère me demanda si je n'étois point blessé ; je répondis en riant, que je ne m'étois pas mis dans ce cas, & qu'après le spectacle, je leur rendrois un compte exact de ce qui m'avoit fait les quitter. J'appris sur le champ par M. Darbi que je leur avois causé à tous la plus vive alarme ; qu'Emilie avoit pensé se trouver mal, ce qui l'avoit empêché d'aller me chercher, & que j'avois bien fait d'arriver :

voilà, me dit-il en me montrant une Dame peu éloignée de nous, l'indiscret personnage qui nous a effrayés, en disant à qui a voulu l'entendre, qu'elle venoit »de voir le Chevalier de Ferrière dans »une rue, l'épée à la main contre deux »Officiers. Je me rappelai bien effectivement qu'un carrosse avoit passé dans la même rue au moment que je séparois les deux combattans : quant à la Dame qui avoit mal rendu l'affaire, & à laquelle il étoit naturel qu'elle se fût trompée, je ne la connoissois que de vue. J'expliquai le fait à nos Dames en les remettant chez elles. Emilie fit valoir ma prudente activité en faveur d'un ami, en me disant que j'étois né pour sa conservation.

Il n'étoit pas possible que l'état de perplexité dans lequel j'étois, en allant habituellement chez Mademoiselle de Varenne, ne prît pas fin de façon ou d'autre. Je trouvois qu'il étoit dangereux pour moi de revenir sur mes pas, connoissant où pouvoit aller le caprice d'une femme fière de son principe ; il me falloit en conséquence soutenir ce que j'avois avancé. M. de Ferrière qui avoit goûté ma maxime, ne jugeoit pas-à-pro-

48 MERCURE DE FRANCE.

pos non plus de rien précipiter. Le hasard amena ce que je croyois éloigné.

« J'étois à peine entré chez Madame de Varenne, qu'elle me dit en riant :
 » votre affaire d'hier, Chevalier, a fait du
 » bruit ; une Dame de mes amies qui est
 » venue me voir ce matin, m'a assuré
 » que c'est pour une maîtresse que vous
 » vous êtes battu. Emilie prenant la pa-
 » role : pour une maîtresse ! oh je suis sûre
 » que non : il nous a fait connoître sa
 » façon de penser ; l'amour est loin de
 » lui ! Eh quel temps prendroit-il pour s'y
 » livrer ? Il vient nous voir chaque jour ,
 » & chaque jour sort libre des soins
 » qu'entraîne l'amour.

Vous vous trompez Mademoiselle ,
 lui dis-je ; il est depuis long-temps dans
 mon cœur avec autant de force que de
 discrétion : celle qui l'a fait n'aûre est
 digne de captiver le plus rebelle ; mais
 son insensibilité m'a fait lui cacher sa
 dernière victoire. Je lui parus si pénétré
 de ce que je disois, qu'un trouble secret ,
 & qui ne put l'être à mes yeux , s'em-
 para de ses sens : j'en profitai. Voulez-
 vous, charmante Emilie , continuai-je ,
 que je vous la fasse connoître ? Vous
 serez la seule à qui j'en aurai fait con-
 fidence ;

fidence; alors, tombant à ses genoux, & lui donnant son portrait : la voilà, dis-je, celle qui peut m'assurer une félicité durable; oui, je l'adore & vous prenez pour mon juge. Regardez-la... Pourriez vous me condamner ?

Emilie tremblante voulut répondre; sa voix s'éteignit : ses yeux se fixoient tantôt sur moi, tantôt sur sa mère : je saisis une de ses mains... « Ah ! Chevalier, me dit-elle en me l'abandonnant, que vous savez bien trouver le chemin d'un cœur ! » Alors Madame de Varenne vint la serrer dans ses bras. Ah ! Ma chère fille, que je suis heureuse de voir qu'enfin ton choix est fait ! Il est digne de toi, & tel que je le desirois. Je leur racontai tout de suite par quel moyen je m'étois procuré ce portrait.

Dans ce moment-là, mon père entrant avec M. Darbi, se douta bien à notre air satisfait, de la scène attendrissante qui venoit de se passer. Je me précipitai dans ses bras, en l'assurant de mon bonheur d'autant plus certain, qu'il venoit d'être confirmé par la bouche de la divine Emilie. Madame de Varenne & lui, au comble de leurs vœux, ne tardèrent pas à mettre le sceau à notre union.

C

50. MERCURE DE FRANCE.

Ce qui ajouta à ma satisfaction, s'il étoit possible que j'eusse encore à désirer quelque chose, ce fut le mariage de Richardie avec une personne bien née, qui se fit à-peu-près dans le même temps que le nôtre. Je fus bien aise de voir par la suite Madame de Ferrière & elle se visiter. Quant à Beldor, nous le perdîmes absolument de vue.

Par M. des Barbalières.

*LETTRE écrite à M. le Marquis Darennes, Lieutenant de Roi en Languedoc, Ecuyer de main de Mesdames, par M. ***, de l'Académie de Marseille.*

Le 6 Juillet 1774.

IL faisoit très-beau hier au soir, M. le Marquis, lorsque vous m'annonçâtes de l'eau pour le lendemain, de la part de Madame Adelaïde. Je vous avoue que je n'y comptois pas. Me voilà obligé de croire qu'une grande Princesse de France est, de nos jours, presque aussi savante que l'étoient autrefois les simples bergères de la Chaldée.

Levé dès la pointe du jour, je n'ai pas pu voir, sans sourire, qu'il n'en étoit pas de la prédiction de Madame Adelaïde comme de celles d'une certaine éclipse & d'une certaine comète annoncées par nos Zoroastres. Une pluie, fine comme rosée,

est d'abord venue rafraîchir le rideau de verdure qui sert de persiennes aux fenêtres de mon cabinet. Ensuite il a plu tout de bon. Cela continuoit; j'ai pensé à vous : je vous ai cru dormant ; il étoit quatre heures alors : avois-je tort ? Je gage que non. Témoin oculaire de ce qui s'est passé , j'ai donc raison de me flatter de vous l'apprendre. Mais patience : vous n'êtes pas quitte de cette nouvelle, & vous le ne ferez pas à bon marché. J'ai fait des réflexions sur le talent de Madame Adelaïde. Cela m'est permis , je crois. J'ai mis mes réflexions en vers. Cela ne m'est-il pas permis encore ? Non. Pourquoi cela ? Passons. . . . Si je me suis livré à un peu de gaieté sur l'heureuse issue de la prophétie astrologique , ce n'a été que pour montrer les plus précieux avantages sous un jour plus éclatant. Ce goût , cette connoissance qu'elle a , de la manière dont je les ai peints , deviennent l'ombre de mon tableau. Rien ne ressortiroit sans cela. En prose comme en vers , vous le savez , je mets toujours mon ame sur la toile. Cette pièce-ci peut ne rien valoir ; j'y souscris ; mais je ne sacrifierai pas le sentiment qui y règne ; je m'en applaudirai au contraire. C'est une branche de mon amour-propre que je ne saurois livrer aux critiques. Voici ma pièce :

VERS sur l'accomplissement d'une Prédiction faite par Madame Adelaïde de France.

Vous m'avouerez que la Princesse
 Qui prédit si bien l'avenir ,
 Jadis , (avec un peu d'adresse)
 Eût eu le titre de Déesse.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Il falloit peu pour l'obtenir. . . .
 Son talent & plus de finesse ,
 De nos jours pour y parvenir ,
 Lui serviront bien moins qu'en Grèce.
 Tout franchement , je le confesse ,
 Un aussi haut degré d'honneurs
 N'est point pour la devineresse ;
 Mais par des titres plus flatteurs
 N'a-t-elle pas droit d'y prétendre ,
 Et ne doit-elle pas s'attendre
 A cet hommage de nos cœurs ?
 Oui ; son éclat n'a rien qui blesse
 Et qu'on ne puisse soutenir.
 L'aménité , la politesse
 Le tempèrent sans le ternir.
 Le sort du pauvre l'intéresse ;
 Sa bonté fait le prévenir ,
 Chacun a droit à sa richesse.
 Quand elle annonce une largesse
 Sa bouche donne la promesse ,
 Son cœur répond de la tenir.
 Un poste vague : à la noblesse ,
 Au guerrier il peut convenir ;
 Le mérite doit l'obtenir ;
 C'est pour lui seul qu'elle s'empresse ;
 Son crédit gagne de vitesse ;
 Faire un heureux , c'est son plaisir !
 Sa bienfaisance agit sans cesse.
 Des goûts la foule enchante et cesse

Sait à-propos la garantir
Du poison lent de la tristesse.
Chez elle on voit les Arts venir
Elle les aime & les caresse ;
Elle est vouée à la tendresse ;
France , tu dois t'en souvenir ! ...
Son ame enfin fait réunir
Des qualités de mille espèce
Et des vertus qu'on doit bénir.
Ah ! j'en conviens , sous cet aspect ,
Adelaïde a droit à nos hommages ,
L'amour , l'estime & le respect
En font les moindres témoignages.
Oui , tout François lui rend un culte peu suspect :
Nous laissons-là Junon , Vénus , Eole , Alcide ,
Dieux , entre nous très peu réels ,
Quoique cités dans l'Encide.
Quand j'y croirais , ils sont cruels ;
Mais qu'elle est bonne Adelaïde !
Dans nos cœurs que l'équité guide
Nous lui dressons tous des autels ;
Sa gloire est pure ; elle est solide :
Le véritable Olympe est le cœur des mortels :

Nous vous attendons ce soir , M. le Marquis ;
venez-vous régaler de fraises , & confondre avec
du Bourgogne un peu d'eau fumeuse de l'Hypo-
crène. Cette mixtion & le plaisir de vous voir font
la consolation d'un serviteur à qui vous avez per-
mis de se dire votre ami.

C iiij

DIALOGUE

*Entre MARIE STUART &
JEANNE GRAI.*

JEANNE GRAI.

ON me fit Reine malgré moi , & ce
beau titre me conduisit à l'échafaud.

MARIE STUART.

J'étois Reine par ma naissance , &
mon rang ne put m'exempter du même
sort.

J. GRAI.

Je trouve dans notre destinée une au-
tre différence. Je n'avois que seize ans
lorsqu'on me trancha la tête.

M. STUART.

J'en avois quarante deux quand je la
perdis ; mais on peut encore à cet âge
regretter la vie & une couronne.

J. GRAI.

On prétend que j'étois belle.

M. S T U A R T.

Personne n'ignore combien je l'avois été.

J. G R A I.

Je possédois plusieurs langues , sans avoir négligé la mienne , & je préférois la morale de Platon aux flatteries de mes courtisans.

M. S T U A R T.

Je n'avois que dix ans lorsque je haranguai la Cour de France en latin. Je parvins à posséder jusqu'à six sortes de langues ; mérite rare dans un siècle & dans un rang où l'on se permettoit de tout ignorer.

J. G R A I.

Si j'en crois certains rapports, les livres ne vous occupoient pas toujours. On vous reproche bien des faiblesses.

M. S T U A R T.

Je n'eus d'abord que les plus excusables ; celles de l'amour.

J. G R A I.

On dit que vous changiez souvent d'époux , & même d'amans.

C iv

M. S T U A R T.

J'avois pour ennemie une femme qui m'envioit jusqu'à mes foiblesses & qui me cherchoit des crimes. Cette femme étoit Reine ; elle trouva autant de complices de ses fureurs qu'elle avoit de sujets. Il ne lui fut donc pas difficile de me noircir.

J. G R A I.

Mais , comment osa-t-elle vous punir des crimes qu'elle vous supposoit ?

M. S T U A R T.

J'étois son égale , & rien ne l'autorisoit à devenir mon juge. Ma mort est une tache de sa vie. On ne put voir en elle qu'une femme jalouse qui faisoit périr sa rivale.

J. G R A I.

Quel pouvoit être l'objet de cette rivalité ? Vous envioit-elle la Couronne d'Ecosse ? Lui disputâtes vous celle d'Angleterre ?

M. S T U A R T.

Elle m'envioit un avantage que ni ses armes , ni sa politique , ne pouvoient me ravir ; la beauté. Elisabeth eut quelques unes des qualités de l'hom-

me , & toutes les foibleſſes de la femme. Elle n'étoit pas moins jalouſe de plaire que de bien gouverner. Elle eût envié ce dernier avantage à la moindre de ſes ſujettes , comme elle envioit l'autre à tous les Souverains de l'Europe. Ma puiffance ne lui fut jamais redoutable ; mais on vantoit mes charmes , & ces éloges troubloient ſon repos. C'étoit trop à ſes yeux que d'être , en même temps , ſon égale en dignité & ſa ſupérieure en agrémens ; & lors même que la beauté qu'on vantoit en moi eut perdu une partie de ſon éclat ; lorsque le temps alloit en achever la ruine , mon ennemie ne put ſe réſoudre à ſ'en reposer ſur lui. Il fallut que la main d'un bourreau fit tomber cette tête que l'infortune & ſes années n'avoient déjà que trop flétrie.

J. G R A I.

J'ignore ſi la jalouſie de ma rivale influâ ſur mon ſupplice. On fait que la laideur de cette Reine égaloit ſa cruauté. Mais euſſé - je été auſſi maltraitée qu'elle par la Nature , je doute qu'elle m'eût pardonné les avances qu'on avoit faites la fortune. J'avois occupé ſon trône durant quelques jours ; elle eût toujours cru m'y voir aſſiſe à ſes côtés. C'eſt une de ces

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

places qu'on ne veut partager avec personne , même en idée ; j'étois coupable , puisque j'avois osé m'y asseoir sans pouvoir m'y maintenir.

M. S T U A R T.

Vous n'aviez , d'ailleurs , aucun droit de vous en emparer.

J. G R A I.

Je fus portée sur ce trône plutôt que je n'y montai moi même. Un ayeul ambitieux me fit servir d'instrument à son ambition. Il en fut la victime , & l'on crut devoir briser jusqu'à l'instrument dont il s'étoit servi.

M. S T U A R T.

Encore une fois , la Reine dont vous étiez née sujette , & que vous aviez voulu supplanter , étoit devenue votre juge légitime. Elisabeth n'eut pas le même droit sur ma personne. Je fuyois des sujets révoltés & dont cette reine encourageoit la révolte. Une tempête furieuse me jette sur les côtes d'Angleterre. On me reconnoît , on m'arrête , & je trouve des fers où j'aurois dû trouver des secours. Elisabeth en usa envers moi comme ces nations barbares qui dévorent ceux que la tempête a jetés sur leurs rivages.

J. G R A I.

Les plus tristes événemens peuvent nous être avantageux. La plus belle partie de votre histoire est celle de votre captivité & de votre mort.

M. S T U A R T.

Je soutins l'une & l'autre avec courage ; gloire bien plus facile à acquérir que celle de vaincre ses passions quand on est libre.

J. G R A I.

Je ne connus jamais les passions.

M. S T U A R T.

Vous en teniez d'autant moins à votre existence. Elles nous apprennent à la chérir & à la regretter. Un cœur exempt de passions renonce à la vie aussi facilement qu'on renonce à une société où l'on ne s'est fait aucun ami.

J. G R A I.

Comment fîtes-vous donc pour mourir avec fermeté ?

M. S T U A R T.

Dix-huit ans de prison avoient bien relâché les liens qui m'attachoient au monde.

Cvj

60 **MERCURE DE FRANCE.**

de. Je m'étois accoutumée aux privations : je haïssois mon existence. Ainsi , quand Elisabeth crut me la ravir , je trouvai qu'elle m'en délivroit.

J. G R A I.

J'eus à-peu-près le même avantage , & je montai sur l'échafaud avec plus de satisfaction que je n'étois montée sur le trône.

M. S T U A R T.

J'ai deux questions à vous faire ; la première , pourquoi vous refusâtes les adieux de votre époux qui , comme vous , alloit mourir : la seconde , pourquoi vous donnâtes vos tablettes à l'Officier de votre garde ?

J. G R A I.

Je voulois que mon époux mourût avec courage , & cette entrevue n'étoit propre qu'à le lui ôter.

M. S T U A R T.

Et les tablettes ?

J. G R A I.

On me conduisoit à la mort. L'Officier qui me gardoit me demanda quelque

chose qui pût lui rappeler mon souvenir. Je lui donnai mes tablettes, après y avoir écrit trois axiomes différens, en trois langues différentes.

M. S T U A R T.

C'est montrer beaucoup de présence d'esprit. Vous vouliez que cet homme se souvînt, en même-temps, & de vous & de votre érudition.

J. G R A L.

Qu'importe ? C'est, je crois, montrer du courage, dans de pareils momens, que de s'occuper encore des momens qui doivent les suivre.

M. S T U A R T.

J'ignore quelles réflexions notre destinée a fait naître chez ceux qui nous ont survécu. Elle prouve, du moins, que le rang le plus élevé ne met point à l'abri des traits de la fortune. Il faut se méfier même de ses présens. Ce fut pour donner plus d'éclat à notre chûte qu'elle me fit naître sur le trône, & qu'elle vous força d'y monter.

Par M. de la Dixmerie.

*COMPLAINTE & Doléance des Manans
& Habitans de la Ferté-sous-Jouarre ,
Sur la mort de Louis XV ; la maladie
de Mesdames , & l'inoculation du Roi
& des Princes ses frères.*

SUR l'AIR : Des Ecoffeeses.

HÉLAS ! je sons aux abois ,
Je desséchons de tristesse :
Depuis plus de deux grands mois
Notre ame est toujours en détresse :
Pas un seul petit moment
Exempt d'alarme & de tourment. *Bis.*

Que j'ons répandu de pleurs
Sur notre défunt bon maître ,
Ce Roi si cher à nos cœurs ,
Et qui méritoit bien de l'être !
Nous rendre & nous voir heureux ,
C'étoit tout l'objet de ses vœux. *Bis.*

Et puis ne voilà-t-il pas
Mesdemoiselles les Filles.
Près de le suivre au trépas ? ...
J'en ons frémi dans nos familles : *

* La ville de la Ferté-sous-Jouarre a eu des rai-

J'ons évité le malheur ,
Mais j'avons eu toute la peur. *Bis.*

Enfin , pour dernier sujet
De douleurs les plus amères ,
Notre gentil Roi se fait
Malade exprès avec ses frères...
Oh ! pour le coup , de dépit
J'ons manqué d'en perdre l'esprit. *Bis.*

Quoi ! donc de gaieté de cœur
Fâcher un Peuple fidèle
Qui leur montre tant d'ardeur ,
De respect , d'amour & de zèle !
Faire du mal pour du bien ;
Vraiment ça n'est pas trop Chrétien. *Bis.*

Mais , au gré de nos souhaits ,
Ils vont tre tous à merveille :
Puisseut-ils ne plus jamais
Nous mettre en épreuve pareille !..
Qu'ils ne cherchient point malheur ,
Je leur promettons tout bonheur. *Bis.*

sons de joindre plus particulièrement les inquiétudes aux alarmes publiques sur la maladie de Mesdames. Les bontés dont Madame Adelaïde & Madame Victoire ont honoré ce petit pays à leur passage pour la Lorraine , & 600 liv. d'aumônes qu'elles ont remises alors au Curé de la paroisse , ont assuré à ces augustes Princesses de la part des habitans, l'attachement le plus respectueux & la plus vive reconnaissance.

64 MERCURE DE FRANCE.

Pour le nôtre, il est certain ;
On se lira dans l'histoire :
Un Roi pieux , juste , humain ,
En fait son étude & sa gloire :
Dieu lui donne de longs ans ,
Et je serons heureux long-temps. *Bis.*

Chacun en son patois
Se plaît à célébrer les Maîtres & ses Rois.

VERS PRÉSENTES AU ROI.

Qu'en longs habits de deuil , Minerve conf-
ternée
Sur l'urne de Louis sème à son gré des fleurs ;
Ses éloges pompeux , Patrie infortunée ,
Ne tariront jamais la source de tes pleurs.
Il n'appartient qu'à vous , Monarque plein de
charmes ,
De consoler la France & d'essuyer ses larmes.
Jadis son doux espoir , vous êtes aujourd'hui
Son *Bien Aimé* , son Roi , sa gloire & son appui :
Régnez donc. Dans nos cœurs l'Amour vous dresse
un trône ;
Et toutes les vertus jaloussent comme lui
L'honneur d'unir leur sceptre avec votre cou-
ronne.

*Par M. l'Abbé d'Angerville , Prêtre
de St Eustache.*

*A Mlle Fannier, jouant dans la Femme-
juge & partie , & la Soubrette dans
l'Impromptu de campagne.*

Des hommes le plus beau, des femmes la plus
belle,
En te voyant, Fannier, j'ai cru voir aujourd'hui
L'heureux Pâris donnant cette pomme immor-
telles,
Et la Divinité qui la reçut de lui.

L'EXPLICATION du mot de la première
énigme du Mercure du second volume
du mois de Juillet 1774, est le *Zéro* ;
celui de la seconde est le *Pepin* ; celui
de la troisième est *Mappemonde* ; celui
de la quatrième est le *Balais*. Le mot du
premier logogryphe est *Croute*, où l'on
trouve *route*, *or*, *tour*, *roc*, *ôter*, *cure*,
trou, *roue*. *écroue*, *Turc*, *cure*, *ver*, *rot*,
ut, *ré*, *troc*, *tuer*, *écu*, *rue*, *vert*, *or*, *cor*,
cœur & *coré* ; celui du second est *Coton* ;
celui du troisième est *Guerre*, où se trouve
verre.

É N I G M E.

FILLE de la Nature , encore plus de l'Art ,
 Mes compagnes & moi l'on nous voit toute par ,
 Sur mer , sur terre , au spectacle , à l'Eglise ,
 En tout pays & même dans la Frise.
 Remplacer les absens est notre emploi commun ;
 De nous très-bien s'accommode un chacun ;
 Mais nous avons besoin d'un peu de nourriture
 Qui nous seroit inutile en peinture.

Par M. L. G.

A U T R E.

DEPUIS que du hasard je reçus la naissance ;
 J'opère chaque jour des effets merveilleux.
 Ceux qui de mes faveurs éprouvent la constance ,
 Osent me comparer aux plus puissans des Dieux.
 Telle est de mon pouvoir l'influence suprême ,
 Que souvent des combats j'ai su fixer le sort ,
 Souvent avec succès , d'une douleur extrême ,
 Dans un corps engourdi , je détruisis l'effort.
 Pour présenter au Ciel leurs vœux & leurs hom-
 mages ,
 Les mortels vertueux se servent de ma voix.

Enfin je suis chérie aux plus lointains rivages,
Et je fais captiver les Bergers & les Rois.

*Par M. Giron, maître de musique & organiste
aux Grands-Carmes de Bordeaux.*

A U T R E.

LA mode a fait tout mon bonheur,
Et, comme le plus beau parterre
Qui soit en l'île de Cythère,
En hiver, en été je ne suis point sans fleur.
Quoique de part en part de mille trous percée,
J'existe, & ma beauté n'en est point effacée :
J'en ai même plus d'agrémens :
J'augmente ceux de Lise & de Cloris,
Et je fais voir à leurs amans
Certain je ne fais quoi qui fait tous leurs délices ;
Enfin mon prix est tel, que des Dieux immortels
J'orne & décore les autels.

*Par M. Preaudeau du Pontdout,
de Rennes.*

 L O G O G R Y P H E.

Au calcul algébrique on me fait très-utile ;
 D'un riche Partisan les revenus épars ,
 Par mes soins réunis, viennent de toutes parts
 Se ranger sous les yeux, fussent-ils mille & mille.
 Lecteur, je t'en préviens,
 Je veux pour plus d'aisance
 A me trouver, te donner cent moyens.
 Suis-moi bien : je commence.
 Neuf villes ou cités, dont sept en France
 Et deux dans le Brabant.
 Un Philosophe Grec qui suit notre morale ;
 Une longueur toujours égale,
 Nécessaire à plus d'un marchand.
 Trois instrumens, trois notes de musique ;
 Un des sujets nombreux d'un maître despotique.
 L'effet du vrai contentement ;
 Un de chef-d'œuvres de Racine ;
 Un ovale parfait qui nous guide en tous lieux ;
 Le flexible ornement de ses bords radieux ;
 Ce qui prend, en tournant, bon goût & bonne
 mine ;
 L'idole des mortels, cause de tant d'abus,
 Qui fait perdre l'honneur à la plus vertueuse,
 Sans donner de l'aisance à la plus malheureuse.
 Légume odorant, fort, lors même qu'il n'est plus

Le Souverain de l'Empire des Ombres ;
Le farouche gardien de leurs rivages sombres ;
La destructrice des chemins ;
Un fluide qui gronde ;
La voûte à tout le monde ;
Le plus sévère des Romains ;
Ce qu'au-dessus du front n'a jamais porté femme ,
Mais ce dont le mari craint bien qu'on ne le fame ,
Un instrument aux oreilles fatal ;
Un chef de troupe à pied , de même qu'à cheval ;
Un objet pour lequel tout passager soupire ;
A nos pieds , quoiqu'à l'aise , un douloureux martyr ;
L'honneur du médecin ;
Le fond de votre vin ;
D'une place ou d'un rang possession entière ;
D'un animal l'amoureuse fureur ;
L'effet d'une soudaine peur ;
Du repos des humains la brune avant-courrière ;
Un revenu chanceux ;
Le plus voisin du crime ;
L'espoir d'un amoureux ;
D'un très-bon vin le canton maritime ;
Une Nymphé , deux fruits , deux fleurs , & cinq
prénoms ;
Un bout du monde ;
Un animal immonde ;
De trois arbres les noms ;
Le ton touchant de tout mortel qui souffre ;

70 MERCURE DE FRANCE.

Diminutif de gouffre ;
 Quinze animaux dont l'un d'eux est leur Roi ,
 Comme étant le plus fort , & c'est la loi ,
 La chose est bien constante.
 Dans ce nombre sont sept oiseaux ,
 Le tout d'espèce différente ;
 La mère des terreurs ;
 Certain docteur qui dans la France
 A pris naissance
 Et semé ses erreurs.
 Huit Saints , deux fleuves , deux rivières ;
 Un règlement pour les prières ;
 Trois des meilleurs poissons ;
 Une liqueur très-blanche ;
 Le devoir du Dimanche.
 Ce qui se désunit au moment des moissons ;
 Un des maîtres du monde ;
 Un ennemi toujours jaloux ;
 Le triste effet de l'onde ;
 La nourriture à tous ;
 Le passage de l'un à l'autre ;
 Celui qui répondra pour vous ;
 Ni le mien ni le vôtre ;
 Le synonyme de courroux ;
 Du babillard la faïbole.
 Le partage d'un fol , ainsi qu'une folle ;
 Dans le royaume un grand Saigneur ,
 Et le titre de Sa Grandeur ;
 Un fruit ovale ;

Une marque finale ;
 D'un logis mal foudé le très-docte patron ;
 De nos titres & droits le sûr dépositaire ;
 Pour un acteur la principale affaire ;
 Enfin l'endroit mortel du vainqueur d'Ilion,
 Eh bien , lecteur , tu n'es pas en détresse ?
 En voilà plus de cent ; compte-les bien.
 Que te dirois-je en plus directe espèce ?
 Tout , rien.

Par M. le Général , à Versailles.

ROMANCE.*



L'Amour , dans les yeux de Thé-mi- re ,
 Me pro- met les plus doux plai- sirs ;
 Tous ses re-gards semblent me di- re :
 De mon cœur je t'offre l'em- pire ,

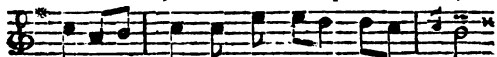
*Paroles de M. de Launay ; musique de M. Tes-
 sier , de l'Académie royale de musique.*



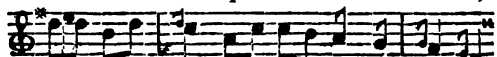
Ne crains rien, for-me des de-firs :



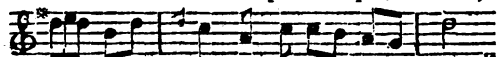
Thémi-re, aussi tendre que bel-le,



Paroît fai-te pour tout char-mér ;



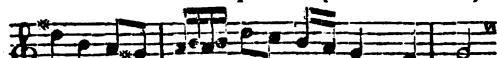
Mil-le A-mans sou-pi-rent pour el-le,



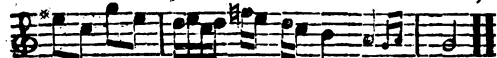
Moi seul je ne saurois l'ai-mer ;



Mille A-mans soupi-rent pour el-le,



Moi seul je ne fau-rois l'ai-mer,



Moi seul je ne saurois l'ai-mer,

Eglé, par un regard sévère,
Répond à mes tendres regards ;
En rien je n'ai l'art de lui plaire :
Je vois à ma flamme sincère
Son cœur fermé de toutes parts :

Mais

Mais, fût-elle encor plus cruelle,
 Mon sort pour jamais est réglé;
 Thémire est peut-être aussi belle,
 Et je ne puis aimer qu'Eglé.

O toi dont j'adore l'empire,
 Amour, Amour, vois mon tourment;
 Fais cesser mon cruel martyre,
 Fais qu'Eglé puisse avec Thémire
 Changer pour moi de sentiment;
 Ou, s'il falloit qu'Eglé sans cesse
 Fût contraire aux vœux que je fais,
 Laisse-moi toute ma tendresse,
 Pourvu qu'elle n'aime jamais.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Esprit de la Fronde, ou Histoire politique & militaire des troubles de France pendant la minorité de Louis XIV.

Præcipuum munus annalium, reor, ne virtutes fileantur, utque pravis dictis factisque, ex posteritate & infamiâ metus sit.

Tacit. ann. lib. 3, cap. lxxv.

cinq vol. in-12. Prix, relié, 16 liv.
 4 sols :avoit 9 liv. les trois premiers.

D

volumes , & 7 liv. 4 sols les deux derniers , qui ont plus de 800 pages chacun. A Paris , chez Montard , libraire de la Reine , quai des Augustins.

LES trois premiers volumes de cet esprit de la Fronde ont été publiés il y a un an. Les deux derniers viennent de paroître. Ils complèteront cette histoire que l'historien a commencée à la mort de Louis XIII , & qu'il conduit jusqu'en 1653 ; que les troubles s'appaisèrent & que l'autorité royale plus affermie que jamais par les secousses même dont on avoit voulu l'ébranler , commença à se déployer avec cette vigueur qui ne fit qu'aller en croissant sous le règne de Louis XIV.

Les personnages qui ont joué les principaux rôles dans cette guerre ont leurs portraits tracés d'après les faits même développés par l'historien. Le quatrième volume qui vient de paroître nous offre ceux de Gaston & de la Princesse Palatine.

« Gaston Jean - Baptiste de France ,
 « Duc d'Orléans , oncle de Louis XIV ,
 « placé si près du trône , ne laissa pas de
 « regretter aux François de ne point l'y voir
 « assis. Ses mœurs douces & faciles ,

» l'enjouement de son caractère , la bonté
 » de son cœur , son éloquence sans apprêts ,
 » son esprit vif , orné de mille connois-
 » sances qu'il devoit à son goût pour l'his-
 » toire , pour les médailles & pour les
 » plantes , le monstroient sous la face la
 » plus lumineuse , & on l'auroit cru d'a-
 » bord fait pour rendre des sujets heureux ;
 » mais on se détrompoit bientôt quand on
 » considéroit cette foiblesse qui le faisoit
 » entrer dans toutes les factions où il fal-
 » loit du courage , & l'en dégageoit aussi
 » promptement , parce qu'il n'avoit pas
 » la force de les soutenir. On jugeoit
 » qu'un Prince qui cédoit si facilement
 » à toutes les impressions , auroit été pres-
 » qu'aussi dangereux qu'un mauvais Roi ,
 » parce que n'ayant pas le courage de faire
 » le bien par lui-même , il auroit trouvé
 » trop de gens pour faire le mal sous son
 » nom : ce fut sa destinée dans l'état mê-
 » me de simple particulier. Son ame
 » molle étoit prête à prendre toutes les
 » formes ; mais elle ne les gardoit pas
 » long-temps ; naturellement inquiète
 » & inconstante , grande dans les petites
 » choses , petite dans les grandes , il fal-
 » loit continuellement la presser pour que
 » le sceau qu'on y imprimoit fût ineffaça-
 » ble. Comme la foiblesse dominoit éga-

Dij

»lement son cœur & son esprit, on n'é-
 »toit jamais sûr de lui avoir rien persuadé,
 »à moins qu'on n'eût fortement ému en
 »lui le premier de ces sentimens. Par-
 »tout où ses favoris & ses maîtresses ju-
 »geoient à propos de l'entraîner, ils
 »étoient sûrs de l'y emporter; mais il
 »leur faisoit payer bien chèrement cette
 »facilité : timide pour lui seul, dès
 »qu'il avoit trouvé ses sûretés, il laissoit
 »aux autres le soin de prendre les leurs.
 »Prince plus à plaindre que coupable,
 »dont un seul défaut ternit mille excel-
 »lentes qualités; qui, avec de la bonne
 »foi, parut faux; avec de la générosité parut
 »lâche; avec un cœur sensible, parut dur;
 »avec un ame faite pour aimer toute es-
 »pèce de devoir, parut mauvais frère,
 »sujet rebelle, citoyen dangereux, &
 »toujours plus redoutable à ses amis qu'à
 »ses ennemis.

»Anne Gonzague de Clèves, Princesse
 »de Mantoue & de Monferrat, & Com-
 »tesse Palatine du Rhin, avec beaucoup
 »de vertus de son sexe, avoit une grande
 »partie de celles du nôtre. Destinée par la
 »Nature à gouverner des hommes, la
 »fortune ne trompa ses vues que pour la
 »faire paroître digne d'une couronne;
 »par ce qu'elle fit dans un état privé, on

» jugea avec assez de vraisemblance de ce
 » qu'elle auroit fait sur le trône , & on se
 » persuada qu'elle auroit égalé, si elle n'eût
 » surpassé la fameuse Elisabeth. Avec les ra-
 » lens de cette Reine immortelle , elle en
 » eut les foiblesses. Trahie par l'inconstance
 » de ce Guise , qui , avec toute l'audace &
 » tout le génie de ses pères , n'en avoit ni
 » la prudence , ni la profonde politique ,
 » en épousant le Prince Edouard , fils de
 » ce Frédéric , Electeur Palatin , dont
 » l'imprudencce à accepter la couronne de
 » Bohême fut punie par tant de revers ,
 » tant d'humiliations , elle n'épousa qu'un
 » vain nom , & s'en dédommagea par des
 » galanteries : mais du moins son esprit
 » corrigea les travers de son cœur , & ses
 » fautes parurent plutôt ce les de la poli-
 » tique que du tempérament. Esprit pé-
 » nétrant & subtil , jamais femme n'ap-
 » porta dans une Cour plus d'adresse pour
 » nouer une intrigue , plus de connois-
 » sance du cœur humain , plus de patience
 » , plus d'éloquence pour la dévelop-
 » per , plus de sagacité , plus d'activité
 » pour la dénouer , quand elle l'avoit con-
 » duite à son point. Impénétrable à l'œil
 » le plus clairvoyant , rien ne lui échap-
 » poit à elle-même ; elle se démêloit de

78 MERCURE DE FRANCE.

toutes les ruses , elle déconcertoit tous
 les manéges , elle avoit le fil de tous
 les détours ; & tandis qu'elle déroboit
 toujours habilement sa marche , elle
 étoit toujours sur les pas de ceux qui
 croyoient l'avoir mise en défaut. Une
 qualité qu'elle ne partagea presque avec
 personne , fut la confiance qu'elle sa-
 voit s'attirer des deux partis contraires ,
 l'art de concilier les intérêts les plus op-
 posés , & de former les nœuds qui les
 réunit. C'est qu'avec les talens du poli-
 tique le plus consommé , elle n'en avoit
 point les défauts ; c'est qu'elle portoit
 dans la négociation une sincérité , une
 franchise qui lui ouvroient tous les cœurs ,
 en leur faisant honte des raffinemens.
 Le Cardinal Mazarin redoutoit extrême-
 ment cette Princesse , & elle étoit une
 de celles qui , avec les Duchesses de Lon-
 gueville & de Chevreuse , lui faisoient
 dire à Dom Louis de Haro , Ministre
 d'Espagne , dans les conférences pour la
 paix des Pyrénées : « vous autres Minis-
 tres Espagnols , vous êtes bien heureux ;
 les femmes de votre pays ne vous don-
 nent nulle peine à gouverner ; elles n'ont
 pour toute passion que le luxe ou la va-
 nité ; les unes n'écrivent que pour leurs

«amans, les autres que pour leurs confes-
 «seurs. Il n'en est pas de même en Fran-
 «ce ; jeunes ou vieilles , prudes ou ga-
 «lantes , sottes ou spirituelles , toutes
 «les femmes chez nous se mêlent des af-
 «faires de l'Etat ; & le citoyen le plus
 «turbulent ne nous donne pas tant de pei-
 «ne à contenir , que nous en procure par
 «leurs intrigues , ou une Duchesse de
 «Chevreuse ou une Princesse Palatine ,
 «ou telle autre femme de cette trempe.»

Cet *Esprit de la Fronde* peut être placé
 à côté de l'*Esprit de la Ligue*, publié il y
 a quelques années. Les troubles de la
 Fronde cependant ne peuvent être com-
 parés pour l'intérêt & l'importance à ceux
 de la Ligue. Cette guerre intestine dont
 la Religion fut le mobile ou le prétexte ,
 arma la moitié des François contre l'au-
 tre , & se répandit dans tout le royaume
 pour le dévaster. Mais le principal siège
 des troubles de la Fronde fut à Paris ; &
 quoique l'historien ait voulu leur donner
 un certain degré d'importance , ils ne
 présentent rien de bien grave. Il ne s'a-
 gissoit que d'un Ministre , le Cardinal
 Mazarin , que l'on vouloit déplacer. Les
 plus mutins du parti contraire au Gou-
 vernement furent comparés assez plai-

Div

samment à des écoliers qui se battent à coups de fronde, origine du mot *fronde* donné à cette guerre dont on peut réduire les événemens les plus importans au combat du fauxbourg St Antoine. Cette histoire cependant peut intéresser par certains détails très-propres à nous montrer les hommes sous plusieurs faces ; à nous faire connoître les excès, les maux & même le ridicule des guerres civiles, & à nous convaincre de la vérité de cette réflexion d'un ancien historien : « Le nom
 » spécieux de bien public n'est qu'un voile
 » dont se couvrent tous ceux qui, dans
 » ces temps orageux, troublent l'Etat.
 » Leur élévation particulière est le vrai
 » motif qui leur fait prendre les armes. »

On doit d'ailleurs savoir gré à l'historien de la multitude des recherches qu'il a faites & du soin qu'il a pris de concilier entre eux les mémoires des auteurs contemporains rarement d'accord, & le plus souvent dominés par les préjugés ou l'esprit de parti qui régnoit alors. Ces différens écrivains sont très-bien appréciés dans les notes historiques & critiques qui accompagnent cette histoire. Le style de l'historien n'est point dépourvu de chaleur & d'intérêt. On pourroit seulement

y desirer plus de franchise & de précision sur-tout dans les portraits.

La Gnomonique-pratique, ou l'Art de tracer les Cadrans solaires avec la plus grande précision, par les méthodes qui y sont les plus propres & le plus soigneusement choisies, en faveur principalement de ceux qui sont peu ou point versés dans les mathématiques. Par Dom *François Bedos de Celles*, Bénédictin de la Congrégation de St Maur, de l'Académie royale des Sciences de Bordeaux, & correspondant de celle des Sciences de Paris. Seconde édition; vol. in 8°. 9 liv. relié en veau. A Paris, chez Delalain, rue de la Comédie Française.

Il ne faut pas confondre la présente Gnomonique avec une autre qui a presque le même titre, imprimée à Marseille & composée par M. Garnier. Celle-ci remplit très bien l'objet que l'auteur s'est proposé de procurer à ceux qui ne se piquent point d'une exacte précision dans leurs opérations & se contentent d'un à-peu-près, le moyen de faire promptement un cadran. Mais les amateurs & les artistes qui veulent donner à leur travail cette

D v

§ 2. MERCURE DE FRANCE.

justesse, cette précision qui constitue seule tout le mérite d'un bon cadran solaire & doit faire estimer cet art, ne manqueront pas de consulter la Gnomonique-pratique que nous venons d'annoncer.

La nouvelle édition de cet ouvrage, où il se trouve beaucoup de corrections & de changemens, a été présentée à l'Académie royale des Sciences de Paris, & a mérité son suffrage. Le but de l'auteur, comme il le dit dans sa préface, est de donner à ceux qui ne sont pas mathématiciens, le moyen de tracer des cadrans solaires avec autant de justesse & de précision que les mathématiciens les plus éclairés & les plus profonds peuvent le faire. A cet effet il a choisi parmi les meilleures méthodes celles qu'il a pu trouver les plus simples & le plus à la portée de ceux qu'il a en vue. Il commence par les instruire des premiers élémens qu'il faut nécessairement connoître : c'est ce qu'il fait dans les trois chapitres qui servent d'introduction à tout l'ouvrage.

L'auteur entre en matière dans le quatrième chapitre. Il y donne la construction du cadran horizontal, soit graphiquement, soit par le calcul. Il enseigne à faire & à bien poser l'axe ; & à bien orienter le cadran.

Le cinquième chapitre est tout employé à décrire les cadrans qu'on appelle réguliers: les verticaux méridionaux & septentrionaux non-déclinans : les orientaux & les occidentaux , & enfin l'équinoxial & le polaire.

Le chapitre sixième est le plus étendu ; il s'y agit des verticaux déclinans. L'auteur commence par enseigner à bien préparer le plan : il donne ensuite les meilleurs moyens d'en trouver la déclinaison avec la plus grande précision , selon les méthodes de feu M. Deparcieux & de M. Rivard , dont il donne l'intelligence par la manière de les expliquer. Il enseigne à tracer ces cadrans , d'abord graphiquement & ensuite par le calcul. Il donne la méthode de découvrir quelles sont les premières & dernières heures qu'il y faut marquer ; & enfin il détaille la manière de poser l'axe avec toutes les précautions & les soins que cette principale opération demande.

Dans le chapitre septième , l'auteur traite des cadrans verticaux qui n'ont pas le centre dans le plan. Il enseigne à en trouver les angles horaires par le calcul , quelqu'éloigné que soit le centre ; il donne enfin les moyens de poser l'axe avec beaucoup de précision.

24 MERCURE DE FRANCE.

Dans le chapitre huitième, il traite des cadrans inclinés de toute espèce, soit déclinaux, soit non - déclinaux. Il enseigne à faire tous les calculs convenables à ces sortes de cadrans.

Le chapitre neuvième est tout pour les méridiennes. L'auteur donne plusieurs bonnes méthodes de les tracer. Il explique assez au long tout ce qui regarde la grande méridienne horizontale; il donne quatre méthodes de la tracer. Il enseigne à joindre quelques lignes horaires aux méridiennes; & enfin à tracer celle du temps moyen qu'il explique fort en détail.

Il s'agit, dans le chapitre dixième, des cadrans portatifs. On trouvera la description de plusieurs espèces de ces cadrans. L'auteur, dans ce même chapitre, donne la manière de graver à l'eau-forte un cadran portatif, & enseigne à faire le vernis des gravures & toutes les opérations convenables à ce sujet.

Le chapitre onzième contient des observations pour régler les horloges. Il donne à cet effet les quatre tables du temps moyen au midi vrai: il y enseigne plusieurs méthodes de régler les montres, les pendules, &c. par le moyen des étoiles & principalement du soleil.

Dans le chapitre douzième il décrit les principaux usages du compas de proportion concernant la gnomonique.

Le treizième & dernier chapitre offre un nombre assez considérable de devises ou courtes sentences que beaucoup de personnes font dans le goût de mettre aux cadrans solaires.

L'on voit ensuite une addition où l'auteur donne la recette & le procédé du vernis anglois, propre au cuivre poli, pour appliquer sur les cadrans portatifs, & sur les instrumens à tracer les cadrans.

Viennent ensuite les explications des tables placées à la fin de l'ouvrage. Ce sont la table de la différence des méridiens entre l'Observatoire de Paris & les principaux lieux de la terre, &c.; une table de cordes; des réfractions; du rapport des degrés au temps; des premières & dernières heures; les deux tables de l'équation générale, pour servir de correction à la méridienne, tracée par les hauteurs correspondantes, &c.; les quatre tables de la déclinaison du soleil à midi; celle de la déclinaison du soleil à chaque degré de l'écliptique; dix tables des hauteurs du soleil à toutes les heures du jour pour différentes latitudes; un nombre de

86 MERCURE DE FRANCE.

tables pour le cadran horizontal , calculées de 10 en 10 minutes de degré pour chaque quart - d'heure , sous différentes latitudes ; une table de l'équation du temps à chaque degré de l'écliptique. Le tout est terminé par une table des matières bien détaillée.

Les planches qui accompagnent l'ouvrage , pour lui servir d'éclaircissement , sont au nombre de 38. On y a joint une carte de France suivant les opérations géométriques de MM. de l'Académie royale des Sciences.

Traité du Suicide , ou du Meurtre volontaire de soi-même , par Jean Dumas.

Savoir souffrir la vie & voir venir la mort ,
C'est le devoir du Sage ; & tel sera mon sort.

GRESSET , tragédie d'Edouard.

vol in 8°. de 444 pages. Prix , 5 liv. broché. A Amsterdam , chez Changuion ; & à Paris , chez Valade , libraire , rue St Jacques.

L'auteur de ce traité , après avoir fait voir que le Suicide est opposé à la loi de Dieu révélée , à celle de la Nature , & à la raison , combat les raisonnemens des apologistes du Suicide. Il met au nombre

de ces apologistes l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*. M. Dumas cependant ne combat jamais plus avantageusement les sophismes cités dans *la Nouvelle Héloïse* en faveur du Suicide, qu'en rapportant les puissantes raisons que M. R. a opposées à ces mêmes sophismes.

Principes nouveaux pour remédier à l'incommodité de la fumée dans la construction des cheminées, & pour empêcher de fumer celles qui sont construites, sans les reconstruire, & à peu de frais ; avec une méthode facile & claire par laquelle toute personne sera en état de diriger les ouvriers dans ce travail. Broch. in 8°. de 15 pag. avec fig. A Paris, de l'imprimerie de Didot, quai des Augustins.

Les architectes qui ont embelli les formes & fixé les proportions des cheminées, ne se sont pas fort occupés de leur utilité. La construction finie, si les cheminées fument, on fait venir des ouvriers appelés *Fumistes*, qui souvent, après avoir occasionné beaucoup de dépense, ne remédient à rien, parce qu'une routine obscure est leur seul talent. L'auteur de la brochure que nous venons d'annoncer, après avoir posé des principes puisés dans

88 MERCURE DE FRANCE.

la saine physique , fait l'application de ces principes. Il observe ensuite que c'est presque toujours par les angles & le devant du manteau que la fumée commence à sortir. La raison qu'il en donne est que ces parties latérales ne sont point dans le courant d'activité du feu , & que leur espèce de repos n'oppose qu'une très-foible résistance à la fumée que les vents directs ou réfléchis compriment dans la cheminée. L'auteur voudroit que les cheminées ordinaires n'excédassent point vingt à vingt-quatre pouces de profondeur. Le fond pourroit être en forme elliptique ; mais à pans coupés , il réfléchiroit encore mieux la chaleur dans l'appartement.

Il suffira dans les cheminées où la fumée ne vient jamais que lentement sortir par les angles, d'adapter dans le tuyau trois languettes de fer blanc ou de tôle , formant trois côtés d'une pyramide tronquée , dont la base sera appuyée sur les côtés & sur le devant à la hauteur du manteau de la cheminée. Comme il ne s'agit que de diriger l'action du feu sur la fumée, le rétrécissement que forment ces languettes produit cet effet ; & la fumée ne pouvant descendre que par la direction du feu , elle est chassée rapidement.

Mais dans les cheminées où la fumée

est refoulée par tourbillons violens, & qui se succèdent rapidement, il faut que le feu agisse sur la fumée avec toute sa force; que l'air de la cheminée ne puisse jamais être en équilibre avec celui de la chambre, & qu'un torrent d'air secondant l'activité du feu, surmonte la force de la compression des vents. Après avoir établi les languettes de tôle ou de fer blanc, dont il vient d'être parlé, on tirera du dehors de la chambre deux tuyaux d'air d'environ deux pouces de diamètre, & on les fera déboucher chacun sous une des deux languettes des cotés. A ce bout de tuyau horizontal on en adaptera un autre en forme d'éventail, & dans la direction parallèle aux languettes vers le haut de la cheminée. L'extrémité de ce tuyau sera percée comme celle d'un arrosoir, & pourra dépenser au plus les deux pouces d'air. L'écartement des deux cotés de ce tuyau embrassera dans sa direction la largeur de la cheminée. Cet air intérieur secondera l'activité du feu, & soufflera avec d'autant plus de violence, que la cheminée sera plus échauffée; alors la fumée sera repoussée par ce courant d'air très-rapide; le renouvellement d'air frais se fera toujours dans la cheminée, sans jamais nuire à la chaleur de l'appartement. Les rayons diver-

90 MERCURE DE FRANCE.

gens de ces tuyaux d'air, embrassant la largeur de la cheminée, occupent un plus grand espace à mesure qu'ils s'éloignent, & conséquemment rompent au loin l'effort de la compression des vents. Ces tuyaux ne peuvent point troubler l'activité du feu au-dessous des languettes, à cause du peu d'écartement qu'ont alors les jets d'air.

Si dans une cheminée dévoyée, la fumée ne sortoit jamais que d'un côté, un seul tuyau suffiroit. Dans les cheminées étroites, où le dévoiement est fort raccourci, il ne faudroit pas de languette du côté où le feu se porte avec le plus d'activité. Au moyen de ces tuyaux, on n'a plus à craindre d'être incommodé de la fumée dans deux appartemens qui se communiquent, & où l'on fait du feu en même temps.

On laissera six pouces d'intervalle entre l'extrémité supérieure de la languette du devant & le fond de la cheminée. Les languettes des côtés seront distantes de deux pieds à leur partie supérieure : ce qui formera dans le tuyau de la cheminée, qu'elle qu'en soit la grandeur, une seconde ouverture de deux pieds de long sur six pouces de large. Mais il ne peut y avoir de règle fixe à ce sujet. Il faut proportionner

la distance des languettes entre elles à la grandeur de la cheminée & au volume de fumée qui doit y passer. On pourra aisément laisser mobiles ces plaques de tôle ou de fer-blanc , pour laisser la facilité de ramoner ; on aura soin seulement de coller un morceau de papier à leurs charnières ou jonction entre elles & avec le mur.

Il sera facile de changer la figure du bout de ces tuyaux ; on pourroit le terminer en carré, & leur faire remplir ainsi tout le tuyau de la cheminée dans les appparemens où l'on ne fait point de feu , mais où la fumée descend des cheminées voisines. On peut aussi les terminer en forme d'équerre , pour embrasser parallèlement les trois languettes dans leur direction. On peut également s'en servir pour souffler le feu en y adaptant un tuyau qui se termine en pointe , &c.

Ces explications succinctes & les principes que l'auteur a exposés au commencement de son ouvrage sont suffisans pour mettre toutes sortes de personnes en état de diriger les ouvriers , & de juger quel genre de réparation exige une cheminée déjà construite.

Variétés littéraires , galantes , &c. par M. de Bastide. Seconde partie in 8°. A Paris, chez Monory, libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Française.

La première partie de ces variétés a été annoncée dans le *Mercury* du mois de Juin dernier. Cette seconde partie offre également des poésies légères & de société, d'autres que l'esprit & le cœur ont dictées, & quelques écrits en prose.

Un article de ces variétés est intitulé *L'Amant délicat* ; c'est une suite de lettres adressées à Manon. « Ce n'est pas, » dit l'auteur de ces lettres, cette fille » fourbe, vicieuse & dépravée dont l'Abbé Prévost a immortalisé les égaremens » par un style enchanteur. Toutes les fautes de ma Manon sont nées de la tendresse de son imagination ; mais je n'en ai » pas eu moins à souffrir les tourmens les » plus incroyables. L'intempérance de son » cœur l'a portée à avoir successivement plusieurs passions ; & la tendresse du mien » m'a réduit à les lui pardonner. Que dis-je ? je les ai souffertes ; je m'y suis quelquefois intéressé ; je les ai favorisées ; » j'en ai gémi avec elle lorsqu'elles ont altéré son repos ; ses larmes ont fait couler mes larmes ; jamais ont n'eut plus

» d'amour pour une ingrate , & moins de
 » mépris pour une infidelle. Manon, pour-
 » suit il , est née avec des charmes sédui-
 » sans. Quoiqu'elle ait beaucoup aimé
 » & beaucoup souffert , toute sa fraîcheur
 » se conserve. Le sentiment , la finesse
 » & le plaisir forment sa physionomie.
 » Elle est gaie , elle est caressante , elle
 » est vive , elle est naïve. Le feu brille
 » dans ses yeux & éclate dans ses mou-
 » vemens ; un regard peint son ame. Ce
 » caractère de vérité toujours intéressant ,
 » fait presque excuser la légèreté de ses
 » idées , & l'inconséquence de sa con-
 » duite. Quand elle a fait une faute ,
 » il n'y a qu'à la regarder ; elle répond
 » au coup d'œil comme au reproche ».

Les autres écrits en prose que pré-
 sentent ces variétés , sont des lettres écri-
 tes par M. de B. à un jeune Anglois
 qui , dans sa réponse , dit à l'auteur de
 ces lettres avec assez de franchise & de
 vérité : » le langage de l'ame est simple ;
 » & il y a , Monsieur , dans vos com-
 » plimens trop d'esprit , pour que
 » je les regarde comme des sentimens
 » du cœur ».

Ces lettres sont suivies d'un essai sur
 l'influence que les lettres ont sur les
 mœurs ; viennent ensuite des représenta-

tions sur la loi de mort contre les Soldats déserteurs, par M. de Mopinot, Lieutenant Colonel de Cavalerie, Ingénieur à la suite des armées, associé honoraire de la société de Berne, & de l'Académie Royale d'Espagne.

Une lettre sur les grandes écoles de musique pourta intéresser les amateurs. Par le terme d'école, dans la langue des beaux arts, on entend proprement une succession d'artistes qui ont suivi les principes de quelque grand Maître. Les uns les ont reçus de lui-même; les autres les ont étudiés dans ses ouvrages. Les musiciens en général paroissent s'accorder à ne reconnoître que trois grandes écoles de musique: savoir celle de *Pergolèse* en Italie; celle de *Lulli* en France; & celle de *Handel* en Angleterre. Quelques-uns, ajoute l'auteur de cette lettre, en admettent une quatrième qui diffère essentiellement des trois autres; celle de *Rameau*, créateur de beautés nouvelles qui n'appartiennent qu'à lui. L'école de *Pergolèse* obtient ici le premier rang.

« Cette école ne se distingue ni par la
 » variété de ses modulations, ni par les
 » accords nombreux de sa symphonie,
 » ni par des éclats rapides & inattendus;
 » elle a cependant mérité à son auteur

„ d'être regardé dans sa patrie comme
 „ le Raphaël de son art. Le talent sin-
 „ gulier de ce grand Maître consiste, sur-
 „ tout, à remuer le cœur par des sons
 „ contraires, en apparence, aux passions
 „ qu'il veut exciter. Quelquefois son har-
 „ monie majestueuse & lente allume
 „ en nous la fureur des combats; ou
 „ bien, vive & légère, elle plonge l'a-
 „ me dans la mélancolie la plus profon-
 „ de. C'est un secret qui doit être né
 „ avec l'artiste; c'est une merveille dont
 „ il est impossible de rendre raison; elle
 „ résulte, sans doute, de quelque sym-
 „ pathie aussi difficile à expliquer que
 „ le mécanisme de l'homme même. A
 „ ce talent unique, Pergolèse en joint
 „ un autre dans lequel il surpasse tout
 „ ce qu'il y a jamais eu de musiciens;
 „ je veux parler des nuances, des gra-
 „ dations heureuses par lesquelles il nous
 „ conduit essentiellement d'une affection
 „ à l'autre. Jamais auteur dramatique n'a
 „ su mieux que lui, préparer ses inci-
 „ dens. Il remet d'abord ses auditeurs
 „ dans le repos agréable que procure le
 „ silence des passions; il les flatte par
 „ une symphonie simple & délicate, où
 „ toutes les parties de son orchestre sem-

„ blent, pour ainſi dire, ſe détendre
 „ imperceptiblement, & ſe remettre à
 „ l'unifſon : ſa mélodie même, quoi
 „ qu'aucune paſſion n'y ſoit exprimée,
 „ plaît par un bel uni, par un naturel
 „ gracieux. Je n'en veux pour preuve que
 „ l'air de la *ſerva padrona* qui commence
 „ par ces mots, *la conoſco*. C'eſt un de
 „ ſes plus beaux duo ; & l'on convient
 „ qu'il excelle dans ce genre. Les muſi-
 „ ciens d'Italie, en général, ont imité
 „ la manière de ce grand homme. Ils
 „ prétendent cependant enchérir ſur
 „ l'original, & croient embellir ſa ſim-
 „ plicité pleine de goût. Leur ſtyle en
 „ muſique reſſemble aſſez à celui de
 „ Sénèque en poéſie ; il y a des éclairs,
 „ des brillants qui éblouiſſent & fati-
 „ guent par leur continuité. Leur élégance
 „ trop affectée déplaît à la fin.

„ Lulli eſt le premier qui ait voulu
 „ donner une certaine perfection à la
 „ muſique Françoisiſe ; juſques-là elle reſ-
 „ ſembloit à l'ancien plain-chant de nos
 „ Eglifeſ. Communément la muſique
 „ d'un peuple eſt ſérieuſe en propor-
 „ tion de ſa gaieté ; ou, pour mieux dire,
 „ on a reconnu que les Nations les plus
 „ vives ont la muſique la plus traînante.

„ &c

» & que les mouvemens les plus serrés
 » & les plus rapides plaisent infiniment
 » à celles qui sont portées par leur na-
 » turel à la mélancolie. En France, en
 » Pologne, en Irlande, en Suisse, les
 » compositions sont d'une modulation
 » majestueuse ; tout est lugubre. Les
 » Italiens au contraire, les Anglois, les
 » Espagnols, les Allemands ont des airs
 » plus légers, à mesure qu'ils sont plus
 » ou moins sérieux. Lulli n'a fait que
 » substituer au mauvais goût qu'il vou-
 » loit réformer, un goût moins mau-
 » vais de sa façon. Ses opéras somnifères,
 » charment * encore l'assemblée la plus
 » semillante de l'Europe ; & quoique
 » Rameau, tout à la fois Artiste &
 » Philosophe, ait fait voir autant par
 » son exemple que par ses propres pré-
 » ceptes, de combien d'améliorations la
 » musique Française étoit encore suscep-
 » tible, ses compatriotes n'en paroissent
 » pas plus persuadés ; & les *pont neuf*
 » sont même aujourd'hui les beautés
 » dominantes de leurs meilleurs ouvra-
 » ges en ce genre.

* L'auteur avoit cependant dans une note que
 ce charme commence à se détruire.

58. MERCURE DE FRANCE.

» L'école Angloise doit son origine
» à *Purcel*. Il a essayé d'allier le goût
» Italien qui commençoit à régner de
» son temps, avec celui des anciens
» noëls Celtiques, & des ballades Ecof-
» soises, dont l'origine est encore ul-
» tramontaine ; car les meilleurs mor-
» ceaux de cette espèce sont attribués à
» *Rizzio*. Quoi qu'il en soit, ce mélange
» doit être regardé comme une nouvelle
» manière qui appartient à la Nation
» Angloise ; & *Purcel* passeroit aujour-
» d'hui pour le chef de l'école Angloise,
» si sa gloire n'étoit éclipsée par celle de
» *Handel*. Celui-ci, quoiqu'Allemand
» de naissance, adopta le goût Anglois.
» Il a long-temps essayé de plaire par
» des Opéra Italiens, mais il n'a point
» réussi ; & ses oratorio Anglois passent
» pour des chef-d'œuvres. Enfin, *Per-*
» *golese* excelle par une simplicité dont
» le propre est de remuer les passions.
» On doit à *Lulli* la justice d'avoir créé
» un genre nouveau, où tout est élé-
» gant, mais où rien n'enlève ni ne trans-
» porte : le sublime est le vrai caractère
» de *Handel*. Toutes ses pièces sont de
» la composition la plus riche : c'est une
» variété de mouvemens, une multi-

» plicité d'accords qui étonnent. Les ou-
 » vrages des deux premiers demandent
 » peu d'acteurs pour leur exécution ; il
 » faut un orchestre entier pour ceux de
 » Handel. Il subjuge l'attention ; il dé-
 » chire le cœur lorsqu'il exprime à la
 » fois plusieurs passions ; mais rarement
 » peut-il se livrer à une seule : c'est là
 » qu'échoue ce grand maître. Il veut
 » tout peindre ; aucun détail ne lui
 » échappe , chaque mot est rendu par
 » une image musicale ; & quoiqu'il en
 » résulte le plaisir que donne l'imita-
 » tion bien faite , il ne peut faire naître
 » ces affections durables que doit pro-
 » duire une musique analogue aux mou-
 » vemens de notre cœur. En un mot ,
 » personne n'a mieux entendu l'harmo-
 » nie que ce profond compositeur ; mais
 » il a été surpassé par plusieurs dans la
 » mélodie ».

L'Homme de Lettres & l'Homme du Mon-
de, par M. de * * * ; vol. in-12. Prix,
 3 liv. relié. A Orléans, chez Couret
 de Villeneuve le jeune, libraire, rue
 des Minimes ; & à Paris, chez Saillant
 & Nyon, rue St Jean - de - Beauvais ;
 Vincent, rue des Mathurins, & Ruault,
 rue de la Harpe.

Un bon esprit accoutumé à réfléchir sur les matières qui ont le plus de rapport au bonheur de la société, a mis par écrit les pensées relatives à cet objet qui se sont offertes à lui dans la lecture, dans la méditation, dans la conversation. Il les a rangées sous des titres distincts & séparés, & a nommé ce recueil *l'Homme de Lettres & l'Homme du Monde*.

Les articles de ce recueil sont au nombre de plus de 300. Le dernier article est intitulé, *Pensées isolées*. Nous citerons quelques pensées de ce recueil ; c'est le meilleur moyen de le faire connoître.

« Il n'y a de véritable athéisme que celui du cœur ; & il est très commun dans toutes les religions.

« Il est des gens à qui on refuse de l'esprit, par la raison qui fait qu'on n'aime pas à donner à plus riche que soi.

« Le ridicule des fots & des gens d'esprit vient de ce que les uns veulent toujours passer pour ce qu'ils ne sont pas, & les autres toujours pour ce qu'ils sont.

« Un excès de familiarité de la part des Grands envers leurs inférieurs est la preuve la plus nette du peu de cas qu'ils en font.

» Les bibliomanes sont comme les
» avares ; la manie d'amasser leur tient
» lieu de jouissance.

» Il est presque toujours sûr que l'auteur
» d'une satire a plus de raison de haïr que
» de mépriser celui qui en est l'objet.

» Les critiques les plus acharnés sont
» ceux qui ne se sentent pas assez d'étoffe
» pour devenir auteurs.

» Une manière bien délicate de soula-
» ger l'amour-propre de ceux que nous
» avons comblés de nos bienfaits, c'est de
» mettre leur reconnoissance à de légères
» épreuves.

» La spéculation est une seconde ma-
» nière de jouir, inconnue à ceux qui mer-
» tent la jouissance des objets à un trop
» haut prix. »

Il y a beaucoup de variété dans ce re-
cueil ; mais comme l'auteur s'est renfermé
dans la brièveté des sentences & des
maximes , & qu'il a donné à ses pensées
à-peu-près le même tour , le lecteur aura
quelquefois besoin de toute son applica-
tion pour les saisir , & ne pourra se dé-
fendre d'un certain ennui occasionné par
l'uniformité du style. Un autre reproche
que les femmes pourront lui faire , c'est
d'avoir marqué de l'humeur contre elles.

101 MERCURE DE FRANCE.

« Deux sortes de personnes, nous dit l'auteur, paroissent souvent exemptes de penser par elles-mêmes; les femmes & les traducteurs.

» C'est à la toilette des femmes que l'on apprend à les apprécier; elles y sont plus sages qu'ailleurs.

» Il est peu de femmes spirituelles qui n'ayent une raison secrète pour préférer un sot à un homme d'esprit.

» La plupart des femmes sont naturellement si légères, que l'on peut les blâmer & les louer alternativement de ce qu'elles font, sans tomber en contradiction avec soi-même.

» Deux femmes ne peuvent se regarder fixement sans qu'au moins l'une des deux soit mécontente de l'autre.

» Les femmes sont comme les Grands, lorsqu'elles sont à leurs amans ou à leurs maris plus de caresses que de coutume.

» Les femmes ont un grand avantage sur les hommes pour devenir politiques, grâce au penchant naturel qui les porte à la fausseté. »

Il y a dans ce recueil quelques autres pensées épigrammatiques qui, telles que les deux dernières que nous venons de

riter, frappent sur deux objets à la fois. Mais la fausseté est-elle un attribut de la politique, comme l'auteur voudroit le faire entendre dans la pensée ci-dessus ? On peut se rappeler ce mot de Don Louis de Haro, premier Ministre d'Espagne. Ce Ministre disoit du Cardinal Mazarin : « Il a un grand défaut en politique ; il veut toujours tromper. »

* *Choix des Poësies de Pétrarque*, traduites de l'Italien par M. P. C. l'Evêque, professeur de belles-lettres françaises à l'Ecole des Cadets, à Pétersbourg. A Venise ; & se trouve à Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, & chez Hardouin ; libraire, dans le Louvre.

Cette traduction est précédée d'un avertissement fort court, & d'une vie de Pétrarque un peu longue. « Pétrarque » (nous dit-on) doit être regardé comme « le père de la Poësie moderne. Parmi les » Italiens, le Dante l'a précédé ; mais il » n'est pas son égal. Nous avons les Trou- » badours. Mais qui oseroit les comparer » à un poëte à qui quatre siècles n'ont

* *Article de M. de la Harpe.*

rien fait perdre de sa réputation ; dont les ouvrages sont entre les mains & mieux encore, dans la mémoire de tous les compatriotes ; dont le style fait loi , & qui tient la première place parmi les auteurs classiques de l'Italie ? Il a même des partisans enthousiastes qui ne veulent accorder leurs suffrages à un morceau de poésie qu'autant qu'il est dans le goût & même sur les rimes de Pétrarque. Ce sonnet est assez bon , disent quelques Italiens , mais il n'est pas *Pétrarquesque* . »

Ces idées ont besoin de quelque explication , & ne sont pas toutes bien justes. Pétrarque est *le Père de la Poésie* ; oui , parmi les Italiens ; c'est à dire qu'il est le premier dont les ouvrages aient fixé la langue italienne & servi à former le goût & le style des poètes de cette Nation. Il est certain que sa diction fait loi & qu'il est à la tête des classiques de son pays. Sans avoir ni l'imagination , ni l'énergie que l'on remarque dans les beaux morceaux du Dante , il est en général bien meilleur écrivain. On peut quelquefois admirer le génie du Dante à travers la foule de ses irrégularités & de ses incon séquences ; mais il ne pourrait servir de modèle , & Pétrarque en est un que tous

les écrivains de son pays se sont fait gloire d'imiter. On a fondé une chaire pour expliquer le Dante; mais on fait Pétrarque par cœur, & il vaut mieux être retenu que commenté.

Mais faut-il conclure de cet éloge que Pétrarque doive être appelé le *Père de la Poésie moderne*? Certainement nos premiers poètes ne lui ont aucune obligation. Un écrivain dont le principal mérite est le style, ne peut influer beaucoup sur le génie des étrangers. Les premières poésies françaises qui aient mérité d'échapper à l'oubli, c'est-à-dire, quelques morceaux de Marot, de St Gelais, de Passerat, &c. ont paru près de deux cents ans après Pétrarque, & ne sont nullement dans son goût. Une gaieté naïve dans la tournure & quelque finesse dans la pensée, voilà ce qui les caractérise. La diction poétique, le principal mérite de Pétrarque, ne s'y fait presque jamais remarquer, & n'a paru pour la première fois parmi nous que dans Malherbe. C'est lui que l'on peut appeler véritablement le *Père de la Poésie française*. C'est lui qui le premier a donné du nombre à nos vers, créé les premières loix du rythme, & l'harmonie de la phrase poétique. Voilà pourquoi Despréaux a si bien dit: *Qu'il est bon d'être*

Enfin Malherbe vint.

Le traducteur a montré beaucoup de discernement & de goût en ne s'exerçant que sur un très-petit nombre des sonnets de Pétrarque , & préférant de nous faire connaître les plus belles odes , *Canzoni* , qui sont en effet les chef-d'œuvres de cet auteur , & ceux de ses ouvrages que les étrangers peuvent goûter davantage. Mais quoi qu'en dise le traducteur, on a observé avec raison que tout morceau de poésie dont le fonds n'est pas dramatique, ne peut guères soutenir une version en prose. C'est une vérité qu'on peut faire sentir par un raisonnement bien simple. Si l'on mettait de bons vers français en prose, ce serait sans doute la meilleure manière de prouver qu'ils sont bons, mais ce serait un moyen sûr de leur faire perdre une grande partie de leur mérite. On en peut voir un exemple dans la scène de Mithridate, déconstruite par la Motte. C'est de la bonne prose ; mais qu'elle est loin des vers de Racine ! Si les vers ont tout à perdre à être réduits en prose dans la langue où ils ont été faits , pourquoi veut-on qu'ils ne perdent pas beaucoup en passant dans la prose d'une autre langue ? Le poète chantait , & vous le faites parler.

Quand il dirait la même chose, la différence est grande. Qu'un connaisseur habile lise sur le papier cet air admirable d'Iphigénie, *conservez dans votre ame*, &c. il jugera sans doute que cet air est très bien composé; mais que Mlle Arnould le chante, vous entendrez la plainte de l'Amour & le gémissement du Malheur.

S'il y a d'ailleurs un poëte qui demande à être traduit en vers, c'est sur-tout Pétrarque. Son style est riche d'imagination & d'harmonie, sur-tout dans ses odes; car ses sonnets sont gâtés le plus souvent par l'affectation, l'abus d'esprit & le style alambiqué. C'est en lisant les sonnets de Pétrarque que l'on sent combien Tibulle avait de goût & de talent. Pétrarque parle d'amour, & Tibulle le fait sentir, ce Tibulle, le poëte de l'antiquité le plus délicat & le plus amoureux; (Catulle n'est que libertin; Ovide n'a que de l'esprit;) ce Tibulle dont le sévère Despréaux a senti les grâces, lui qui a méconnu celles de Quinault, & qui n'a rendu aucun hommage à celles de la Fontaine.

Ce qui est remarquable dans les sonnets de Pétrarque, & ce qui fait voir la pro-

digieuse facilité de la poésie italienne , égale à la prodigieuse difficulté de la nôtre, c'est qu'on y trouve les détails les plus communs à côté des idées les plus recherchées. Si un poëte François était obligé de dire en vers qu'il a vu pour la première fois sa maîtresse le six Avril 1767 , à une heure après midi, ceux qui nous parlent le plus souvent de leurs maîtresses se trouveraient embarrassés. Pétrarque ne l'est point du tout. Il nous dit tout simplement qu'il a vu Laure pour la première fois le 6 Avril 1327, à une heure après-midi, comme on daterait une lettre.

Cependant à Naples, à Rome, à Florence, où l'on fait encore tous les ans deux ou trois mille sonnets qu'on oublie, ceux de Pétrarque sont dans la bouche de tout le monde. C'est qu'il y a sans doute dans sa diction un charme dont les Italiens sont les seuls juges, & que dans ce pays on aime excessivement la galanterie & les sonnets. Mais les hommes de toutes les Nations qui aiment la belle poésie, la poésie harmonieuse & facile, riche & naturelle à-la fois, relisent avec délices plusieurs des *Canzoni* de Pétrarque, entre autres cette belle ode qui se grave si facilement dans la mémoire & dans le cœur,

& qui est adressée à la fontaine nommée *Triada*, & non pas à la fontaine de Vaucluse, comme on le croit communément.

Chiare , fresche é dolci acque ,
 Ové le belle membra
 Pose colci che sola a me par donna ;
 Gentil ramo , ove piacque ,
 (Con sospir mi riamembra ,)
 A lei di fare al bel fianco colonna :
 Erba , e fior , che la gonna
 Leggiadra ricoverse
 Con l'Angélico seno ;
 Aër sacro , sereno ,
 Ov'amor co' begli occhi il cor m'aperse ;
 Date udienza insieme
 Alle dolenti mie parole estreme.

Voici la version du traducteur.

« Clair & tranquille ruisseau qui , dans
 » tes ondes pures , as reçu la Beauté qui
 » m'est chère ; Toi dont les flots heureux
 » ont caressé ses membres délicats ; Ra-
 » meau fortuné qui lui prêtas un appui ,
 » je me le rappelle encore en soupirant ;
 » Tendré verdure , jeunes fleurs qui avez
 » paré ses vêtemens , qui avez baissé son
 » chaste sein ; air serain , air sacré pour
 » moi ; Séjour charmant , où l'amour , où

110 MERCURE DE FRANCE.

»deux beaux yeux ont blessé mon cœur ;
 »écoutez ma voix plaintive , recevez mes
 »derniers accens.»

Quoiqu'en général cette traduction soit élégante , on y regrette plus d'une fois l'original. Cette expression faible & commune, *la Beauté qui m'est chère*, rend-elle ce trait si délicat & si heureux , *che sola a me par donna* , celle qui pour moi est la seule femme qu'il y ait au monde ? Le poète d'ailleurs ne dit pas que les fleurs ont *paré* les vêtemens de Laure , mais qu'elles *couvraient* ses vêtemens & son sein. Il ne paraît pas non plus que le traducteur ait senti combien il y avait de grâce dans ces épithètes accumulées par le sentiment , *chiare , fresche , e dolci acque*. M. de Voltaire a bien heureusement rendu cette espèce de beauté , & y en ajoute beaucoup d'autres dans une imitation qu'il a faite de ce morceau.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
 Où la Beauté qui consume mon cœur,
 Seule Beauté qui soit dans la Nature,
 Des feux du jour évitait la chaleur;
 Arbre heureux dont le feuillage,
 Agité par les zéphirs,
 La couvrit de son ombrage,
 Qui rappelez mes soupîrs

En rappelant son image ;
 Ornaments de ces bords & filles du matin ,
 Vous dont je suis jaloux , vous moins brillantes
 qu'elles ,
 Fleurs qu'elle embellissait quand vous touchiez
 son sein ;
 Rossignols , dont la voix est moins douce & moins
 belle ;
 Air devenu plus pur , adorable Séjour ,
 Immortalisé par ses charmes ;
 Lieux dangereux & chers où , de ses tendres as-
 mes ,
 L'Amour a blessé tous mes sens ;
 Écoutez mes derniers accens ,
 Recevez mes dernières larmes.

On voit que l'illustre imitateur a joint
 des beautés qui lui appartiennent, à celles
 de l'original. C'est le génie qui laisse son
 empreinte sur tout ce qu'il touche ; mais
 s'il avait traduit la pièce entière , peut-
 être aurait-il resserré cette imitation , par-
 ce que l'ode traduite dans ce goût serait
 devenue trop longue.

Les grâces & la douce mollesse du style
 ne sont pas les seuls caractères de Pé-
 trarque ; sa lyre se monte quelquefois sur
 un ton plus élevé. Voyez la seconde de
 ses odes adressée , selon M. de Voltaire,

212 MERCURE DE FRANCE.

à Nicolas Rienzi , & selon le traducteur, à Erienne Colonne. Elle est pleine de noblesse, d'énergie & de grandes images. Le poëte exhorte son héros à ranimer Rome expirante. Le tableau de sa faiblesse & de l'avilissement où elle est tombée, opposé à son ancienne grandeur, forme un contraste frappant & fortement tracé.

Pon man' in quella venerabil chioma
 - Securamente, e nelle treccie sparte
 Si, ché la neghittosa esca del fango :

« Portez une main courageuse dans la
 »chevelure vénérable ; saisissez - en les
 »tresses dispersées, & tirez la de la fange
 »où elle reste honteusement plongée.»

Voilà de la vraie poésie ; & la strophe
 suivante est remplie de l'enthousiasme
 lyrique.

L'antiche mura ch' ancor teme ed ama
 - E trema 'l mondo, quando si rimembra
 - Del tempo andato, e'ndietro si rivolge ;
 E i sassi dove fur chiùsa le membra
 - Di tai che non faranno senza fama
 - Se l'Universo pria non si dissolve ;
 - E tutto quel ch'una ruina involge,
 - Per te spera saldarogni suo vizio.
 O grandi Sciproni, o fedel Bruto ;

Quanto v'aggrada , se gli è ancor venuto
Rompér l'aggir del ben locato uffizio !

Come arc' , che fabrizio

Si faccia lieto , udendo la novella !

E' dice , Roma mia sarà , ancor bella.

« Relevez ces anciens murs que le monde chérit , qu'il révère encore en tremblant , quand il rappelle à sa mémoire les siècles écoulés & la grandeur de nos ancêtres ; rendez l'honneur à ces tombeaux où sont renfermés ces hommes illustres dont la renommée durera jusqu'à ce que les fondemens de l'univers s'écroulent ; faites renaître Rome entière qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Grands Scipions , fidèle Brutus , avec quelle joie vous apprendrez sur les sombres bords qu'un héros a rendu la gloire à votre patrie ! Frabicius , que vous recevrez avec plaisir cette heureuse nouvelle ! Vous direz : Rome enfin a recouvré sa beauté. »

Cette traduction est fidelle ; mais est-elle animée du feu de l'original ? Pourquoi n'avoir pas conservé la suspension de la phrase poétique , cette construction noble & imposante ; *ces murs antiques , ces tombes augustes , &c.* attendant le libérateur , &c. *Roma mia sarà ancor bella :*

114 MERCURE DE FRANCE:

Rome sera belle encore ? Cette tournure a bien plus d'expression que la phrase du traducteur : *Rome enfin a recouvré sa beauté.*

Quand Pétrarque a tenté des ouvrages plus considérables , & qui demandaient un plan plus étendu , il a manqué d'invention. On trouve dans ce nouveau choix de ses poésies un poème en quatre chants dont le sujet est le Triomphe de l'Amour. La fable en est pauvre & la marche monotone. Le poète rencontre dans le palais de l'Amour tous les héros que ce Dieu a vaincus. Il s'adresse à eux tour à tour , & tous lui racontent leur histoire. Voilà ce qui remplit quatre chants.

Pétrarque fut heureux , riche & honoré , comme on peut le voir dans les mémoires sur sa vie , recueillis par M. l'Abbé de Sade , descendant de la belle Laure. C'est de là que le nouveau traducteur a tiré les détails historiques concernant Pétrarque , qui précèdent le choix de ses poésies. On ne sera pas fâché d'en retrouver ici les fragmens les plus curieux. C'est toujours une lecture agréable pour ceux qui aiment l'histoire littéraire.

Pétrarque vint au monde le 20 Juillet 1304 , dans Arezzo , petite ville de Toscane , où ses parens s'étaient arrêtés

en fuyant de Florence. Ils étaient Gibelins & le parti des Guelphes qui , dans ce moment , se trouva le plus fort , les avait chassés de leur patrie. La destinée de Pétrarque , ainsi que celle du Tasse , commença par la proscription. Mais la fortune qui poursuivait sans relâche le malheureux amant de Léonore de Ferrare , se réconcilia bientôt avec l'amant de Laure. D'Arezzo, ses parens allèrent s'établir à Carpentras, ville du Comtat, dans le voisinage d'Avignon où le Pape Clément V venait de transporter le St Siège. Ils envoyèrent Pétrarque & un autre fils qu'ils avaient , étudier le droit à Montpellier, & ensuite à Bologne. Il paraît qu'aucun des deux n'avait de vocation pour le barreau. L'un se fit Chartreux ; l'autre devint poète.

Ce n'est pas que dans ce temps la poésie fût incompatible avec l'étude du droit ; car deux maîtres célèbres en cette science, & qui furent ceux de Pétrarque , étaient poètes aussi ; l'un était Cino de Pistoie , l'autre Cecco d'Ascoli , qui , de plus , était médecin & astrologue. Tous ces titres ne lui portèrent pas bonheur. « Il se rendit coupable d'un grand crime ; car il osa critiquer la divine comédie du Dante & une chanson de Guido Cavalcanti.

116 MERCURE DE FRANCE.

»D'ailleurs il fut assez malheureux pour
 »être au moins aussi bon médecin qu'un
 »Dino del Garbo qui avait du crédit. Le
 »pauvre Cecco fut en conséquence déferé
 »à l'Inquisition comme hérétique & sor-
 »cier, & brûlé à Florence. Le peuple ac-
 »courut à son supplice, persuadé qu'il au-
 »rait le divertissement de voir un Esprit
 »familier qui viendrait l'attacher aux Ham-
 »mes; mais aucun démon ne parut, & le
 »philosophe brûla tout simplement, com-
 »me le plus ignorant des hommes. »

Pétrarque était fort galant & très - cu-
 rieux de sa parure. « Il cultiva d'abord la
 »poëtie latine; mais l'envie d'être enten-
 »du des femmes, de les amuser & de leur
 »plaire, fit un excellent poëte italien d'un
 »homme qui n'aurait été qu'un poëte la-
 »tin. Ignoré, il ne tarda pas à trouver
 »l'objet à qui il *adresserait* ses chants. Il
 »en était alors des poëtes comme des che-
 »valiers. Il leur fallait absolument une
 »Dame en titre pour laquelle ils étaient
 »toujours prêts de rompre une lance ou
 »de faire des vers... Laure avait de la
 »beauté, des grâces, beaucoup de dou-
 »ceur & de modestie, & un nom assez
 »propre à entrer dans des vers. Pétrarque
 »jugea à-propos dès ce moment de lui
 »consacrer les siens. »

Le nouveau traducteur se donne la peine d'examiner, en discutant les témoignages & les autorités, si l'amour de Pétrarque pour Laure était une passion sérieuse ou un jeu poétique. La question de fait importe assez peu à la postérité. Il est assez prouvé que l'imagination emprunte le langage du sentiment, & c'est-là précisément le talent du poète. Mais pourquoy personne ne s'est-il jamais avisé de mettre en question si Tibulle aimait véritablement Délie ?

Pétrarque s'attacha d'abord à la famille Colonne, la plus illustre Maison d'Italie après celle des Urſins. Il fut même chargé de l'éducation d'Agapit, neveu de Jacques Colonne, Evêque de Lombez. Ce fut Etienne Colonne, l'un des héros de Rome moderne, qui prononça l'éloge de Pétrarque, lorsqu'il fut couronné au Capitole. Le Sénat Romain lui avait décerné cette magnifique récompense dont aucun poète n'avait été honoré depuis Claudien. Le même jour que Pétrarque reçut le décret du Sénat qui lui annonçait son triomphe, on lui apporta une lettre du Chancelier de l'Université de Paris, qui lui offrait le même honneur & demandait la préférence. Mais l'Université ne

118 MERCURE DE FRANCE.

valait pas le Capitole , & Paris n'était pas encore la capitale du monde lettré. « Pétrarque voulut auparavant subir un examen , & choisit Robert , Roi de Naples , pour son juge. C'était un Prince aimable & le plus éclairé de son siècle. . . Pétrarque se rendit auprès de lui , & fut examiné pendant trois jours. Le jugement du Prince fut favorable au Poète qui se transporta à Rome aussi-tôt. Il y arriva le 6 Avril 1341. Le surlendemain les trompettes annoncèrent la cérémonie. Pétrarque , vêtu d'une robe dont le Roi de Naples s'était dépouillé pour la lui donner , monta au Capitole précédé par douze jeunes gens vêtus d'écarlate & choisis dans les premières familles de Rome. A ses côtés étaient six des principaux citoyens vêtus de verd & couronnés de fleurs. Le sénateur Orso , Comte d'Anguillara , suivait accompagné des chefs du Conseil. Lorsque le cortège fut arrivé , un héraut appela le poète qui , après avoir fait une courte harangue , se mit aux genoux du sénateur. Celui-ci ôta de dessus sa tête une couronne de laurier & la mit sur la tête de Pétrarque , en disant : la couronne est la récompense de la vertu ; ce qui prouve

« que dès lors on donnait en Italie le nom
« de vertu aux talens. »

Il semble que les fêtes & les cérémonies modernes ne puissent jamais avoir la dignité de celles des Anciens. Les triomphateurs Romains ne se mettaient à genoux que devant les statues des Dieux, & marchaient couronnés de lauriers qui leur étaient décernés par les loix de la patrie, & qui n'appartenaient qu'à eux. Il ne faut point que le mérite ait pour récompenses les distinctions du pouvoir, de peur que bientôt le pouvoir ne s'attribue les distinctions du mérite. A Rome, du temps de la République, le laurier n'appartenait qu'au triomphateur. Les Empereurs en firent l'attribut de leur puissance. Dès-lors ils se dispensèrent de le mériter, & le prodiguèrent à des esclaves qui le méritaient encore moins.

Ces honneurs extraordinaires rendus à Pétrarque furent le présage & le commencement de sa fortune. Devenu Citoyen Romain, il fut un des Ambassadeurs nommés pour aller à Avignon exhorter le Pape Clément VI à revenir à Rome. Quelque temps après cette députation qui fut aussi inutile que solennelle, Jean Visconti, Archevêque de Milan, lui donna une place dans son Conseil.

120 MERCURE DE FRANCE.

C'était un des tyrans qui accablaient la liberté de l'Italie. La souveraineté de Milan dont il avait hérité, était une usurpation de son frère ; & en achetant Bologne, il avait étendu son pouvoir sur toute la Lombardie. Ainsi Pétrarque qui déplorait sans cesse la perte de la liberté, se mit aux gages d'un de ses oppresseurs. Il y avait dans cette démarche encore moins de vertu qu'il n'y a de véritable amour dans ses sonnets.

Pétrarque fut député tour-à-tour par Visconti auprès du Pape, auprès de l'Empereur Charles IV & du Roi de France Jean Second. Il avait déjà voyagé dans sa jeunesse en Allemagne, en France & dans les Pays-Bas. Il reçut de l'Empereur un diplôme qui le créait Comte Palatin.

« Ce ne fut pas sans frayeur qu'il entra
 » dans la 63^e année de son âge. Il rest de
 » lui une lettre à son ami Bocace, dans
 » laquelle il rapporte tous les passages des
 » auteurs qui affirment que dans la 63^e
 » année, les hommes sont menacés de la
 » mort, ou de quelque maladie grave ou
 » de quelque accident funeste. Il cite en-
 » tr'autres Firmicus Maternus qui assure
 » que les années de la vie sept & neuf
 » sont plus dangereuses que les autres par
 » une cause naturelle ; mais secrète, &
 » que

« que la soixante-troisième année résultant de ces deux nombres multipliés l'un par l'autre, doit être la plus dangereuse de toutes. »

On peut compter cette faiblesse de Pétrarque parmi les nombreux exemples qui prouvent que les talens n'élèvent pas toujours un homme au-dessus des erreurs de son siècle.

« Pétrarque mourut en 1374, âgé de 70 ans. .. Ses gens étant entrés dans son cabinet, le trouvèrent couché sur un livre & sans mouvement. . . Il était d'une figure agréable : dans sa jeunesse il en tirait vanité, & ce fut avec chagrin qu'il vit ses cheveux blanchir avant l'âge ordinaire. Né avec un penchant extrême pour les femmes, il ne le conserva que jusqu'à l'âge de quarante ans, & vécut depuis dans la plus exacte continence. . . Sa science était immense pour son siècle, & c'est à lui qu'on doit la conservation d'un grand nombre d'auteurs anciens. . . Il jouissait d'une fortune considérable pour un particulier & pour le temps où il vivait. Il entra en 1351 dans ses biens patrimoniaux, qui furent rachetés des deniers publics. Ce fut Boccace que la République de Florence

»chargea de lui apporter cette nouvelle &
 »celle de son rappel dans sa patrie. »

A cette destinée si heureuse & si brillante, comparez celle du Tasse, si supérieur en génie à Pétrarque, & dont les ouvrages sont un des monumens de l'esprit humain les plus chers à la postérité : à ces honneurs accumulés, à cette réputation si bien affermie & si constamment reconnue ; aux dignités, aux richesses, aux titres, comparez une vie errante & persécutée, les chagrins & l'indigence, sept ans d'une captivité cruelle, un long oubli, & ce qui peut-être est plus cruel encore, les injustices de l'envie acharnée à déchirer le talent & les ouvrages ; enfin cette suite de disgrâces assez douloureuses pour égayer & aliéner un esprit qui avait produit la Jérusalem ; observez ce contraste si frappant qui rappelle tant d'exemples semblables de ce combat de la fortune & du génie, & dites avec Pétrarque :

Yade volte adivien , ch' all' albe imprese
 Fortuna ingiuriosa non contrasti ;
 Ch'a gli animosi fatti mal s'accorda.

Si quelquefois elle fait grâce au talent agréable, il est rare qu'elle pardonne au mérite éminent ; & cependant un hom-

me qui n'aimerait pas mieux être le Tasse que Pétrarque , ne serait pas né pour la gloire.

Chef d'Œuvres dramatiques, ou Recueils des meilleures pièces du Théâtre François , tragique , comique & lyrique , avec des discours préliminaires sur les trois genres , & des remarques sur la langue & le goût ; par M. Marmontel, historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française ; dédié à la Reine. A Paris, de l'imprimerie de Grangé, rue de la Parcheminerie ; in-4°. grand papier, vign. & fig. 2°. Recueil, br. Prix, 12 liv. pour les Souscripteurs ; chez Grangé & Brunet ; Marchand, rue des Ecrivains.

Le premier recueil de cette importante collection a déjà été publié & est annoncé dans le *Mercure* de Mai 1773. Il contient la *Sophonisbe* de Mairet ; avec un examen de la pièce & un abrégé de la vie de l'auteur, précédés d'un discours sur la tragédie. Ce second recueil renferme l'abrégé de la vie de Duryer ; *Scévole*, tragédie ; l'histoire de la vie de Rotrou ; *Venceslas*, tragédie, avec un examen critique de ces pièces & des notes gramma-

tiques. Tout concourt pour assurer le succès de cette entreprise. Le goût & les connoissances de l'homme-de-lettres qui enrichit cet ouvrage d'une critique pleine de raison & de lumière ; le choix des drames qui ont le plus de réputation ; la brillante composition des dessins & des ornemens ; la parfaite exécution des gravures, la beauté du papier & le luxe de l'impression : tant d'avantages réunis feront obtenir à l'édition de ces Chef-d'œuvres, une place distinguée dans les grandes bibliothèques & dans celles des amateurs.

Nous allons donner une esquisse légère de ce nouveau recueil.

Pierre Duryer mourut en 1658, âgé de 53 ans. Peu d'écrivains ont été plus laborieux & plus féconds. Il a fait beaucoup de traductions, & composé dix-sept pièces de théâtre. Ses mœurs étoient douces, simples, modestes. On dit que sa femme lui donnoit tous les jours sa tâche à remplir. C'étoit peut-être la seule façon de lui rendre agréable un travail forcé, & de lui en donner le courage ; on obéit avec moins de peine à l'amour qu'à la nécessité,

Le *Scévole* est la seule des pièces de Duryer qui reste encore au théâtre ; mais ce n'est pas la seule qui mérite d'être

sauvée de l'oubli. Il y a de l'intérêt dans l'*Alcionée*, & un intérêt assez vif. Le *Thémistocle* est composé avec sagesse. Ces pièces sont écrites avec une simplicité assez noble & d'un ton assez élevé, sans comparaison, toutefois, avec celles de Corneille qui florissoit alors & qui étoit dans toute sa gloire. Corneille créoit un autre siècle, & laissoit le sien derrière lui à une distance infinie.

Le *Scévole* parut en 1646 entre *Rodogune* & *Héraclius*. Quoique trop négligée dans son style souvent lâche, diffus, prosaïque & sans mouvement, cette pièce est fort supérieure à toutes celles du même auteur. On y reconnoît visiblement le ton qu'à Corneille donnoit au théâtre.

L'éditeur discute les beautés & les défauts de cette pièce. Dans l'examen qu'il en fait & dans ses remarques, il relève les vices de langage fort ordinaires dans ces anciens poëtes. Nous ne citerons que cette remarque sur une faute qui échappe souvent à nos meilleurs écrivains.

De quelque puissant nœud dont l'amitié nous lie.

Remarque. Il falloit dire que l'amitié nous lie. L'exemple de Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler,

F iij

Ni celui de Rousseau :

Mais de quelque superbe titre

Dont ces héros soient revêtus ,

ces exemples n'ont pu prévaloir contre l'usage & la raison qui défendent que l'article soit répété.

Jean Rotrou , né à Dreux en 1609 , d'une honnête & ancienne famille , est un des hommes de-lettres dont les mœurs ont le plus honoré les talens. Il fut ce que pouvoit être de son temps un homme de talent sans beaucoup de génie , qui avoit pris Hardi pour modèle , & qui ne croyoit pouvoir faire mieux que de copier les Espagnols & de traduire les Latins. Le Venceslas même est une imitation de Dom Francisco de Roxas. La pièce espagnole a pour titre , *On ne peut être Père & Roi*. Rotrou en a pris le plan , les caractères , le mauvais dénouement , & , pour tout dire enfin , les défauts avec les beautés. Ce qui lui manquoit essentiellement , c'est ce qui dominoit dans Corneille , le génie de l'invention. Ce poëte a fait environ 40 pièces de théâtre.

Rotrou ne demouroit point à Paris , & c'est pour cela que , malgré l'estime qu'avoit pour lui le Cardinal de Richelieu ,

il ne fut point du nombre de ceux dont se forma l'Académie François. Il faisoit son séjour à Dreux, où il remplissoit plusieurs charges municipales, & particulièrement celles de lieutenant - criminel & civil, & de commissaire examinateur au comté & bailliage de cette ville, lorsqu'en 1650 Dreux se vit affligé d'une maladie épidémique dont il mouroit vingt cinq à trente personnes par jour : c'étoit une espèce de fièvre pourprée, accompagnée de transport au cerveau, qui emportoit en très-peu de temps ceux qui en étoient attaqués. Le Maire de la ville étoit mort; le Lieutenant général étoit absent. Le frère de Rotrou lui écrivit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, & de quitter le séjour de Dreux. Rotrou répondit à son frère que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, attendu qu'il étoit le seul qui, dans des circonstances si fâcheuses, pût veiller aux besoins de la ville & y maintenir le bon ordre. Il finissoit sa lettre par ces mots : *Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.* Peu de

128 MERCURE DE FRANCE.

jours après, il se sentit frappé de la maladie, & il mourut le 27 Juin 1650.

Rotrou n'a rien mis d'aussi héroïque dans ses ouvrages que ce trait qui couronne sa vie; & il est beau de voir dans un poëte tragique un caractère plus grand lui-même & plus intéressant que tous ceux qu'il a peints.

L'examen du Venceslas & les remarques qui sont à la suite de cette tragédie, donnent l'idée la plus exacte de ses beautés & de ses défauts. M. Marmontel montre dans tout ce travail une connoissance profonde du théâtre & de la langue françoise. Cette collection deviendra une excellente poétique & un cours de littérature françoise où l'exemple est toujours à côté du précepte.

Doutes patriotiques, ou le nouveau Règne, par M. Nougaret. Prix, 12 f. A Paris, chez J. B. Brunet, imprimeur de l'Académie Françoise; & Demonville, libraire, rue St Severin, vis-à-vis celle Zacharie; la V^e. Duchesne, lib. au Temple du Goût, rue St Jacq.

L'auteur suppose dans ce petit ouvrage qu'un François revient dans sa patrie après une absence de 20 années au moins. Ce

François, qui n'est instruit d'aucun événement, cherche à s'informer des motifs de la joie publique. Il résulte de ses demandes & des réponses qu'on lui fait une espèce de dialogue en vers.

Le retour de l'Age d'or, ou le Règne de Louis XVI, poème présenté à la Reine par M. Gallois.

Odes provinciales au Roi & à la Reine, par M. C***. A Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis les Mathurins.

L'Enthousiasme du Citoyen à Louis XVI par M. Guyerand. A Paris, chez Cailleau, imprimeur - libraire, rue St Severin.

On applaudit dans toutes ces poésies le zèle qui les a inspirées & les sentimens patriotiques qui y sont heureusement exprimés. Les poètes sont les interprètes avoués par la Nation pour présenter des hommages à son nouveau Souverain & à son auguste Famille.

L'Inoculation par aspiration, épître présentée à la Reine par l'Abbé de Morveau. A Paris, chez Musier fils, libraire, quai des Augustins.

M. l'Abbé de Morveau reçoit des mains

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

de la Reine un bulletin qui annonçoit
quelqu'espérance dans la maladie du feu
Roi, & fut chargé d'en faire la lecture.

On vous voit, on vole, on s'empresse ;
Car pour vous l'amour des François
Est un délire, est une ivresse,
Qui ne les quittera jamais :
Jusqu'à vos pieds chacun s'avance ;
Je fends la presse, je m'élançe ;
Le cœur palpite, on fait silence :
Ce fut alors, en me fixant ,
Que vous m'ordonnâtes de lire
Le bulletin intéressant ,
Que le Monier venoit d'écrire.
Que devins-je dans ce moment
Je ne sais pas encor comment
Ma foible voix put y suffire.
Un mortel jusques dans les cieus
Peut quelquefois porter sa vue ;
Mais qu'un prodige ouvre la nue ,
Soutiendra-t-il l'éclat des Dieux
Sans que son ame en soit émue ?
Tout glorieux de votre choix ,
Je ne pus jamais m'en défendre ;
Je baisai le papier dix fois
Avant de pouvoir vous le rendre.
Plus d'une main l'avoit touché :
Sûrement il étoit taché
De ce germe variolique

Dont le poison épidémique
Sur mes lèvres s'étoit collé :
Si bien donc qu'en place publique ,
J'eus l'honneur d'être inoculé.
Il fallut revenir au gîte ,
Mander un médecin bien vite ,
Et choisir le premier venu ;
Car dans ma sphère infortunée ,
Avec un mince revenu ,
Point n'ai d'Esculape à l'année.
Fièvre , transport , tout m'accabla ;
Je ne voyois , par-ci , par-là ,
Que gens se parler en arrière ,
Chuchoter , me plaindre tout bas ,
Et dire entre eux avec mystère :
Mourra-t-il , ne mourra-t-il pas ?
Vous étiez déjà couronnée ;
Dans mon réduit la renommée
Avoit apporté jusqu'à moi
Les grandeurs de mon nouveau Roi :
Je n'entendois à mes oreilles
Que vos vertus & ses merveilles :
Dans ce moment , je n'y tins pas.
Hélas ! me disois-je à moi-même :
Fut-il un malheur plus extrême ?
Henri renaît , & je m'en vas.
Que j'enrageois de ma détresse ?
Tout Paris étoit dans l'ivresse ,
F vj

J'entendois retentir les cieux
 De cent mille cris d'âlégresse ,
 Dont on vous bénissoit tous deux ;
 Cet instant suspend dans mon ame
 Le sentiment de la douleur ;
 Je ne sens plus rien que la flamme
 De l'amour qui brûle mon cœur.
 Arrête donc , Parque inhumaine !
 Que je puisse avant de mourir ,
 Que je puisse adoucir ma peine
 Par le plaisir de les bénir.
 Puisque de leur gloire infinie
 Mes yeux ne seront pas témoins ,
 Laisse-moi leur donner au moins
 Le dernier souffle de ma vie.
 Soudain un nouveau feu dans moi
 S'allume encore & je m'écrie :

Quel jour se lève , ô ma Patrie !
 Quel astre heureux brille pour toi !
 O France ! Quelle main chérie ,
 Conduit l'aurore de ton Roi ?
 À l'amour du bien qui l'enflamme ,
 Henri , je reconnois ton ame ,
 Dans Louis nous trouvons tes traits.
 Siècle d'or , vous allez naître ,
 Si ce sont les vertus du maître ,
 Qui sont celles de ses sujets.

.

Quand l'Arbitre des destinées
 Sur le trône éleva Titus ,
 Ce ne fut pas sur ses années
 Que le Ciel régla les vertus.
 En t'admirant , rien ne m'étonne ;
 Le Sort pour porter la Couronne ,
 Comme lui t'avoit destiné ;
 Dans tes mains , c'est ton héritage ;
 Sur ta tête , elle est au plus sage :
 C'est être deux fois couronné.

Cette pièce mérite d'être distinguée par
 l'heureuse facilité de l'expression.

REPONSE de Va-de bon-cœur , grenadier , qui étoit en sentinelle sur la terrasse du château de Versailles ; à l'auteur de l'Inoculation par aspiration.

LORSQU'UNE adorable Princesse
 Daigna te choisir dans la presse ,
 Pour lire & pour nous calmer tous ,
 Morbleu ! tu fis mille jaloux.
 Mais il faut qu'un homme soit homme.
 Tu devois boire le rogomme ,
 En voyant paroître à ta peau
 Le premier grain variolique ,
 Et non pas prendre un empirique
 Et jeter de l'argent dans l'eau.

Jour-de-Dieu ! c'est avoir bon soie :
 Pour deux sols tu pouvois guérir :
 Et puis, craignois-tu de mourir
 Quand tu n'étois pas mort de joie ?

Le Chirurgien Anglois, parade, par M...
 Prix, 15 s. A Paris, chez la V^e. Duchesne, rue St Jacques ; Lacombe, rue Christine, & à Lyon, chez Cellier, libraire.

Il ne faut chercher dans une pièce de ce genre que l'ivresse de la gaieté, & qu'un comique outré qui doit déplaire à la Raison, mais faire sourire la Folie. Gilles dit très-bien dans son annonce : « De tous les temps les grands Seigneurs & les gens du beau monde ont fait & joué la parade : c'est ce qui m'autorise, Messieur & Mesdames, à vous demander de l'indulgence pour celle que nous allons avoir l'honneur de vous représenter en personnes naturelles. Il n'y a rien de si beau que la parade, de si sublime que la parade, & rien cependant de si ordinaire que la parade. Le soldat qui va au coup de fusil, ce n'est que pour la parade. Le Grand Turc n'a un sérail que pour la parade ; & beaucoup de gens parmi vous, Messieurs, ne portent un grand nez que

pour la parade; les petites maîtresses qui sont des vapeurs, la bouffante, le gros chignon & le caraco, ce n'est que pour la parade; les petits maîtres n'ont de chevaux, de carrosses anglois & de Demoiselles de l'Opéra que pour la parade. Si non a abandonné Molière pour les pièces alarmoyantes & les drames anglois; les vaudevilles pour l'ariette; le vin pour les femmes, les femmes pour les filles entretenues, la table pour le luxe, tout cela n'est que pour la parade.»

Observations sur la Littérature, à M. **, in-8°. & in-12. pour faite suite aux *Trois Siècles de la Littérature*. A Paris, chez Bastien, rue du petit Lyon.

Cet ouvrage est une collection de différentes dissertations sur la littérature. On y lit plusieurs lettres employées à relever les fautes, le néologisme, les bévues & les omissions du dictionnaire des trois Siècles, avec une recherche sur le nom du véritable auteur de cet ouvrage que l'Observateur donne tout entier à M. l'Abbé Martin, vicaire de la paroisse de St André des Arts. Il compare M. l'Abbé S..., dont il prétend arracher le masque, à Bathylle qui s'attribua les deux vers de

146 MERCURE DE FRANCE.

Virgile : *Sic vos non vobis*, &c. & qui devint la fable des Romains quand le véritable auteur fut connu. Sans doute que M. l'Abbé S. défendra & prouvera sa propriété ; il seroit trop honteux pour lui d'être soupçonné de se parer des plumes du paon, & de s'en laisser dépouiller à la vue de ses admirateurs & de ses censeurs mêmes qui tous alors se réuniroient contre lui.

Après ces diatribes , suivent des réflexions sur une traduction latine de la Henriade ; sur le Journal ecclésiastique ; sur les poésies & mœurs de Santeuil ; sur la latinité des auteurs modernes ; sur la Fontaine & Boileau ; sur la traduction des Jardins de Rapin, avec une dissertation sur deux harangues latines & deux discours latins , l'un en faveur de la Nation Normande , l'autre à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne ; toutes pièces disparates & très-légères qui ne font là que pour faire volume.

Les Cent Nouvelles-Nouvelles de Mde de Gomez , nouvelle édition ; 8 volumes in 12. A Paris , chez Fournier , libraire , rue du Hurepoix ; Guillaume fils , libraire , place de St Michel , & Guillaume neveu , libr. rue du Hurepoix.

Il suffit d'annoncer la nouvelle édition de cet ouvrage si connu par la variété de ses cent Nouvelles , dont plusieurs sont agréables & amusantes.

Oraison funèbre de Louis XV, prononcée dans l'Eglise de Mâcon le 13 Juin 1774, par M. l'Abbé Sigorgne , de la Maison de Sorbonne , Archidiacre-Chanoine de la même Eglise , &c. au Service solennel que MM. des Etats du Pays & Comté de Mâconnois ont fait célébrer. Cette Oraison se trouve chez Goery ; imprimeur - libraire à Mâcon.

L'orateur a puisé dans la lettre de Louis XVI le double tribut d'éloge qu'il rend à la mémoire du feu Roi. Sa vie a été remplie de gloire & de modération : sa mort a été pleine d'édification & de piété ; c'est le plan qu'il exécute dans son discours avec une éloquence majestueuse, « Aimable fille du Ciel ! Paix desirable !
 » qui aviez un trône dans son cœur, ne ferez-vous jamais sentir le pouvoir de vos charmes aux corps des Nations ? Les traités ne seront ils que des semences de guerre ? Renfermeront - ils toujours un feu caché qui prépare dans le silence une

138 MERCURE DE FRANCE.

« éruption d'autant plus terrible qu'elle
« avoit été plus contrainte & plus inatten-
« due ? Heureux les Peuples quand tous
« les Souverains auront l'humanité & la
« fidélité de Louis ! S'il eut des guerres à
« soutenir, les circonstances les rendirent
« inévitables, la justice les entreprit, la
« modération les termina. »

Journal de Pierre le Grand, depuis l'année 1698 jusqu'à l'année 1714, inclusivement, traduit de l'original Russe, imprimé d'après les manuscrits corrigés de la main de Sa Majesté Impériale qui sont aux archives ; nouvelle édition avec des notes, par un Officier Suédois, grand in - 8°. A Stockholm ; on en trouve des exemplaires à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Ce Journal jette un grand jour sur une des parties les plus intéressantes de l'histoire moderne, & fixe la vérité de plusieurs faits importans. Nous en rendrons un compte plus détaillé.

L'Espagne littéraire, politique & commerciale, ou Journal Espagnol & Portugais, dans lequel on rend un compte périodique de la littérature, des poésies,

des théâtres , de l'histoire , des sciences exactes & spéculatives ; des arts , de l'industrie , de l'agriculture , du commerce , de la navigation , des établissemens , des mines , des inventions & du génie de ces deux Nations envisagées sous ces différens aspects.

Cet ouvrage est un nouvel objet de circulation ajouté à la somme de nos connoissances. Les Esprits s'éclairent comme les Nations s'enrichissent , par la communication. Que chaque Peuple garde pour soi ses productions dans tous les genres ; l'indigence universelle deviendra le fruit de cette fausse économie. L'indigence des Esprits seroit plus grande encore s'ils dédaignoient cette espèce d'échange qui fait jouir l'un des travaux de l'autre , & rend communes à toutes les Nations les richesses littéraires de chacune en particulier. On peut dire que la république des lettres ne subsiste que par des emprunts ; mais ce qui ruine tant d'Etats politiques , fait précisément son opulence & sa force.

La chaîne des connoissances ne fut d'abord composée que d'un bien petit nombre d'anneaux. Diverses Nations travaillèrent à l'accroître , & la chaîne s'étendit. Elle se rompit plus d'une fois ; les chaînons

se dispersèrent, & il fallut de nouveau le concours de plusieurs Nations pour la rétablir. On vante encore les services que l'Italie a rendus à l'Europe littéraire : elle devint l'asyle des beaux Arts chassés de la Grèce, leur ancienne patrie ; mais avant cette époque si glorieuse pour les Italiens, les Espagnols cultivoient ces mêmes arts inconnus chez tant d'autres peuples de la terre, & oubliés en Italie même. La poésie en particulier y fut toujours cultivée avec éclat. On sait quelle étoit la réputation des *Turdetains* dans des siècles très-reculés. On sait qu'il naquit de grands poètes latins en Espagne dans le temps que Rome cessoit d'en fournir. Tel fut Lucain qui, malgré ses défauts, sera toujours envisagé comme un homme de génie ; tel fut Sénèque le Tragique, dans lequel plusieurs de nos meilleurs poètes n'ont pas dédaigné de puiser souvent & toujours avec avantage. Martial, autre Espagnol, est encore aujourd'hui compté parmi les classiques latins ; d'autres écrivains de la même Nation, & qui ne vinrent que plus de deux siècles après les précédens, soutinrent encore par leurs productions l'honneur de la poésie latine, presque abandonnée de toutes parts.

On n'entre dans tous ces détails que

pour démontrer combien les Espagnols eurent toujours d'aptitude pour cet art , estimé le plus difficile de tous. Les invasions & les ravages des Barbares suspendirent pour quelque temps cette ardeur , mais ils ne purent l'éteindre. L'Espagne eut des poètes lorsque nous n'avions encore que des troubadours ; elle eut un théâtre quand nous en étions réduits encore aux tréteaux ; & quand Molière & Corneille posèrent les vrais fondemens de la scène françoise , ils ne rougirent point d'emprunter aux Espagnols une partie des matériaux qui composent cet édifice. Lopès de Vega , Calderon , Guillen de Castro , Moretto , &c. ont été mis à contribution par des François dignes de les apprécier.

S'agit-il d'examiner les autres branches de la littérature espagnole ? Elle ne sera pas encore prise au dépourvu. La patrie de Quintilien n'est point entièrement privée d'orateurs. Ils ne se sont pas toujours formés sur les préceptes de ce grand maître en matière de goût & d'éloquence ; mais , parmi quelques défauts , on découvre en eux des beautés qui leur sont propres , qui tiennent à leur génie , & que les meilleurs préceptes ne pourroient seuls faire éclore. L'Espagne a produit des his-

toriens dont plusieurs siècles n'ont point altéré la réputation , & qu'on a traduits avec succès dans plusieurs langues. Tels sont en particulier Moralès , Garibay , Mariana , Ferreras , Solis , auxquels on pourroit joindre Zurita , dont le profond savoir fit dire de lui qu'il *voyoit dans la nuit de l'histoire*. En un mot , ce genre , dont il existe si peu de bons modèles chez toutes les Nations , est un de ceux que l'Espagne a cultivés avec le plus de fruit.

Elle a même son Plin comme nous avons le nôtre. On connoît tout le prix de l'*Histoire Naturelle de l'Amérique*, par le P. d'Acosta. Il est absolument le créateur de son ouvrage , puisqu'avant lui nul autre écrivain n'avoit traité cette matière. Un nouvel écrit du même genre , dont l'auteur est également Espagnol * , prouve combien cette Nation est propre à l'approfondir.

Elle s'est occupée de la Jurisprudence peut-être avec encore plus de succès. L'Espagne a produit une foule de Jurisconsultes dont les lumières pourroient servir de flambeau à toutes les Nations. Nous n'en citerons qu'un petit nombre ; tels qu'un Martin d'Aspilcueta , le même qui,

* *Notices Américaines*, &c. par M. d'Ulloa.

à l'âge de quatre-vingts ans, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause d'un de ses amis ; un Covarrubias, qu'on a surnommé le Bartole de l'Espagne, & que son rare mérite éleva au rang de Chef du Conseil Suprême de Castille ; un Antoine-Augustin, archevêque de Tarragone, qui réunissoit à la parfaite connoissance du droit civil & canonique, une érudition profonde sur presque tous les objets de littérature ; lui que notre célèbre de Thou appelle quelque part *le grand flambeau de l'Espagne* ; lui qui n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il mit au jour un de ses ouvrages les plus estimés, intitulé : *Emendationes Juris Civilis*. On peut à tous ces grands noms joindre celui d'Antoine de Gorea, à qui notre célèbre Cujas donnoit la préférence sur lui-même. On peut y joindre encore ceux des Larrea, des Solorzano, des Molina, des Valenzuela, des Velasquez, des Gutierrez, des Gonzalez, des Azevedo, & d'une foule d'autres qui, de nos jours même, soutiennent avec éclat cette branche d'érudition, devenue malheureusement si nécessaire.

La médecine a eu aussi en Espagne ses législateurs. *La méthode de guérir* du célèbre Vallès a long-temps servi de guide à nos médecins, & l'on a déjà pu voir

dans les différens numéros de l'*Espagne Littéraire*, que les médecins Espagnols reprennent avec une nouvelle ardeur cette étude qui avoit paru languir quelque temps parmi eux. C'est de toutes les sciences qui font l'objet de l'application des hommes, celle qui peut le plus se perfectionner par la communication. Il paroît même certain que nous en devons les premières notions aux Espagnols comme ils les durent aux Arabes, leurs conquérans. Ceux ci leur apportèrent encore quelques autres connoissances, telles que la physique & l'astronomie, c'est-à-dire, ce qu'on en favoit alors. Ils répandirent sur-tout en Espagne le goût de la poésie, celui des ouvrages d'imagination, & jusqu'à ce ton de galanterie qui a produit tant de romans de toute espèce, & qui est resté dans cette contrée, quand les Maures en ont été proscrits. Les ouvrages de ces derniers forment eux-mêmes un accroissement de richesse pour la littérature espagnole. Ils ont survécu à la domination de ces tyrans étrangers. C'est le Nil qui, après ses débordemens, laisse sur le sol qu'il vient d'inonder, un sel qui le fertilise.

Une opinion assez généralement établie, c'est que cette Nation, en quittant l'Espagne, emporta avec elle toute l'industrie

l'industrie de cette contrée. On affecte de croire qu'elle ne renferme plus ni arts , ni commerce , ni agriculture , ni émulation sur aucun de ces objets. On se trompe , & notre ouvrage démontrera à quel point l'on s'est trompé. Le temps n'est plus où l'Espagne ignoroit ou négligeoit ses propres avantages , dédaignoit de mettre à profit la fertilité de son sol , de réveiller l'esprit industrieux de ses habitans , & se bornoit à épuiser les mines du Pérou , pour enrichir ceux qui fournissoient à ses premiers besoins. Elle sait maintenant y pourvoir elle même. Ses manufactures se réparent & se multiplient ; on encourage tous les arts utiles , & en particulier l'agriculture , le plus utile & le plus nécessaire de tous. Il existe dans la capitale & dans toutes les principales villes d'Espagne , des Sociétés savantes qui éclairent la pratique par la théorie. Ce n'est pas tout : le Gouvernement & même les Grands du Royaume y joignent des encouragemens non moins efficaces que les préceptes.

Les lettres , les arts , les sciences ont leurs Académies particulières. On en compte quatre dans la seule ville de Madrid ; celle de la Langue Espagnole , celle de l'histoire , celle de médecine , &

G

146. MERCURE DE FRANCE.

celle des beaux-arts. Il existe aussi dans les principales villes d'Espagne d'autres Académies, & en particulier une des sciences à Séville. Toutes ces différentes sociétés littéraires s'occupent avec ardeur des objets qui leur sont relatifs. Par exemple, l'Académie de la langue Espagnole a déjà publié en six volumes *in-folio*, un très-bon dictionnaire de cette langue & plusieurs autres ouvrages fort estimés. L'Académie de l'histoire a rassemblé tous les matériaux qui doivent servir de base à une histoire bien complète d'Espagne, & elle s'occupe maintenant de ce grand travail. La même émulation anime les autres Académies. Un grand Monarque accueille & encourage leurs efforts; nouveau motif pour elles de les redoubler, & moyen toujours sûr de les rendre fructueux.

On a dit plus haut que le théâtre Espagnol a de beaucoup devancé le nôtre; mais on se figure assez généralement en France que l'art dramatique est aujourd'hui presque abandonné en Espagne. C'est une erreur qui se trouve entièrement démentie par le fait. On a pu voir dans le premier Numéro de notre ouvrage le précis d'une nouvelle comédie espagnole, composée dans toutes les règles de l'art,

& qui , bien traduite , pourroit se soutenir sur le premier de nos théâtres. Nous pourrions souvent renouveler ces sortes de preuves. Il y a constamment deux théâtres ouverts toute l'année à Madrid , & il en existe d'autres dans toutes les principales villes d'Espagne.

Autre preuve des richesses littéraires de cette contrée. Nous avons sous les yeux un Journal Espagnol qui se publioit il y a quelques années à Madrid. Il est entièrement composé d'analyses d'ouvrages qui s'imprimèrent dans le même temps , & presque tous dans la même ville. Ce Journal a été interrompu , non faute de matière , mais par des motifs particuliers. Ajoutons que chaque ville capitale des provinces renferme plusieurs imprimeries , & que plus de 50 villes d'un ordre inférieur en renferment une ou deux chacune. Il faut des écrivains pour entretenir ces presses ; il faut des lecteurs pour encourager tant d'écrivains.

En voilà , sans doute , assez pour démentir le préjugé qui s'étoit élevé parmi nous contre la littérature des Espagnols. Il ne lui manquoit que de nous être mieux connue. On a long-temps nié l'existence des Antipodes , parce qu'on ignoroit celle de

G ij

143 MERCURE DE FRANCE.

Pékin. L'intérieur de l'Espagne est si peu connu de nos compatriotes, qu'il faut leur rendre à l'égard des Espagnols le même service que le P. Duhalde leur a rendu à l'égard des Chinois. Nous avons même sur ce dernier un très-grand avantage, du moins le regardons nous comme tel; c'est qu'on ne vérifiera jamais que difficilement ses assertions, & qu'il sera toujours facile de vérifier les nôtres.

Au reste, l'ouvrage qui fait l'objet de ce nouveau Prospectus n'est plus un simple projet; c'est un ouvrage commencé, établi, nous pourrions même ajouter accueilli. On a pu voir, par ce qui vient d'être dit, que les sources ne nous manqueront pas; & par ce qui a déjà été fait, on pourra juger si nous y puisons utilement. Rien ne nous borne à cet égard. Littérature agréable & légère, poésies, théâtres, romans, histoire, sciences exactes & spéculatives, beaux-arts, industrie, agriculture, commerce, navigation, établissemens de toute espèce; en un mot, tout ce qui constitue l'Espagne, sous ces différens aspects, est du ressort de notre entreprise, & fera constamment l'objet de nos recherches.

Ce qui concerne le *Portugal*, sur tous

ces points, entre aussi dans notre plan, & nous en avons déjà donné des preuves. Le voisinage des deux Etats; l'analogie des deux Langues, tout exigeoit de nous cette association. C'est encore une autre mine abondante, précieuse, où nous puiserons avec soin, &, autant qu'il dépendra de nous, avec choix.

Nous ferons même, de temps à autre, sans négliger le courant, des excursions dans des temps plus reculés. Nous désirons, & peut-être nos lecteurs le désireront-ils comme nous, que notre ouvrage devienne, indépendamment de ses autres objets, un cours de littérature espagnole & portugaise. Ce qui n'est point connu est toujours nouveau pour ceux à qui on le fait connoître.

Nous continuons d'inviter les Savans, particulièrement ceux d'Espagne & de Portugal, de vouloir bien contribuer par leurs conseils, & même par leurs productions, au succès de notre ouvrage. Ils travailleront pour la gloire de leur patrie, & auront droit à la reconnaissance de la nôtre.

Conditions pour la Souscription.

Cet ouvrage qui se reprend & se continue avec activité, a commencé en Janvier 1774; & formera chaque année une

150 MERCURE DE FRANCE.

collection de 5 vol. in 12. de 15 feuilles chacun. On les distribue par cahiers de 3 feuilles le 15 & le 30 de chaque mois. Il en paroîtra trois dans celui de Décembre.

L'abonnement est de 18 liv. pour Paris & de 24 liv. pour la Province & les Pays Etrangers. On affranchira le prix tant de l'abonnement que des lettres d'avis, & l'ouvrage sera rendu franc de port à Paris & dans tout le royaume jusqu'aux frontières.

On peut s'abonner en tout temps chez M. WILD, banquier, rue Grenier St Lazare, pour les pays étrangers;

Et chez LACOMBE, libraire à Paris, rue Christine, pour la France & les pays voisins.

A C A D É M I E S.

Académie Française.

M. L'ABBÉ DELILLE ayant été élu par MM. de l'Académie Française à la place de M. de la Condamine, y vint prendre séance le lundi 11 Juillet 1774, & prononça un discours, dont nous allons citer plusieurs morceaux.

Il fait l'éloge historique de son prédécesseur, de cet Académicien célèbre par

la variété de ses talens , par l'incroyable activité de son ame & la singularité piquante de son caractère.

« Sa passion dominante fut une curiosité insatiable. Ce doit être celle de ce petit nombre d'hommes destinés à éclairer la foule , & qui , tandis que les autres s'efforcent d'arracher à la Nature ses productions , travaillent à lui arracher ses secrets. Sans ce puissant aiguillon , elle resteroit pour nous invisible & muette. Car elle ne parle qu'à ceux qui l'appellent ; elle ne se montre qu'à ceux qui cherchent à la pénétrer ; elle ensevelit ses mystères dans des abîmes , les place sur des hauteurs , les plonge dans les ténèbres , les montre sous de faux jours. Et comment parviendroient-ils jusqu'à nous , sans la courageuse opiniâtreté d'un petit nombre d'hommes , qui , plus impérieusement maîtrisés par les besoins de l'esprit que par ceux du corps , aimeroient mieux renoncer à ses bienfaits que de ne pas les connoître ; ne les faussent , pour ainsi dire , que par l'intelligence , & ne jouissent que par la pensée ? Cette qualité , dis-je , fut dominante dans M. de la Condamine , elle lui rendoit tous les objets piquans ; tous les livres curieux , tous les hommes intéressans.

G iv

152 MERCURE DE FRANCE:

Pourrai-je le suivre dans ces courses immenses, entreprises à la fois par ce desir ardent de s'instruire & par celui d'être utile ? Je le vois d'abord parcourir l'Orient ; on se le représente aisément courant de ruine en ruine, fouillant dans les souterrains, consultant les inscriptions, jamais plus piquantes pour lui que lorsqu'elles étoient plus effacées ; mesurant ces obélisques, ces pompeuses sépultures, qui paroissent vouloir éterniser à la fois l'orgueil & le néant ; par-tout poursuivant les traces de l'Antiquité qui semble se consoler en ces lieux de l'ignorance qui l'environne, par le respect des étrangers qu'elle attire.

La Troade, si fière des vers d'Homère, appela aussi ses regards ; mais il y perdit, avec regret, les magnifiques idées qu'il s'en étoit formées, en voyant un petit ruisseau qui fut jadis le Simois, quelques masures éparpillées dans des broussailles ; & il fut obligé de voir en Philosophe ce qu'il auroit voulu ne voir qu'en Poète. Il fit quelque séjour à Constantinople ; mais un homme tel que lui dut être peu content d'un tel séjour ; passionné pour la liberté, il ne pouvoit se plaire dans un Pays d'esclaves. Avidé de connoître, il

dut être peu satisfait d'une ville où sa curiosité éprouva, non sans quelque dépit, qu'il étoit impossible, & même, si j'en crois quelques anecdotes, qu'il étoit dangereux d'y tout voir.

Mais sa passion favorite ne faisoit que préluder à de plus grandes entreprises; il étoit fait pour se distinguer de la foule des Voyageurs. Parcourir quelques Etats de l'Europe, connoître l'étiquette de leurs Cours, goûter les délices du beau ciel de la Grèce & les charmes de l'Italie; voilà ce qu'on appelle communément des voyages, & ce que M. la Condamine nommoit ses promenades. L'Europe, où l'influence du même climat, la société des arts, les nœuds du commerce, sur-tout le desir, plus épidémique que jamais, de copier la France, donnent à toutes les Nations un air de famille; l'Europe devoit être bientôt épuisée par sa dévorante avidité. Le continent même ne pouvoit lui suffire, & l'ambition de connoître dans M. de la Condamine se trouvoit aussi trop resserrée dans un seul monde. En 1735, il proposa le premier à l'Académie un voyage à l'Equateur, pour déterminer, par la mesure de trois degrés du méridien, la figure du globe.

Sur la proposition , quatre Académiciens furent nommés pour cette grande entreprise , également glorieuse pour eux , pour leur Souverain , & pour M. de Comte de Maurepas , digne bienfaiteur , pendant son Ministère , des Sciences & des Arts , qui , par une juste reconnaissance , lui ont embelli le bonheur de la vie privée , & qu'elles viennent de céder de nouveau au besoin de l'Etat & à l'estime de son Maître.

Tandis que les collègues de M. de la Condamine se préparoient à supporter les dangers & les fatigues , lui , il se promettoit de nouveaux plaisirs. Combien son cœur tressailloit d'avance de l'espoir de connoître ces contrées , qui , malgré la dégradation qu'ont cru y remarquer dans le moral & même dans le physique , des écrivains ingénieux , sont si fécondes en grands & magnifiques spectacles , où les arbres se perdent dans les nues , où les fleuves sont des mers , où les montagnes présentent au voyageur , à mesure qu'il monte ou qu'il descend , toutes les températures de l'air , depuis les ardeurs de la Zone Torride jusqu'aux frimats de la Zone Glaciale ; où la Nature enfin , échauffée de plus près par le soleil , donne aux oiseaux de plus riches couleurs , aux fleurs

plus de parfum, aux poisons même plus d'activité; prodigue à la fois ses plus admirables & ses plus funestes productions, & ses plus imposantes beautés & ses plus effrayantes horreurs.

Mais ce grand spectacle n'étoit que le second objet de M. de la Condamine. La mesure des degrés du méridien réclamoit d'abord tout son zèle. Il seroit difficile de bien peindre & la grandeur des obstacles & celle de son courage. »

L'Orateur suit M. de la Condamine dans ses voyages, dans ses travaux, dans ses aventures glorieuses & philosophiques; il s'écrie: « Vous qui voulez faire fleurir les sciences dans vos Etats, voilà les voyages dignes de votre protection; & vous qui prétendez à instruire les hommes, voilà les voyages féconds qui sont dignes de votre courage. Pourquoi vous pressez-vous d'arranger le monde avant de l'avoir connu, & de mettre l'incertitude & le hasard de vos opinions entre vous & la vérité? Quittez les contrées déjà moissonnées par la Philosophie; il est encore, il est quelques régions intactes. Là, vous attend un fond inépuisable d'observations nouvelles; là, vous verrez l'homme &

G 4

la terre , moitié cultivés , moitié sauvages , luttant contre vos institutions & vos arts , offrir à vos yeux l'intéressant contraste de la nature brute & inculte , & de la nature perfectionnée ou corrompue : hâtez vous ; déjà son ancien empire est de plus en plus resserré par les conquêtes des Arts ; déjà son image primitive s'efface de toute part : encore quelque temps , & ce grand spectacle est à jamais perdu. »

M. l'abbé Delille retrace avec beaucoup d'intérêt les efforts & les écrits de M. de la Condamine contre ce fléau terrible qui a ravi à la France Louis le Bien-Aimé. Ce Prince qui eut l'avantage unique d'avoir fait jouir la France de ce que la victoire a de plus brillant , & de ce que la paix a de plus doux , au milieu des délices d'un règne tranquille , au moment que des alliances heureuses préparoient des espérances à l'Etat , & des consolations à sa vieillesse , s'est senti tout-à-coup surpris par ce mal contagieux , jamais plus cruel que lorsqu'il est plus retardé , & qui n'a rien de plus affreux que de repousser les caresses du sang & les embrassemens de la nature. Mais est-il des dangers que redoute la véritable tendresse ? Tandis que l'héritier

du trône gémissait de se voir , par la loi sacrée de l'Etat , privé des derniers soupirs de son ayeul , nous avons vu trois généreuses Princesses , victimes volontaires , se dévouer aux horreurs de la contagion , pour conserver les jours de leur père ; lui prodiguer de leurs royales mains des secours dont la douceur alloit jusqu'au fond de son ame suspendre la violence de la douleur & charmer les angoisses de la mort. Le Ciel qui nous a ravi le père , s'est contenté de nous faire trembler sur le sort des enfans ; & en gémissant de sa rigueur , nous rendons grâces à sa clémence. M. de la Condamine a été assez heureux pour n'être pas témoin de notre perte & de nos alarmes ; sans doute il auroit comme nous prié le Ciel d'épargner à la France ces horribles preuves de son opinion.

Mais que dis-je , Messieurs ? s'il a échappé à un spectacle douloureux pour un cœur françois , il a perdu la plus brillante époque de sa gloire ; il a perdu son plus beau triomphe. Le chef de l'Etat , les deux appuis de la Couronne , une auguste Princesse , se soumettant à la fois à cette méthode si long-temps combattue , dont il fut l'intrépide défenseur : quel moment pour lui s'il eût vécu ! Et ce mo-

158 MERCURE DE FRANCE.

ment , Messieurs , non-seulement son zèle & ses talens l'ont hâté , mais sa pénétration l'avoit prévu. Vous me saurez gré sans doute de rapporter les termes , j'oserois presque dire de sa prophétie : « L'inoculation , dit il , s'établira quelque jour en France. Mais quand arrivera ce jour ? Ce sera peut-être dans le temps funeste d'une catastrophe semblable à celle qui plongea la Nation dans le deuil en 1711. »

« Les derniers jours de M. de la Condamine payèrent par différentes infirmités les travaux de ses premières années. Celle qu'il souffroit le plus impatiemment étoit la surdité , parce qu'elle contrarioit sa passion favorite. Ceux qui savoient la cause de son état ne pouvoient le voir sans un sentiment de respect : j'ai vu moi-même , Messieurs , quelque temps avant sa mort , ce Philosophe , victime de son zèle pour les Sciences , avec cette sorte de vénération qu'inspire la vue de ces guerriers mutilés au service de l'Etat.

Cependant la source de ses infirmités en étoit le dédommagement. Dans l'honorable repos de sa vieillesse , il revoyoit en esprit cette riche variété d'objets qu'il avoit vue des yeux.

Mais , sa plus douce consolation , c'étoit

l'attachement de sa digne épouse : si jamais l'hymen est respectable , c'est surtout lorsqu'une femme jeune adoucit à son époux les derniers jours d'une vie immolée au bien public. La sienne aimoit en lui un mari vertueux ; elle respectoit un citoyen utile. Cette impétuosité inquiète , qui dans M. de la Condamine ressembloit quelquefois à l'humeur , loin de rebuter sa tendresse , la rendoit plus ingénieuse. Elle le consoloit des maux du corps , des peines de l'esprit , de ses craintes , de ses inquiétudes , de ses ennemis & de lui-même ; & ce bonheur qui lui avoit échappé peut-être dans ses courses immenses , il le trouvoit à côté de lui , dans un cœur tendre , qui s'imposoit , par l'amour constant du devoir , ces soins recherchés qu'inspire à peine le sentiment passager de l'amour.»

L'orateur rend ainsi ses hommages à l'Académie. « Ici se trouvent réunis tous les genres de talens , ici la tragédie & la comédie m'offrent ce qu'il y a de plus touchant dans la peinture des passions , & de plus piquant dans la peinture des mœurs. Ici la poésie , tantôt peignant avec magnificence les phénomènes des saisons , tantôt descendant avec noblesse à des badinages ingénieux ; l'éloquence

160 MERCURE DE FRANCE.

célébrant dans les Temples & les Lycées les vertus des grands hommes; les principes des arts discutés, leurs procédés embellis par le charme des vers; l'art important d'abrégé l'étude des langues, la connoissance profonde des langues anciennes, la nôtre enrichie par vos ouvrages, épurée par le commerce de ce que la Cour a de plus grand par la naissance, de plus aimable par l'esprit; la morale déguisée sous d'agréables fictions; l'histoire écrite avec éloquence & sans partialité; la fable, qui créée par un esclave dans la Grèce, embellie à Rome par un affranchi, se glorifie de devenir, entre les mains d'un des premiers hommes de la Cour, l'instruction des Grands & des Rois: tout semble m'offrir la réalité de ce fabuleux Hélicon où habitoient toutes les Divinités des Arts.

Et quelles couleurs prendai-je pour peindre cet homme qui réunit à lui seul tous les genres, qui, dans la carrière des Lettres, après avoir, comme un autre Hercule, épuisé tous les travaux, ne s'est point, comme lui, permis de repos, & ne s'est point prescrit de bornes; dont le génie est également étendu & sublime, qu'on pourroit comparer, par une image gigantesque, s'il ne s'agissoit de lui, à ces

montagnes , qui , non contentes de dominer la terre par leur élévation , l'embrassent encore sous différens noms par l'immensité de leur chaîne. »

Voyez avec quel intérêt l'orateur se rend l'interprète de la Nation dans le tableau qu'il fait de ce jeune Monarque dont la bonté active a devancé nos espérances , qui a essayé par des bienfaits la douceur de régner. Auguste espoir de la France , jouissez de votre gloire , jouissez du bonheur , que vous méritez si bien , de commander à des François. Tant d'autres Princes ont des sujets , & vous avez un Peuple , un Peuple qui ressent pour ses Rois l'ivresse de l'amour & l'enthousiasme de la fidélité ; qui obéit à la tendresse , qui se laisse gouverner par l'exemple. Entendez-vous ces applaudissemens qui vous reçoivent , qui vous assiègent au sortir de votre Palais ? Voyez-vous cette foule qui s'empresse autour de votre char ? Et lorsqu'au milieu de ces cris d'alégresse , ralentissant votre marche , charmé de voir votre Peuple ; lui prodiguant , sans pouvoir l'en rassasier , le bonheur de vous voir , vous prolongez vos plaisirs mutuels , est-il , fut-il jamais un triomphe que vous puissiez encore envier ? Ces ap-

plaudissemens ne sont point un vain bruit : c'est le gage de notre bonheur & de notre gloire. Un Roi avoit chargé un homme de sa Cour de lui rappeler tous les jours ses devoirs ; votre Peuple vous le rappelle de la manière la plus touchante : en vous annonçant qu'il vous aime , ses cris vous disent assez de l'aimer , & votre cœur vous le dit encore mieux. Pourrions-nous craindre les flatteurs ? Mais quand vous n'en seriez pas naturellement l'ennemi , quel charme pourriez vous trouver à la fausse douceur de l'adulation , après avoir éprouvé la douceur pure de ces acclamations si flatteuses ? Malheur au Souverain , qui , après avoir goûté le plaisir d'être aimé de ses Sujets , peut voir tranquillement les cœurs se refermer pour lui !

La plus grande partie de ces fidèles Sujets ne peut vous faire entendre les cris de son amour ; mais elle vous envoie le prix de ses sueurs , mais son sang est prêt à couler pour vous. Déjà du milieu de la capitale s'est répandu dans les provinces , dans les villes , dans les armées , sous les cabanes du pauvre le bruit des prémices heureuses de votre règne.

Bien loin de redouter votre jeunesse , nous en tirons d'heureux augures. C'est l'âge où l'ame sensible & tendre s'ouvre

à l'amour du beau , & s'épanouit à la vertu. Nous croyons voir ce moment , le plus intéressant de la Nature , ce moment de l'aurore , où tout s'éveille , tout se ranime , tout reprend une nouvelle vie. Ce plaisir si touchant , de rendre un peuple heureux , vous en savourez mieux la douceur , en le partageant avec votre auguste Epouse , qui présente le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au Ciel ; la beauté bienfaisante sur le trône. Combien de fois vos cœurs se sont ils rencontrés avec délices dans les mêmes projets de bienfaisance ! Couple auguste , autrefois votre bonté étoit trop resserrée dans le second rang de l'Etat ; eh bien ! la voilà libre ; un vaste Empire lui ouvre une immense carrière. Tous deux à d'heureuses inclinations, vous joignez de grands modèles : la Reine , une mère adorée de ses sujets ; vous , un Père qui eût été adoré des siens , si le Ciel Mais , hélas ! ne rouvrons pas la source de nos larmes. Il vous parle , ce Père , du fond de son tombeau. « Mon fils , dit-il , fais ce que j'aurois voulu faire , rends heureux ce bon Peuple ; je me consolais quelquefois d'être destiné au Trône , par l'espérance de lui prouver mon amour , & de mériter le sien ». Vous hériterez

aussi de son goût pour les lettres & les Arts, dont la culture suppose toujours un Etat heureux & florissant ; ce sont des fleurs qui naissent après les fruits. Vous ne pouvez les aimer sans protéger ce Corps illustre , qui , pour le louer par les expressions même de votre auguste Epouse , *a fait de la Langue Française la langue de l'Europe.* Pour moi , qu'il daigne adopter aujourd'hui , je me féliciterai à jamais de vous avoir offert le premier tribut académique , & je regarderai toujours cette époque comme la plus glorieuse de ma vie. »

Ce beau discours a été suivi de l'éloquente réponse de M. l'Abbé de Radonvillers , directeur de l'Académie ; nous allons en rapporter quelques traits.

« Vous venez prendre place parmi nous plus tard que nous ne devions l'espérer. L'événement le plus funeste nous a tenus long temps renfermés dans la douleur & dans le silence. Bien-tôt il a entraîné après lui d'autres sujets d'alarmes

Nous avons tremblé pour de nouvelles Iphigénies, victimes courageuses, non de l'ambition d'un père , mais de la piété filiale. Trois sœurs , placées à côté l'une

de l'autre sur le même autel , préparées au même sacrifice , ont vu le glaive longtemps suspendu. . . . Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas frappé. Le même coup qui en frappoit une , les immoloit toutes les trois.

On commençoit à peine à respirer , lorsqu'on apprend que les têtes les plus élevées de l'Etat se préparent à braver la cruelle maladie dont nous déplorions les ravages. A cette nouvelle, tous les cœurs sont émus, tous les esprits sont partagés. . . .

Enfin , nos craintes sont dissipées , & dissipées pour toujours. Qu'il nous seroit doux de nous livrer aux transports de la plus vive allégresse ? Mais dans ces jours d'un deuil général , des transports de joie ne nous sont pas permis,

La Nation n'a pas cessé encore de donner des larmes à son Roi ; & l'Académie, qui les partage, y joint celles qu'elle doit à son auguste Protecteur. Notre amour est la mesure de nos regrets : eh ! quel Prince fut jamais plus aimé ? Ne me demandez pas s'il fut adoré dans sa famille ; demandez-le à tous ses augustes Enfants ; ou si le respect ne vous permet pas de les interroger , jetez seulement les yeux sur les Princesses ses filles ; vous verrez les

marques récentes de leur tendresse , comme de leur courage. Louis étoit Roi , & il eut des amis : ne vous en étonnez pas ; il les aimoit lui - même comme il en étoit aimé. . . . »

Le savant directeur dit au nouvel Académicien : « La place que vous venez prendre aujourd'hui , étoit due à l'Auteur des Géorgiques Françaises. Votre poëme , qui a pour tous vos lecteurs le mérite d'une versification élégante & facile , a encore un autre mérite pour nous : il a enrichi notre littérature nationale. Jusques-là Virgile ne se trouvoit point dans un cabinet de livres françois. Les traductions en vers qui en ont été faites autrefois , sont oubliées , & les traductions en prose ne sont pas Virgile : une marche lente & timide peut-elle atteindre un vol rapide & hardi ? La prose conserve le fond de l'ouvrage ; mais qu'est-ce que le fond d'un ouvrage d'esprit , dépouillé de ses plus beaux ornemens. . . . »

« Poursuivez , Monsieur , vos travaux sur l'Enéide. Des amis éclairés , confidens de vos ouvrages , applaudissent déjà à vos essais. Parcourez toute la carrière ; le succès des premiers pas vous est un garant assuré de la gloire qui vous attend au terme. Je sais que vous pourriez aussi

vous couronner de vos propres lauriers ; & les vers que nous allons entendre en feront la preuve. Mais ne pensez pas qu'en nous donnant une *Enéide* françoise , vous renonciez au nom d'Auteur : traduire de beaux vers en beaux vers , c'est écrire de génie. . . . »

Suit l'éloge de M. de la Condamine , qu'il peint avec autant de noblesse que de précision.

« M. de la Condamine aimoit de goût le bien public & les Sciences , comme on aime ordinairement les plaisirs , les honneurs & les richesses. C'étoit en lui une passion ; & quand il voyoit jour à la satisfaire , il comptoit pour rien les obstacles , les travaux & même les dangers. Cette passion toujours brûlante dans son cœur , s'enflammoit encore davantage par le choc de la dispute. Alors , défenseur inébranlable de la vérité combattue , il la soutenoit avec tant de chaleur , avec de si grands efforts pour la faire triompher , qu'on pouvoit mettre endoute s'il auroit eu aucun regret d'en être la victime. . . »

L'orateur finit par cet hommage si intéressant , rendu au nom de l'Académie à son nouveau protecteur.

« Pour remplir les devoirs de la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui , j'ai

commencé mon discours par les regrets dûs à l'auguste Protecteur que nous avons perdu ; je le terminerai par l'hommage que doit l'Académie dans cette première séance publique, à son nouveau protecteur. Au reste , Messieurs , n'attendez pas de moi le langage étudié d'un orateur qui emploie les couleurs de l'éloquence ; je parlerai le langage simple d'un témoin qui dépose fidèlement ce qu'il a vu. Ayant eu l'honneur d'approcher ce Prince pendant long-temps , la vérité que je devois par état lui dire à lui-même , je vous la dirai de lui avec la même sincérité. La justesse d'esprit , la droiture de cœur , l'amour du devoir ; telles sont les qualités principales dont le germe s'est montré dans le Roi dès son enfance , & que vous voyez se développer tous les jours depuis son avènement au Trône. Il en est d'autres , non moins importantes pour sa gloire & pour notre bonheur , que vous verrez dans les occasions se développer également. Ami de l'ordre , il maintiendra le respect pour la religion , la décence des mœurs , la règle dans toutes les parties de l'administration. Ennemi des frivolités , il dédaignera un vain luxe , de vaines parures , un vain étalage de dis-

cours

cours superflus. Ne craignez pas que la louange l'enivre de son encens. La louange, dès qu'elle approchera de l'adulation, n'arrivera pas aisément jusqu'à lui. Lorsque les hommages dûs au Trône ne lui ouvriront pas l'entrée, il saura la repousser en l'écoutant avec un air de froideur & peut être d'indignation. D'ordinaire on dit aux Rois de se garder des flatteurs : aujourd'hui il faut dire aux flatteurs de se garder du Roi. Cependant être Roi à dix-neuf ans ! Mais rappelez-vous, Messieurs, que c'est à dix-neuf ans précisément que Charles le Sage, le Restaurateur du royaume, prit en main les rênes du Gouvernement. Puissent nos neveux, après l'expérience d'un long règne, donner à Louis XVI le même surnom que nos ancêtres ont donné à Charles V !

Ces discours que le Public a entendus avec sensibilité, ont été suivis de la lecture que M. l'Abbé de Lille a faite de sa Satire sur le Luxe ; Poëme rempli de traits admirables & énergiques contre le luxe & des vices qu'il occasionne.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations du *Carnaval du Parnasse avec son Prologue*. Ce ballet est composé d'airs agréables & faciles tant pour le chant que pour les danses qui se répètent & se retiennent par les Spectateurs, mais qui, en leur donnant le plaisir de prévenir ou de suivre l'acteur & l'orchestre, leur ôtent le piquant de la nouveauté & le charme de l'exécution d'une musique plus forte & plus expressive.

Mlle Rosalie joue avec beaucoup d'art & de gaieté le rôle de Thalie en l'absence de Mde l'Arrivée. M. le Gros chante supérieurement le rôle d'Apollon, si favorable à son organe, le plus brillant & le plus flatteur que l'on puisse entendre. On ne peut trop applaudir la danse noble & imposante de Mlle Heinel; l'élégance & la perfection de la danse de Mlle Guimard; l'étonnante vivacité & la gaieté de Mlle Perlin.

Mlle Mallet a débuté à ce théâtre pour

le chant. Elle a fait entendre une voix agréable, flexible & étendue, quoique retenue encore & gênée par la timidité & par le peu d'habitude du chant dramatique.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François continuent de jouer le *Vindictif*, drame nouveau en cinq actes & en vers, de M. Dudoyer. Quelques changemens faits au rôle du *Vindictif*, quelques adoucissmens dans les traits un peu trop marqués de ce caractère, quelques corrections dans ce drame, en rendent la représentation plus intéressante.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le lundi 18 Juillet, la première représentation de la *Fausse - Peur*, comédie nouvelle en un acte, mêlée d'ariettes; les paroles sont de M. M***; la musique est de M. Darcis le fils, le même qui a fait,

H ij

il y a quelques années, la musique du *Bal masqué*.

La Marquise de **, jeune veuve, a eu l'imprudence d'écrire quelques lettres au Chevalier de **, dont celui-ci veut profiter pour se donner l'air d'un homme à bonnes fortunes. Mais comme il a beaucoup d'amour-propre, il tombe facilement dans les pièges tendus à sa vanité. La Comtesse de **, d'accord avec la Marquise, feint de l'amour pour le Chevalier & parvient à lui faire sacrifier ces lettres qu'elle rapporte à son amie. Alors la Marquise songe au moyen de se venger du fat & de le persiffler. Elle lui écrit & lui donne un rendez-vous. Cependant le père de la Marquise est alarmé de la jeunesse de sa fille; mais il est bientôt rassuré quand elle lui dit que son projet est de faire l'acquisition de la Terre où elle se trouve, & de choisir, le jour même, un époux qu'elle ne veut pas encore nommer, mais dont le choix lui fera honneur. Ce futur est le Marquis de **, qui prend d'abord de la jalousie & qui entre ensuite dans les projets de la Marquise, pour punir le Chevalier. Un *M. Raille* se croit aimé & vient faire parade du talent qu'il a d'imiter l'Allemand, l'Anglois, le danseur, le chanteur Italien & François; la Marquise s'a-

muse de lui , mais sans lui donner d'es-
 pérance. Le Chevalier arrive plein de
 confiance & de suffisance. La Marquise
 feint la douleur & le dépit d'une amante
 trahie. Le Chevalier la traite légèrement.
 Alors on apporte des glaces ; & quand
 elles sont prises , la Marquise dit au Che-
 valier qu'elle n'a pu soutenir sa perfidie ,
 & qu'elle s'est empoisonnée. Le Cheva-
 lier dit en riant que c'est porter trop loin
 un amusement , & lui donner une fin trop
 tragique ; mais il est lui-même fort épon-
 vanté, quand la Marquise ajoute qu'elle
 s'est aussi vengée de lui , & que la glace
 étoit préparée pour le punir. La Marquise
 se sauve. Le Chevalier crie au secours ; il
 croit déjà sentir l'effet du poison. Les gens
 de la Marquise viennent au bruit, & con-
 courent à persiffler le chevalier. Arrive aussi
M. Raillé déguisé en médecin , qui joue
 parfaitement son rôle pour inquiéter &
 pour impatienter cet amant. Le prétendu
 médecin fait venir le corps de la Pharma-
 cie ; & la Marquise elle-même paroît
 brillante de santé & de gaieté. Le Cheva-
 lier voit alors qu'il est joué ; *M. Raillé*
 se découvre & se moque aussi de l'amant.
 Un petit apothicaire , sorti d'un grand
 mortier, chante au Chevalier d'avaler cette

174 MERCURE DE FRANCE.

fâcheuse pilule. Enfin la Marquise n'attend plus que le Marquis pour déclarer son choix. Le Marquis ne paroît point ; on vient au contraire annoncer qu'il s'est rendu l'acquéreur de la terre que la Marquise vouloit acheter ; & ses vassaux arrivent pour lui faire hommage ; mais il s'empresse bientôt lui-même de rendre ses devoirs à la Marquise , & d'accepter sa main. Le Chevalier & M. Raille se retirent confus. La pièce se termine par le consentement que le père de la Marquise donne à son choix. On chante des vaudevilles.

Cette pièce n'a eu qu'un foible succès. L'action a paru languir & avoir peu d'intérêt ; les personnages ont un caractère indécis ; les scènes sont peu liées. C'est un plan en général qui a paru mal conçu & foiblement exécuté , quoiqu'il y ait des détails assez comiques , comme l'ariette de M. Raille , qui parodie d'une façon plaisante différens caractères. On s'est aussi amusé de l'inquiétude du fat , qui se croit empoisonné.

La musique est d'un très-jeune homme qui annonce du talent ; qui a de la mémoire & de l'adresse , mais dont le style n'est pas encore formé , comme il pourra l'être avec l'âge par l'expérience , par l'ob-

servation de la nature, par le conseil des habiles maîtres & par une étude réfléchie.

M. Grétry & d'autres habiles maîtres ont accoutumé le Public à entendre, à ce théâtre, une musique tour-à-tour pittoresque, éloquente, expressive & passionnée qui fait imiter avec précision & se montrer la fidelle interprète des sentimens & des passions. Ce n'est plus un art dans lequel le compositeur puisse procéder au hasard & offrir des traits vagues & indécis; on exige à présent que le musicien ne laisse dans ses compositions rien de froid ni d'équivoque. On veut sentir partout dans les compositions musicales cette vérité embellie qui est le secret du génie & le charme de l'art imitateur.

Les acteurs qui ont joué dans cette pièce sont M. & Mde Trial; Mde Moulinghen, MM. Julien, Suin & Meunier. Ils ont mis dans leur rôle beaucoup d'intelligence & de vérité.



*NOTICE sur M. Hulin , Ministre du feu
Roi de Pologne , Duc de Lorraine &
de Bar.*

MESSIRE Jacques Hulin naquit à Paris le 20 Octobre 1681 , sur la paroisse de St Gervais , & fut baptisé le lendemain 21 dans cette Eglise. M. Jacques Hulin son père étoit un des Officiers de Monsieur, Duc d'Orléans. M. Hulin fit ses études avec le plus grand succès. Il les finit de bonne heure.

Il se distingua d'abord par son application , son intelligence , son exactitude & son extrême modestie , ainsi que par sa parfaite probité : vertus qu'il a conservées toute sa vie. Il étudia au collège des Quatre-Nations , ainsi que ses deux frères décédés dans l'état ecclésiastique il y a plus de quarante à cinquante ans.

Il excella sur-tout dans ses premières années dans la philosophie qu'il étudia sous le célèbre Pourchot , qui fut son maître & son ami. Mais la partie de la philosophie qu'il aima de prédilection fut la logique , ainsi que la morale qu'il étudia toute sa vie en politique & en philosophe.

Né avec un cœur parfait & un esprit droit & pénétrant , il n'estimoit rien plus que l'exactitude , la justesse de l'esprit & celle des sentimens.

Il étudia quelques années en théologie , se fit tonsurer , prit ses degrés en droit , & posséda quelques bénéfices qu'il quitta quelque temps après.

La rare prudence le fit bientôt goûter & rechercher des Ministres qui l'associèrent au soin des affaires étrangères. Il y brilla. Voici ce qu'écrivit, le 30 Juillet 1730, à son sujet, M. de Chauvelin, Garde des Sceaux de France, au Ministre de la Cour d'Espagne.

« La maladie considérable de M. le Marquis de Brancas, Ambassadeur du Roi auprès du Roi d'Espagne, pouvant, Monsieur, être très-longue, & les affaires à traiter entre les deux Cours méritant à un point où le moindre délai seroit très-préjudiciable aux intérêts de l'un & de l'autre, je fais partir, *suivant les intentions du Roi*, M. Hulin qui aura l'honneur de rendre cette lettre à Votre Excellence, par laquelle je vous demande pour lui toute-estance, & de lui procurer celle de Vostre Majesté Catholique, dans les cas qu'Elles jugeroient à-propos de le faire rapprocher d'Elles & de l'entendre. *Sa sagesse & son intelligence éprouvées depuis long-temps, m'assurent que Votre Excellence le jugera digne du choix qui a été fait de lui, pour, dans tous les cas que M. le Marquis de Brancas seroit malheureusement hors d'état de suivre les affaires, de le suppléer, autant qu'il sera possible. Il est en effet très-instruit de tout ce qui a rapport aux conjonctures présentes sur lesquelles j'espère que Votre Excellence ne fera point de difficulté de s'expliquer à lui avec une confiance proportionnée à celle que nous avons ici en ses bonnes qualités, ses talens & ses connoissances.* » Quel éloge, & par quelle bouche !

M. Hulin en effet fut revêtu des pleins-pouvoirs de S. M., & eut grande part au succès. Aussi lui en marqua-t-Elle la satisfaction dans l'honorable brevet de pension qui lui en fut expédié

178 MERCURE DE FRANCE.

aussi-tôt après cette légation finie en 1733. Le Roi Louis XV, de glorieuse mémoire, ce Prince si chéri, a fait lui-même l'éloge de son Ministre dans la lettre que S. M. écrit au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar son beau-père, le 17 Avril 1737.

« Monsieur mon Frère & Beau-Père, tout ce qui me procurera des relations plus fréquentes avec vous me faisant beaucoup de plaisir, vous ne pouvez douter de celui avec lequel j'ai appris que vous avez nommé le sieur Hulin pour résider auprès de moi, en qualité de votre Ministre. Les motifs qui vous ont déterminé à le choisir pour cet emploi augmentent les dispositions dans lesquelles je suis de donner une entière créance à tout ce qui me sera dit de votre part. Quoique je sois très-content des services que le sieur Hulin m'a rendus jusqu'à présent, je le serai encore davantage, si je le vois s'attacher autant que je l'espère à vous confirmer dans l'idée que vous devez avoir de mes tendres sentimens pour vous, &c. »

Après la mort du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, le Roi marqua à M. Hulin la satisfaction que S. M. ressentait des services qu'il avait rendus pendant tant d'années au feu Roi de Pologne son beau-père, par une lettre, une tabatière enrichie du portrait de S. M., & par un brevet d'une pension de six mille livres.

Pendant plus de trente ans M. Hulin a joui de la confiance entière du feu Roi Stanislas, de la Reine & de la Reine de Pologne. Plusieurs lettres de S. M. Polonoise l'ont établi son Ministre Plénipotentiaire. Il la suivit d'abord à Meudon, puis à Chambord, ensuite à Lunéville, & enfin il a résidé depuis pendant la vie du Roi le Bienfaisant,

à Paris
à la sa

Il d
Polog
son m
son d
Comte
réchal

Il fu
la plup
parfait
lemand
l'Anglo

Il a
M. le D
de l'Im
éminenc
Grecs &
lettres
habiles
il n'a j
aux m
jours
testam
blie p
cultu
tiers,
gnage
tous l
disposi
Ver
Louis
Son a
arrière
le trôn

à Paris, en qualité de son Ministre auprès du Roi, à la satisfaction de Leurs Majestés.

Il devint l'intime ami de tous les Seigneurs de Pologne, & autres attachés au Roi de Pologne son maître; du Duc Ossolinski, de l'illustre Maison de Sapieha, de celle de Jablonowski, du Comte de Potoski, Palatin de Beltz; de M. le Maréchal de Bercheny, &c.

Il fut d'abord envoyé de la Cour de France dans la plupart des Cours de l'Europe, dont il savoit parfaitement les langues, sur-tout le Russe, l'Allemand, l'Espagnol, le Portugais, l'Italien & l'Anglois, &c.

Il a donné ses manuscrits russes & polonois à M. le Docteur Sanchez, ancien premier Médecin de l'Impératrice de Russie, son ami. Il possédoit éminemment la langue, ainsi que tous les auteurs Grecs & Latins, & fut l'ami de tous les gens-de-lettres, de tous les savans & des artistes les plus habiles. Ayant mis dans les premières tontines, il n'a joui de ses revenus que pour en faire part aux malheureux & pour obliger ses amis. Ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits. Par son testament il récompense ses domestiques, n'oublie point les pauvres; laisse un prix pour l'agriculture; une somme pour faire apprendre des métiers, & il s'est rendu à lui-même le doux témoignage qu'il a donné des marques de son estime à tous les amis de son vivant ou par ses dernières dispositions.

Vers ses derniers jours, il a pleuré la perte de Louis le Bien-Aimé, en disant : J'ai trop vécu ! Son ame s'est épanouie en voyant Louis XVI, arrière-petit-fils du Roi Stanislas son maître, sur le trône, ce jeune Roi si sage & si précieux ; & ne

pouvant soutenir une extrême douleur & une joie si sensible, il est mort comme un flambeau qui s'éteint, après avoir reçu le Viatique le 28 Mai dernier, sur les deux heures après-midi; il a été inhumé en l'Eglise royale de St Germain l'Auxerrois sa paroisse, dans sa 93^e. année, le 29 Mai 1774, sur les neuf heures du soir, universellement honoré, estimé & regretté.

LETTRE de Madame de Laiffe, en réponse à la critique de Mde la Baronne de Prinsén, dans le Journal des Dames du mois de Juin.

Voulez-vous bien, Madame, agréer les marques publiques de ma reconnoissance & de mon admiration. Une jolie femme ou un *Abbé* peuvent seuls mettre dans une critique très sage d'ailleurs, autant de douceur, & un coloris aussi frais qu'il est riant. La meilleure de toutes les critiques, Madame, c'est de comparer mon ouvrage au vôtre: l'analyse que vous faites de mes contes est présentée d'une manière si agréable, que me faisant illusion pour un moment, j'ai osé les croire bons: mais bientôt ramenée par vos douces & judicieuses réflexions, je les ai vus tout aussi mauvais que vous paroissiez desirer qu'ils soient trouvés. Guérie de mon erreur, j'ai senti augmenter, s'il est possible, la haute estime que déjà vous m'inspiriez.

Puis-je, Madame, sans vous déplaire, vous présenter quelques réflexions? Vous reconnoîtrez leur ineptie; elle vous confirmera dans l'idée

que mon ouvrage vous a donnée, Madame, de ma manière de voir.

Le premier de mes contes vous paroît tout à fait *ridicule*, les *objets dégoûtans* ; les *faits dénudés de vraisemblance* : voilà par où commence le jugement que vous en portez. Ces expressions sont *nobles* ; elles ont une certaine *douceur* qui va à l'ame. On peut juger par elles du sang froid que Madame de Prinsen a mis dans son travail : aussi trois mois se sont-ils passés, avant qu'elle ait voulu donner au public *cette importante analyse*. Moins conséquente, j'y réponds à l'instant.

Ces deux seuls objets de votre juste critique, Madame, m'ont paru présenter, d'une manière vraie, une opposition de façon de penser faite pour intéresser. Julie, femme d'un caractère doux, sensible, vertueuse, sans prétentions, est à mes yeux *telle que* je voudrois que toutes les femmes fussent, pour faire le bonheur de ceux auxquels le sort les lie ; *telle que* je voudrois être, & *comme je vous vois, Madame* ; (au moins ne vous plaindrez-vous pas de mes yeux). Eléonore est un monstre : oh ! vous avez raison Madame ; mais ce monstre dans mon anecdote se punit de son forfait, tandis que les vertus de Julie sont récompensées par un bonheur constant. Je croyois, Madame, que le but de tout ouvrage moral devoit être de mettre sous les yeux du lecteur le vice puni & la vertu triomphante ; tels ont du moins pensé nos meilleurs Poètes. Racine même a osé peindre la vertu malheureuse ; c'est cependant le seul qui ait ôté à la Tragédie ce qu'elle a de terrible. On voit

182 MERCURE DE FRANCE.

Hypolite, le vertueux Hypolite dans la Tragédie de Phèdre, périr malheureusement ; le Comte d'Essex, dans Corneille, condamné à la mort par une Reine plus ambitieuse que tendre. Crébillon, plus noir, a présenté des objets qui doivent vous paroître odieux, Atrée & Thieste. . . . ho ! Madame, vous n'auriez jamais pu vous résoudre à lire jusqu'à la fin de telles horreurs ; Mahomet du grand Voltaire a dû vous faire frémir.

Je vous vois d'ici sourire & vous écrire : est-elle assez vaine cette petite personne ; elle ose se comparer aux plus grands génies, (& son genre à celui de ces illustres mortels !) eh non , Madame : je me mets à ma place ; mais parlons du genre ; il faudra sans doute jeter au feu tous les romans de l'Abbé Prévost, l'admirable Clarice, les romans Anglois, l'inimitable M. Marmontel même dans quelques-uns de ses contes. En vérité , Madame, il faut toute ma confiance en vous, pour que je puisse croire ce que vous écrivez. Mais pourquoi votre franchise, Madame, ne vous a-t-elle pas permis de me donner de mon ouvrage l'idée que vous voulez inspirer au Public ? Avec quelle reconnaissance j'aurois reçu cet *avis charitable* ! Les grâces qui accompagnent tout ce que vous dites, me l'auroient rendu plus agréable encore : mais votre bouche, *tant accoutumée* à peindre le sentiment & ses douces expressions, ne sçait point s'ouvrir pour condamner.

Vous blâmez ma manière d'écrire : oh ! je ne la justifierai point ; mais ce dont je ne puis m'empêcher de demeurer convaincu , c'est

qu'avec ma manière d'être, il est impossible de présenter un tableau *dégoûtant & bas*; l'ame, Madame, perce à travers ce que l'on écrit: il me semble que dans mon ouvrage on y voit la mienne; & c'est ce qui me le fait aimer.

Mon second conte, qui a pour titre: *le bonheur n'est pas impossible*, vous paroît plus mauvais que le premier, sa morale *monstreuse*, Ah! Madame, de quelle délicatesse, de quelle finesse *d'organe*, vous doua la Nature! Ce présent peut être funeste à votre bonheur; votre conversation gaie & pleine de saillies, est moins sévère que votre jugement; c'est sans doute par pitié pour les oreilles grossières qui vous écoutent avec tant de plaisir. Voilà ce qui fait la supériorité.

Vous prétendez, Madame, qu'un homme assez infortuné pour s'être rendu coupable une fois, ne peut *jamais être heureux*? Je ne suis plus étonnée qu'il y ait tant d'êtres mécontents; je croyois, moi, simple créature, que des années de repentir, une fermeté constante dans le bien, pouvoient réparer autant qu'il est en soi, le mal passé, & assurer la félicité à venir.

Les dangers d'une mauvaise éducation.

Ce titre ne vous paroît pas mieux rempli que les autres: c'est une preuve bien certaine, Madame, de mon peu de lumières; je vais en quatre mots peindre Mademoiselle de Cette fille en sortant des mains de sa nourrice, passe dans celles d'une tante Abbessé: loin d'être contrariée dans ses goûts, on y applaudit,

ses défauts augmentent avec l'âge, & l'éducation n'y met point de frein ; nul principe ne lui est inculqué : à dix ans, à peine sçait-elle lire, le premier usage qu'elle fait de cette science, c'est de lire des romans qui échauffent son imagination & lui donnent une idée de l'amour, qui n'exista jamais que dans ces livres dangereux : ses actions répondent à l'inconséquence de ses idées & à son peu de principes ; elle croit que la beauté suffit pour mériter tous les hommages. Combien de femmes ont été séduites par cette folle idée, ont négligé ce qui pouvoit les rendre aimables, lorsque le règne de la beauté seroit passé ! Voilà, Madame, ce que j'ai voulu peindre ; plaignez mon ineptie en voyant combien j'ai manqué mon but.

Oh ! comme vous traitez mon orgueilleux un sot, lui ? En ce cas il l'est dans le doute seulement : il pourroit l'être près de vous, Madame ; à mes yeux, c'est une créature respectable, & , malgré ses défauts, dans les siens on voit son ame ; elle est belle ; & sa figure l'est aussi. Je l'ai mal peint , si vous ne le jugez pas fait pour exciter l'envie : j'ai des preuves contraires ; *Eliante* est une femme honnête & simple, aimant la vertu, & qui ne condamna jamais personne ; son mari ; cependant (c'est dans l'ordre). Elle a cru, & je pense qu'elle avoit raison, que les parens de l'orgueilleux devoient exciter la pitié : c'est le sentiment que les méchans inspirent aux bons ; mais qu'il ne devoit jamais les revoir, parce qu'ils avoient cherché à lui ôter l'honneur. . . . Un calomniateur n'est-il pas un être plus vil qu'un assassin ?

Dans la jeunesse du François, vous ne voyez,

Madame, que le portrait de la première femme du monde, & vos regards ne sont point frappés des étouderies du jeune homme dont j'ai fait le portrait; je l'ai donc toujours peint sage? Je croyois au contraire l'avoir présenté comme un être léger, tantôt esclave d'une coquette, qui, d'un homme brave, pense faire un lâche; tantôt entraîné au vice par la société des gens de son âge, puis enfin ramené à la vertu par la vertu même, sous le voile des grâces; c'est la marche ordinaire. *La Dame de Jomville est aussi rare que mon Eliante* je n'ai vu en elles, quo ce que toutes les femmes devoient être.

Je n'ai jamais désiré le don de l'esprit: au contraire, je l'ai jusqu'ici regardé comme un présent souvent nuisible au bonheur; mais, depuis que je vous lis, Madame, j'ai plus d'une fois gémi de n'en avoir pas assez pour *sentir toute la finesse & la justesse de vos pensées*: dans ce moment ci, Madame, sur-tout, il est bien cruel pour moi de ne pouvoir légèrement piquer *votre amour propre*: alors une dispute agréable s'éleveroit entre nous; rien ne seroit plus plaisant pour le Public, mais hélas! je ne fais que vous admirer.

Je viens encore de faire un ouvrage qui bientôt paroîtra: le titre avoit précédé mon travail, comme j'ai fait jusqu'ici; *mais je l'ai vite effacé*, en lisant *votre critique*, & j'ai mis à la place ouvrage sans titre; *Minerve le donnera; le Public juste, quelquesfois sévère*, aura bien-tôt nommé Madame la Baronne de Prinsen.

Ou vous n'avez pas pris la peine de lire mon Epître au sexe qui vous doit sa gloire.

ou vous n'avez pas cru, Madame, à ma sincérité; fussiez vous toutes, ai-je dit en la terminant, plus belles, plus spirituelles, plus aimables que moi, *je n'envierai aucun de ces avantages, si je puis dire avec vérité: oui, j'aime la vertu & j'en suis la loi*; tout autre éloge ne sauroit me toucher. J'espère que vous ne dédaignerez pas, Madame, l'assurance de ma vénération profonde & de l'admiration réfléchie avec laquelle je suis,

La plus humble & la plus soumise
de vos servantes,

DE LAISSE.

A Paris, le 4 Juillet.

COSMOGRAPHIE.

M. FRESNEAU Instituteur de l'Académie de enfans à Versailles, vient de faire graver son *son petit Atlas élémentaire, astronomique, géographique & historique*, adapté à la méthode, faisant partie des tableaux de son A. B. C. Cet Atlas composé principalement pour l'instruction des enfans confiés à ses soins, peut également servir avec succès aux personnes qui desiront s'instruire des élémens de la Cosmographie. Il est format in-8°. avec des explications. Prix 3 liv. broché, & 4 liv. enluminé à la manière Hollandoise.

A O U S T. 1774. 187

On le trouve à Paris chez la veuve
Hérissant Imprimeur du Roi, & chez
Fortin Ingénieur-Mécanicien du Roi pour
les globes, rue de la Harpe; à Versailles
chez l'Auteur de l'Académie des enfans,
& chez Blaisot au Cabinet Littéraire.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

LA MÉLANCOLIE, Estampe nou-
velle gravée avec beaucoup de soin dans
la manière du crayon à la sanguine, par
l'épouse de M. Massard, d'après un dessin
de M. Greuze Peintre du Roi; cette
estampe a huit pouces de hauteur & six
de largeur. La mélancolie est personnifiée
par une femme seule assise sur un banc
& dans l'attitude de la méditation. A
Paris, chez Massard Graveur, rue St.
Hyacinthe, porte St. Michel, vis-à-vis
le Serrurier.

II.

Jeanne d'Arc, portrait gravé par M.
le Mire, sur un ancien tableau de l'Hôtel-
de-Ville d'Orléans, & présenté à M. de

188 MERCURE DE FRANCE.

Cipierre, Intendant d'Orléans. Ce portrait de quatre pouces de hauteur sur trois environ de largeur, est gravé avec beaucoup d'art & de délicatesse. Prix 24 sols. A Orléans, chez Courez de Villeneuve fils, Libraire; à Paris, chez Maigret Marchand d'Estampe, rue St. Jacques.

I I I.

Portrait en Médaillon de *Marie-Thérèse, Impératrice Douairière*, Reine de Hongrie & de Bohême, mère de Marie-Antoinette Reine de France.

Autre de *Marie Leczinska, Princesse de Pologne*, épouse de Louis XV, Reine de France & de Navarre, morte à Versailles le 24 Juin 1768, âgée de 65 ans.

Ces deux portraits ont été dessinés & gravés par le Beau. Prix chacun 12 sols chez l'Auteur, rue St. Jacques, maison de Madame Duchesne Libraire.

I V.

Vue de l'explosion du magasin à poudre d'Abbeville, le 2 Novembre 1773, dédié à M. le Comte de Mailly; estampe de 16 pouces de largeur & 14 de hauteur.

A O U S T. 1774. 189

Ce désastre est représenté avec une vérité capable d'inspirer l'effroi, & doit faire désirer que ces magasins à poudre soient écartés des habitations des citoyens dont la tranquillité & la sûreté paroissent préférables à toute autre considération.

L'estampe est très-bien gravée par M. Macret d'après un tableau de M. Choquer. Elle se trouve à Paris, chez M. Aliamet, graveur du Roi, rue des Mathurins, vis à-vis celle des Maçons.

M U S I Q U E.

I.

M. le Chevalier Gluck a remis *Orphée* en partition avec les paroles Françaises, avec beaucoup de changemens & plusieurs airs ajoutés aux divertissemens. La gravure de cette partition est proposée par souscription par M. le Marchand, Marchand de Musique, rue Froidmanteau.

Messieurs les Souscripteurs ne payeront que 16 liv. Le Prix de la partition sera de 21 liv. On ne recevra des souscriptions que jusqu'au 10 d'Août, chez

190 MERCURE DE FRANCE.

le fleur le Marchand seulement. On trouvera chez lui & à la Salle de l'Opéra les petits airs d'Orphée, & tous les ouvrages de M. Gluck.

I I.

Ouverture de Julie arrangée pour le clavecin ou le forte-piano avec accompagnement d'un violon *ad libitum*, par M. Benaut, Maître de Clavecin. Prix 2 liv. 8 sols.

A Paris, chez l'Auteur, rue Gît le-cœur la seconde porte à gauche en entrant par le Pont-neuf, & aux adresses ordinaires.

I I I.

Six sonates pour le piano forte avec accompagnement d'un violon, suivies de remarques sur les deux genres de Polonoïses, & de six Ariettes avec accompagnement pour le même instrument. Composées par Valentin Roeyer, œuvre X. Prix 7 liv. 4 sols. chez l'Auteur, rue Froidmanteau, maison de M. Lamy Horloger, & aux adresses ordinaires de Musique.

*LETTRE de M. Patte , sur la préparation
du nouveau mortier découvert par M.
Loriot , à M. * * *.*

Vous entendez , dites-vous , parler si diversement du nouveau mortier de M. Loriot , que vous desirez savoir ce que j'en pense avant de vous déterminer à son emploi ; il m'est aisé, Monsieur , de vous satisfaire , & même ce que je vous dirai à cet égard peut mériter d'autant plus votre confiance, que j'ai observé avec toute l'attention dont je suis capable la plupart des travaux qui ont été faits depuis peu à Paris & dans ses environs avec ce mortier.

Toute la différence entre le nouveau mortier & le mortier ordinaire consiste , comme vous savez , à ajouter dans ce dernier une certaine portion de chaux vive nouvellement cuite & réduite en poudre ; c'est uniquement de la manière de faire cette addition que dépend tout son succès. Il eût été sans doute à désirer que pour faciliter de toutes parts l'usage de cette découverte , au lieu de se borner , comme on a fait , à exposer simplement sa composition dans le mémoire qui a été publié à ce sujet, on se fût encore attaché à mettre les gens de l'art qui ne sont pas à portée de voir employer ce mortier , en état de le préparer sans aucun autre secours , & que l'on fût entré dans tous les détails nécessaires à sa manipulation , lesquels ne sont rien moins qu'indifférens à la réussite ; j'espère que vous me saurez gré d'y suppléer , non-seulement parce que cela me met-

192 MERCURE DE FRANCE.

tra à même de vous mieux motiver mon sentiment sur cette découverte, mais aussi parce que vous pourriez alors éclairer en connoissance de cause les travaux que vous ordonnerez en ce genre.

Personne n'ignore que pour obtenir de bon mortier, suivant le procédé ordinaire, il faut allier à-peu-près les $\frac{2}{3}$, soit de bon sable de rivière, soit de bon ciment composé de tuile concassée bien cuite avec un tiers de chaux de bonne qualité, convenablement éteinte; & tortoyer le tout ensemble avec le moins d'eau possible, de façon à opérer un parfait mélange. En partant de cette opération bien connue, voici ce qu'il convient d'ajouter suivant la méthode de M. Lorient: il faut se procurer de la pierre-à-chaux nouvellement cuite, & sur-tout très-bien cuite; c'est une attention importante à faire en pareil cas, vu que les chauffourniers, pour épargner le bois, négligent souvent de la faire cuire assez. Assuré de la nouveauté & de la bonté de la chaux, on fait piler ou écraser successivement la pierre-à-chaux sur les dalles ou le pavé d'un magasin destiné pour cet objet, avec des pilons de bois faits en cône d'environ trois pieds de longueur, & garnis d'une plaque de fer par le gros bout qui a 3 ou 4 pouces de diamètre. Après en avoir réduit une certaine quantité en poudre; comme il se trouve mêlé parmi cette poudre nombre de pierrailles étrangères à la chaux, ou qui n'ont point été écrasées, on en fait la séparation en mettant le tout dans un bluteau que l'on meut avec une manivelle: on recueille la poudre tombée sous le bluteau dans une boîte; enfin l'on rejette ce qui n'a pu passer, pour être écarté avec la chaux du mortier ordinaire.

Quand

Quand on a réduit à-peu-près la quantité de chaux en poudre dont on prévoit avoir besoin pour quelques jours, il ne s'agit que d'en mettre successivement une portion déterminée dans chaque augée de mortier ordinaire. Il est à remarquer que l'auge dont on se sert communément dans ces sortes d'ouvrages est plus grande que celle usitée, & pourroit contenir à-peu-près 2 pieds cubes de mortier, mais qu'on se contente d'en mettre environ un pied cube $\frac{1}{4}$, afin de laisser de la place pour le corroyer de nouveau dans cette auge, ce qui se fait avec des espèces de truelles qui ont des manches de 4 ou 5 pieds de longueur : toutes les particules de ciment ou de sable, suivant la nature du mortier, ayant été jugées bien imprégnées de chaux, on jette de l'eau dans ce mortier pour le rendre un peu plus liquide qu'il ne le faudroit suivant la préparation usitée : cela étant fait, il n'est plus question que d'y introduire la portion de chaux vive ; & voici comme se fait cette opération. On prend une mesure ronde de 6 pouces de diamètre sur 6 pouces de hauteur, laquelle contient à-peu-près la 5^e partie de la quantité de mortier ordinaire, mise précédemment dans l'auge ; on remplit cette mesure, de chaux vive en poudre que l'on verse sur la superficie de l'augée de mortier, en observant de la bien mêler à l'aide des truelles à long manches, afin qu'elle se répande ou qu'elle pénétre également dans toute la masse. Ce mélange ayant été fait avec soït, il faut se hâter de le mettre en œuvre pour prévenir l'action de la chaux vive que l'on y a incorporée, & qui ne doit avoir lieu qu'après son emploi. Supposons, par exemple, qu'il s'agisse d'opérer un bassin avec le mortier de M. Loxot, après avoir fait les excavations des ter-

194 MERCURE DE FRANCE.

res nécessaires, on commencera, comme de coutume, par construire les bords en moilons maçonnés suivant l'art avec le nouveau mortier de chaux en ciment. Après quoi pour faire son plafond, on étendra une aire dudit mortier de 2 à 3 pouces d'épaisseur, directement sur la terre que l'on aura eu soin d'arroser auparavant : on introduira, ou enfoncera ensuite dans cette aire du moilon dur, de la meulière ou d'autres pierres jointivement, & de manière à faire refluer le mortier entre leurs joints, ce qui formera une espèce de massif de 6 ou 7 pouces d'épaisseur à-peu-près de niveau par-dessus : enfin pour dernière opération, on fera une chape ou un enduit sur tout le pourtour intérieur des murs de ce bassin & sur son plafond, consistant en une aire de mortier comme ci-devant, mais auquel on donnera seulement un pouce d'épaisseur. Cette chape ne se fait que par parties, & successivement par bandes, comme si l'on posoit des tables de plomb suivant leur longueur, en embrassant la traversée du bassin. L'ouvrier se sert pour cette opération d'une truelle de forme triangulaire & emmanchée à l'ordinaire, à l'aide de laquelle il étend l'aire en la condensant suivant l'art, & il finit par unir le plus qu'il peut sa superficie. Une bande étant faite, il en recommence une autre voisine, en apportant un grand soin à la relier avec la précédente, afin qu'il ne paroisse aucune marque de réunion. Quelques minutes après que le mortier a été employé ou qu'un enduit a été terminé, on s'aperçoit que la chaux vive qui y a été introduite fermente ; qu'il se fait une effervescence dans toutes ses parties ; qu'il s'en exhale des vapeurs humides qui mouillent le linge, & qu'enfin l'enduit s'échauffe au point d'y pouvoir à peine souffrir la main. C'est cette

fermentation modérée avec art, ni trop lente ni trop précipitée, qui fait tout le succès de la composition de ce nouveau mortier.

Les terrasses sont encore moins difficiles à faire que les bassins ; il ne s'agit que de maçonner les reins de la voûte où l'on veut l'asseoir, avec du mortier en question, & d'y étendre ensuite une aire bien enduite avec les mêmes attentions que ci-devant ; lequel enduit dispensera de carrelage, de dalles de pierre, de tables de plomb & n'en sera pas pour cela moins impénétrable à l'eau.

Malgré ce que j'ai dit précédemment, on ne sauroit cependant assigner bien précisément le 5^e. du mortier ordinaire déjà mis dans l'auge pour la proportion de chaux vive qu'il est à-propos d'ajouter, parce que cette proportion doit dépendre de la qualité de la chaux que l'on fait différer suivant celle de la pierre employée à sa fabrication & qui a aussi d'autant plus de force, qu'elle est nouvellement cuite. Il y a un égal inconvénient à mettre trop de chaux vive, comme de n'en pas mettre assez ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est à-propos d'en augmenter progressivement la dose, & que plus elle est ancienne, plus il en faut. Dans les travaux dont j'ai été témoin, le lendemain ou le surlendemain que la chaux avoit été cuite, on n'y mettoit que la mesure ronde dont j'ai parlé, de 6 pouces de diamètre sur 6 pouces de hauteur ; le jour suivant on y mettoit une mesure & un quart ; le 4^e & le 5^e jour on y mettoit jusqu'à une mesure & demie. On se régloit à cet égard, non-seulement sur l'espace de temps qui s'étoit écoulé depuis que cette chaux avoit été mise dans l'auge jusqu'à la fermentation, mais encore sur le degré de cette fermentation, lequel est aisé à constater par le toucher.

196: MERCURE DE FRANCE.

Remarquoit-on qu'elle se faisoit trop précipitamment? On mettoit moins de chaux vive; remarquoit-on qu'elle se faisoit plus tard que de coutume? On en augmentoit la dose; ainsi, comme l'on voit, cette addition ne sauroit être uniforme: l'essentiel est de commencer par éprouver la chaux d'un canton avant de faire usage de ce mortier, afin de connoître la quantité de chaux vive qu'il convient d'y introduire. On verra par ces essais qu'en admettant plus de chaux vive qu'il n'est nécessaire, la fermentation devenant trop brusque ou trop précipitée, outre que l'ouvrier n'a pas le temps d'employer ce mortier, il se fait une dessiccation absolue dans son intérieur qui dissout toutes ses parties, & que l'évaporation de son humidité devenant trop considérable, il ne reste plus assez de gluten pour les unir, de sorte que le mortier se trouvant ainsi dénué de toute consistance, tombe alors nécessairement en poussière.

On s'apercevra au contraire que quand on n'y admet pas assez de chaux vive, ou que la chaux vive est ancienne à un certain point, l'effet en est très-lent; à peine sent-on quelque chaleur du temps après qu'elle a été employée: d'où il résulte que l'humidité du mortier y reste concentrée, qu'il s'y forme par la suite des crevasses, des gergures, & qu'en un mot ce mortier recelle tous les inconvéniens du mortier ordinaire. Il a été fait l'année dernière des bassins aux portes de Paris avec le nouveau mortier où l'on a échoué pour n'avoir pas fait assez d'attention à la nouveauté de la chaux vive: on a recommencé depuis pour cet ouvrage avec les précautions convenables; & l'on a réussi: ce qui prouve combien il est essentiel de se munir de chaux nouvelle, & qu'il ne faut

pas y être moins attentif qu'à la dose : ces deux choses une fois reconnues , l'emploi de ce mortier n'est plus qu'une routine pour les ouvriers.

En supposant donc qu'on ait fait l'addition de chaux vive avec tout le soin convenable , on fera sûr d'obtenir un mortier qui se durcira promptement & liera les pierres indissolublement en s'y incorporant ; qui sera propre aux mêmes usages que le plâtre sans en avoir les inconvéniens ; avec lequel on fera des enduits incapables de se gercer ou de se fendre , quand bien même ils seroient exposés continuellement aux plus grandes ardeurs du soleil ou aux plus fortes gelées ; en un mot à l'aide duquel on construira en toutes occasions , soit des terrasses , soit des bassins , soit des travaux hydrauliques impénétrables à l'eau & avec la plus grande solidité. Y a-t-il quelque mortier connu duquel on puisse espérer de semblables avantages ? Au surplus , ce que j'avance ici n'est pas fondé sur de simples conjectures , mais sur des faits réels , attestés par des ouvrages nombreux exécutés soit à Menars , soit à Versailles , soit à Paris & ses environs. Si l'on a fait ailleurs quelques essais qui n'ont pas également réussi , on n'en peut conclure autre chose sinon que les mal-adroits ou les gens mal instruits dé-
créditent quelquefois les meilleures inventions ; car la bonté & l'efficacité de ce mortier sont démonstratives : elles sont une suite nécessaire & immuable de sa constitution. La chaux vive que l'on y ajoute dans une certaine proportion lui donne une activité pour lier les pierres que ne sauroit avoir le mortier ordinaire où l'on n'emploie que de la chaux tout-à-fait noyée ; en échauffant au même instant tout son intérieur , elle force nécessairement l'humidité superflue de

sortir à la fois de toutes ses parties ; elle opère une espèce de cuisson générale, qui les unit, les resserre, les condense, les fixe & empêche qu'il n'y reste aucun vuide ; tellement qu'il n'y a plus à craindre ni lézardes, ni gerçures, & que l'action du soleil si préjudiciable aux autres mortiers ne sauroit plus désormais produire d'autre effet sur la masse totale que de la durcir encore davantage.

Voilà, Monsieur, mon sentiment sur le nouveau mortier de M. Lorient ; il ne sauroit y avoir que le défaut d'attention à le préparer qui puisse mettre obstacle à sa réussite : j'estime que c'est une découverte précieuse dont on ne peut trop recommander l'usage pour assurer la durée des bâtimens. Laissez dire tous ceux qui voudroient vous dissuader de l'employer, soit parce qu'on ne l'a pas soumis d'avance à leur examen, soit parce qu'on n'a pas mandé l'approbation de leur Académie : ils auront beau faire, toutes les cabales n'empêcheront pas cet excellent mortier de prévaloir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*LETTRE de M. Colardeau à
M. Lacombe.*

A Etioilles, ce 25 Juillet 1774.

Je viens d'apprendre, Monsieur, que depuis un mois un libelle manuscrit se répand sous mon nom dans les sociétés. Je vous prie d'insérer dans le Mercure prochain le désaveu que je fais de cette satire aussi indigne de moi qu'injuste envers la personne qu'elle attaque. Je lui aurois rendu plu-

A O U S T. 1774. 199

tôt cette justice que je lui dois , si mon absence de Paris ne m'avoit laissé ignorer ce qui se passoit à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COLARDEAU.

A N E C D O T E S.

I.

UNE Dame retirée dans son Château, n'avoit qu'un fils , joueur , débauché , mauvais sujet , qui s'étoit fait Comédien , comme tant d'autres, faute de ressources , & parce que sa mère ne vouloit plus le voir. Or , le hasard voulut que la troupe où il étoit engagé vînt précisément passer l'hiver dans la ville voisine du Château. Au bout de quatre à cinq représentations, quelques personnes l'ayant reconnu , on n'eut rien de plus pressé que d'en venir informer la mère. Celle ci toute surprise, mais curieuse de voir représenter son fils, & n'ayant d'ailleurs vu de sa vie aucun spectacle , prit fantaisie d'y aller *incognito*: elle fait louer sous-main une loge, & se rend secrètement à la Comédie, avec deux ou trois de ses amies. On donnoit Béverlai ou le joueur Anglois; & le rapport

qui se trouvoit dans cette pièce avec son fils chargé du principal personnage, étoit si singulier, que le prestige fit tout son effet sur la bonne Dame : car à chaque trait relatif à ce fils, elle faisoit sourdement ses petites exclamations : le voilà, le libertin ! le coquin ! toujours le même, il n'a point changé ! si bien qu'à la fin, l'illusion augmentant chez elle à mesure que la pièce avançoit, quand elle vit au cinquième acte l'Acteur lever la main pour massacrer son enfant, elle s'écria d'une voix terrible avec le frémissement de la Nature : arrête malheureux ! ne tue pas ton enfant ; je le prendrai plutôt chez moi . . . ce qui causa la plus grande émotion dans le spectacle, & fit même défendre la pièce pendant le séjour des Comédiens.

I I.

Hogarts, fameux Peintre Anglois, vouloit avoir le portrait de Filding, Auteur de Tom Jones & de quelques autres bons ouvrages, pour le placer à la tête d'une édition de ses œuvres ; mais celui-ci étant mort & ne s'étant jamais fait peindre, on étoit fort embarrassé pour avoir sa ressemblance, lorsque l'étonnant Garrik, Acteur de Londres, informé du désir du

Peintre son ami, ayant d'ailleurs beaucoup vécu avec Filding, se présenta un jour aux regards du Peintre avec la figure du défunt, tellement que Hogarts en fut épouvanté au premier abord jusqu'à se trouver mal; mais étant revenu de sa surprise, il se dépêcha de tirer le portrait qu'il fit graver; c'est le même qui est à la tête des œuvres de Filding, & qui est fort ressemblant.

I I I.

Cyrano de Bergerac avoit eu querelle avec Montfleuri le Comédien, & lui avoit défendu, de son autorité privée, de monter sur le théâtre : *je t'interdis*, lui dit-il, *pour un mois*. Cependant Bergerac le voyant paroître au bout de deux jours, lui cria de se retirer; & Montfleuri, de crainte de pis, s'en alla. Bergerac disoit de Montfleuri : *à cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier*.

I V.

M. Piron étant à la représentation des *Chimères*, Opéra Comique de sa composition, se trouva à côté d'un homme qui ne cessoit de se récrier contre cette farce

en disant : *que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ?* « C'est moi , Monsieur , lui répondit Piron , mais ne criez pas si haut , parce qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux ».

**ARRÊTS , LETTRES - PATENTES ,
ÉDITS , &c.**

ARRÊT du Conseil d'état du Roi, en date du 26 Avril , qui défend au sieur Tavernier, greffier des Insinuations ecclésiastiques d'Amiens, d'enregistrer & insinuer aucuns actes du genre & de la qualité de ceux énoncés en l'article 1^r du tarif, du 29 Septembre 1772 , à moins qu'ils n'aient été préalablement contrôlés , à peine de demeurer personnellement garant & responsable des droits de contrôle qui en résulteront & de 200 liv. d'amende pour chaque contravention. Sa Majesté le décharge , par grâce & sans tirer à conséquence, des demandes dirigées contre lui , pour raison des actes qu'il avoit insinués , sans qu'ils eussent été revêtus de la formalité du contrôle.

Lettres - patentes du Roi , en date du 4 Juin ; elles confirment celles du 11 Décembre 1763 , portant ratification du Traité du 24 Mai 1772 , entre le feu Roi & le Prince Evêque de Liège.

Deux Edits du Roi , en date du mois dernier : l'un crée & rétablit , sur les représentations

A O U S T. 1774. 203

de Monsieur, l'office de Substitut des Avocat & Procureur du Roi au siège & préfidial d'Angers ; l'autre accorde à Monsieur, à titre d'augmentation d'apanage, les écuries de feu Madame la Dauphine, situées à Versailles, à compter du 1^r Juin, sans qu'il soit besoin de faire aucune évaluation ou visitation de ces écuries ou du terrain.

Lettres-patentes du Roi confirmant un règlement fait par Monsieur, pour les chasses de son apanage.

A V I S.

I.

Guérison de la Folie.

LA Dame Fabry donne avis au Public qu'elle traite avec succès les personnes aliénées d'esprit. Elle est munie de certificats en bonne forme, tant de la part des personnes qui ont éprouvé les effets de sa manière d'opérer, que d'autres personnes non suspectes qui ont été les témoins oculaires de ses cures. Elle vient encore tout récemment de guérir plusieurs malades qu'on étoit obligé de tenir enchaînés, & dont l'état a été constaté avant & après leur traitement, par des Maîtres de l'art. Elle continuera d'entreprendre, sous leur inspection, les personnes aliénées d'esprit qui lui seront confiées.

La Dame Fabry demeure rue des Récolets ; contre l'Hôpital St Louis, attenant la barrière.

I vj

I I.

Le sieur Roussel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Il a une pommade pour les hémorroïdes, les soulage & les guérit.

Il a une autre pommade pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des boîtes, à douze mouches, pour les cors, est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches, est de 1 liv. 10 sols.

Les pots de pommades pour les hémorroïdes sont à 3 liv. & à 1 l. 4 f.

Le prix des bouteilles pour les brûlures est de 3 liv. & de 1 l. 4 f.

Le sieur Roussel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Épine, chez l'Épicier en gros, la porte cochère à côté du Taillandier, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, débite aussi avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir les personnes qui ont la goutte soit aux mains soit aux pieds, & en peu de temps celles qui en sont moyennement atteintes.

Le prix des bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24.

On le trouve tous les jours, excepté les fêtes & Dimanches. On prie les personnes d'affranchir leurs lettres.

I I I.

Le Sieur Dubost , enclos St Martin-des-Champs à Paris , dans le grand passage , près la grille , est renommé par son *Essence de Beauté* , pour conserver le teint frais , le préserver de boutons , empêcher le rouge de gâter la peau , & entretenir les mains dans la plus grande blancheur ; cette Essence est approuvée de MM. les Prévôt & Syndics des Communautés des Baigneurs & Perruquiers des villes de Paris , de Rouen , de Lyon & de Marseille ; l'on s'en sert dans les bains de propreté , le sieur Dubost lui donnant telle odeur que l'on desire ; elle est estimée au-dessus de toutes espèces de savonnettes , & donne un tranchant doux aux rasoirs ; enfin elle est d'un excellent usage lorsqu'on la mêle dans la pommade , & l'on peut être assuré qu'elle est efficace pour faire croître ou pour conserver les cheveux.

Le sieur Dubost , pour la sûreté du Public , a supprimé tous les bureaux qu'il avoit à Paris , & il est le seul dans cette capitale qui la distribue ; pour éviter les contrefactions , son cachet est à chaque bout.

Il a un bureau au château de Versailles , sous le grand escalier du Roi ; & à Saint - Germain-en-Laye , chez le Sr François , limonadier. En affranchissant les lettres pour Paris , il fait tenir les bouteilles d'Essence à toutes les adresses , franchises de port.

Les Dames mettront une goutte d'Essence dans une cuillerée d'eau , pour se laver le visage le soir en se couchant & le matin en se levant ; elle leur tiendra le teint frais & empêchera le rouge de gâter la peau ; pour les mains , on en mettra deux

206 MERCURE DE FRANCE:

gouttes, autant pour faire croître & entretenir les cheveux, la frottant dans le creux de la main jusqu'à ce qu'elle prenne consistance de pommade, mêlée avec la pommade ordinaire. Pour la barbe, versez quatre gouttes de cette Essence dans une cuillerée d'eau, battez-la avec un pinceau, & favez-vous-en, puis lavez le visage & les mains.

Prix des bouteilles, 6 & 3 liv. Il y a aussi des essais à une liv. 4 sols, avec lesquels on peut faire au moins 80 barbes. On fournira les pinceaux à ceux qui prendront des bouteilles de 6 & de 3 liv. Il y a aussi, pour les voyages, des bouteilles doublées de fer blanc, qui coûtent 20 sols de plus.

NOUVELLES POLITIQUES.

Des Frontières de la Pologne, le 18 Juin

1774.

LES difficultés qui ont retardé jusqu'à ce jour la démarcation des limites, n'ont point été justifiées par la Cour de Vienne; elles naissent de l'opinion où les deux autres Cours sont que cette affaire est terminée dans le traité même de partage & par la prise de possession subéquente. Il ne leur paroît pas qu'il y ait d'autres moyens juridiques à employer que la carte, où l'on verra les frontières désignées par les rivières qui les séparent. Ce procédé plus court que les écritures nouvelles & anciennes, seroit sur-tout favorable à la Cour de Berlin.

Les Dantzikois paroissent résolus à soutenir un siège, si leur résistance les y expose. On croit que

ce parti, inspiré par le désespoir, pourroit occasionner des événemens d'autant plus dignes d'attention, que les assiégés auront des magasins pour plusieurs années & un nombre suffisant de troupes pour occuper hors de leurs murs une armée de cinquante à soixante mille assiégeans. C'est la seule résolution vigoureuse qu'on puisse citer jusqu'à présent dans l'importante affaire de la Pologne.

On n'a reçu ici aucune nouvelle des armées Russe & Turque. Si leur inaction ne vient pas de l'espérance de la paix, on ne peut l'attribuer qu'à la lassitude des Russes qui n'ont point encore réparé l'épuisement occasionné par leurs triomphes passés.

Les Commissaires nommés par la Cour de Russie & par le Roi & la République de Pologne, pour régler les frontières, sont enfin partis.

De Warsovie, le 22 Juin 1774.

On apprend que les troupes Prussiennes ont récemment occupé Znin, petite ville au centre du Palatinat de Gnesne, entre Thorn & Posnanie; on dir même qu'il y a eu quelques escarmouches entr'elles & les troupes du Sr. Krazewski, régimentaire de la Grande Pologne, auquel elles ont enlevé deux compagnies & tué plusieurs soldats.

De Vienne, le 6 Juillet 1774.

L'Empereur partit, vendredi dernier, pour se rendre au camp d'artillerie qui vient d'être formé à Budweis en Bohême. Comme on doit faire devant ce Prince l'épreuve de plusieurs pièces de canon d'une invention nouvelle & destinées pour le service de la cavalerie, il n'a amené avec lui que

208 MERCURE DE FRANCE.

peu de personnes, & aucun étranger ne sera admis à ce camp.

De Dantzick, le 25 Juin 1774.

Le Comte de Golowkin, est encore ici & attend toujours des ordres de la Cour. On forme à Königsberg des magasins considérables, & , depuis cinq jours , on arrête & l'on visite toutes les voitures qui passent devant le Comptoir d'Accise Prussien. Celles du Magistrat n'ont point encore été visitées.

De Stockholm, de 28 Juin 1774.

Un Payfan , travaillant dernièrement à la Terre de Turcholm qui appartient au Sénateur Comte de Bielke , a trouvé une grande quantité de pièces d'or qui paroissent être d'une antiquité fort reculée. On y voit des bracelets pesans & grossièrement guillochés qui doivent avoir été portés au haut du bras. Ils sont composés de deux demi-cercles qui se tiennent par une chaîne , & qui , repliés l'un sur l'autre en sens opposé , forment le cercle & sont arrêtés de chaque côté par une espèce d'anneau quadré. Il y a d'autres pièces qui semblent avoir été détachées d'un tabac ou d'un baudrier. Elles pèsent toutes 28 liv. & sont de l'or le plus fin.

De Copenhague, le 21 Juin 1774.

Quelques Officiers de la Marine Danoise se sont embarqués , ces jours derniers , sur un bâtiment de transport pour se rendre en Norwege , conformément aux ordres qu'ils ont reçus.

De Constantinople, le 4 Juin 1774.

On attend ici le Prince de Radziwill , Palatin de Wilna , & soixante Officiers qui l'accompa-

A O U S T. 1774. 203

gnent. Le Sr Kosakowski, l'un des anciens Marchaux de la Confédération de Bar, y est arrivé suivi de deux Officiers étrangers. Le Sr Pulawski l'a quitté à Raguse pour se rendre à l'armée du Grand Visir avec une suite de vingt personnes.

De la Haye, le premier Juillet 1774.

On apprend que dans une des Colonies Hollandaises de l'Amérique, il s'est élevé, entre les habitans & les gens de guerre, une dispute qui ne s'est pas terminée sans effusion de sang; mais cette nouvelle a besoin d'être confirmée.

Le sieur Carizzo, résidant à Bruges, a publié ici des avertissemens au sujet d'un préservatif qu'il prétend avoir trouvé contre la petite vérole. Ce préservatif, qu'il dit être le fruit d'une longue théorie, est un sachet qu'il applique sur le creux de l'estomach. Il a déposé ici & dans toutes les villes où il en espère le débit, une quantité de ces sachets dont les familles pourront se pourvoir.

De Madrid, le premier Juillet 1774.

Une Commission particulière nommée par le Roi vient de faire l'épreuve de comparaison des pièces d'artillerie fondues d'après le modèle de celles de France par le Sr Maritz, inspecteur-général des fonderies de France & d'Espagne. S. M. Catholique a témoigné sa satisfaction du succès qu'a eu cette opération. Il en résulte, entr'autres avantages, celui de pouvoir employer désormais, pour les fonderies d'Espagne, le cuivre que produisent ses possessions dans l'Inde, au lieu d'en tirer, à grands frais, des pays étrangers.

De Rome, le 6 Juillet 1774.

Les Missions qui doivent précéder de quelques mois l'ouverture de l'Année Sainte dans cette ville,

commenceront le 30 de ce mois , & elles le feront , suivant l'usage , dans les différentes places publiques.

De Florence , le 31 Juin 1774.

La tranquillité de cette Ville qui avoit été troublée par la querelle des Sbirres & des Grenadiers , paroît être entièrement rétablie. Les troupes dont la garnison étoit composée sont parties successivement pour Livonie , & ont été remplacées par celles de la garnison de cette dernière Ville.

De Venise , le 11 Juin 1774.

On écrit de Constantinople que l'objet le plus important qui occupe le Divan , c'est de chasser les Russes de la Crimée. On a répandu le bruit que le Kan des Tartares , Dewlet Gueraï , s'étoit emparé de Jeni-Kalé qu'on dit avoit été abandonné par les ennemis , trop foibles pour résister aux forces des Tartares soumis à la Porte. Une partie des troupes envoyées à cette péninsule y a heureusement débarqué. La flotte qui avoit mis à la voile pour la Mer Noire , est déjà arrivée à sa destination.

De Raguse , le premier Juin 1774.

L'escadre destinée pour l'Archipel n'est point encore sortie des Dardanelles. On attend tous les jours les petites flotes Barbaresques qui doivent la renforcer. On écrit de Constantinople que , sur des dépêches nouvellement arrivées de Warsovie , Le Divan s'est assemblé plusieurs fois ; mais on ignore quelles résolutions on y a prises. Au reste , le Peuple de cette capitale de l'Empire étant à l'abri de la disette par l'abondance des vivres qu'on y a rassemblés , paroît indifférent aux événemens de la guerre & ne fait plus aucun vœu pour la paix.

A O U S T. 1774. 213

De Londres , le 27 Juin 1774.

Les nouvelles de Boston portent que le général Gage y débarqua le 15 du mois dernier, & qu'il y fut reçu avec les cérémonies d'usage par tous les Gouverneurs des différentes Colonies. Les Bostonniens paroissent disposés à rompre tout commerce avec les Indes Occidentales, la Grande-Bretagne & l'Irlande, jusqu'à ce que la liberté de la Ville & du port de Boston soit rétablie.

Le 27 du mois dernier, on fit à Plymouth l'épreuve d'un bâtiment qui devoit s'enfoncer de lui-même à dix-sept brasses de profondeur dans l'eau, y rester douze heures, sans que l'homme qui en dirigerait la manœuvre, en fût incommodé; & reparoitre ensuite de lui-même sur la surface de la mer. Ce spectacle avoit attiré une foule prodigieuse de personnes qui garnissoient le rivage. Le bâtiment s'enfonça avec beaucoup de vitesse, &, quelque temps après, on vit l'eau s'agiter & bouillonner. Au terme fixé il ne reparut pas; tous les spectateurs en furent consternés. Les mariniers disent qu'on ne pouvoit pas choisir un lieu moins propre à faire cette expérience, puisque le fond de la mer y est hérissé de gros rochers, & l'on est étonné qu'on n'ait pris aucune précaution pour retirer le navire en cas d'accident.

De Paris , le 20 Juillet 1774.

Le Sr Darquier, de l'Académie royale des Sciences de Toulouse & correspondant de celle de Paris, a revu, dans son observatoire à Toulouse, le premier de ce mois, à huit heures & demie du soir, les bras de Saturne égaux en longueur & en lumière. Il avoit annoncé cette réapparition, pour le même jour, dans un mémoire lu, le 14 Avril, à l'assemblée publique.

N O M I N A T I O N S.

Le 18 Juillet, la Duchesse de la Vauguyon, ci-devant Dame d'Atours de Madame, eut l'honneur de faire ses remerciemens au Roi & à la Famille Royale pour la place de Dame d'Honneur de Madame, vacante par la mort de la Comtesse de Valentinois.

La Comtesse de la Guiche, Dame pour accompagner Madame, a été nommée, sur la demande de cette Princesse, à la place de la Dame d'Atours, qu'occupoit ci-devant la Duchesse de la Vauguyon.

Le Roi a accordé l'Evêché de St-Papoul à l'Abbé d'Abzac, vicaire-général de Tours.

Le Roi a accordé au sieur Turgor, maître des requêtes & intendant de Limoges, la charge de secrétaire d'état de la Marine, sur la démission du sieur de Boynes. Il fut présenté, le 19 Juillet, à Leurs Majestés, ainsi qu'à la Famille Royale, & prêta serment, le 22, entre les mains du Roi.

P R É S E N T A T I O N S.

Le Prince Louis de Rohan, Coadjuteur de l'Evêché de Strasbourg & Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Vienne, a eu l'honneur de rendre ses respects à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

Le 18 Juillet, le Comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état ayant le département des Affaires Etrangères, eut l'honneur d'être présenté à Leurs Majestés & à la Famille Royale.

Le Comte d'Aranda, Ambassadeur d'Espagne, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à

la Famille Royale, le Marquis de Llano, ci-devant
Ministre de l'Infant Duc de Parme.

N A I S S A N C E S.

Le 9 Juin, la Princesse du Brésil accoucha heureusement, à Lisbonne, d'une Princesse. Il y eut, à cette occasion, gala à la Cour, & toute la ville fut illuminée pendant trois nuits consécutives.

La Marquise de Beauveau, fille du Marquis de Molac, Maréchal des camps & armées du Roi, est accouchée d'un garçon au château de la Treille, en Anjou.

M O R T S.

Gédon. Anne de Joyeuse, Comte de Grandpré, est mort en son château de Grandpré.

Daniel-Bertrand de Langle, Evêque de Saint-Papoul, en Languedoc, Abbé commendataire de l'abbaye de Blanche Couronne, Ordre de St Benoît, diocèse de Nantes, est mort à St-Papoul, âgé de soixante-deux ans.

Geneviève Coquen de Torteville, veuve de François-Léonor Comte de Prie, est morte au château de Coquainvilliers, âgée de soixante-trois ans.

Le Comte de Toussaint, mestre-de-camp de Dragons, lieutenant-colonel du régiment Royal & Chevalier de l'Ordre royal & militaire de saint Louis, est mort à Niort, dans la quarante-cinquième année de son âge.

Anne-Marie-Antoinette de Fagan, épouse de François-Xavier Comte de Virieu Beauvoir, brigadier des armées du Roi, lieutenant pour le Roi

214 MERCURE DE FRANCE.

au gouvernement général du Havre , y est morte ,
 âgée de quarante-neuf ans.

Louise-Alexandrine-Cornélie du Puy-Mont-
 brun , veuve de François - Elzéard de Pontevès ,
 marquis de Buoux , lieutenant du Roi en Pro-
 vence , gouverneur d'Apt , &c. est morte à Apt en
 Provence , dans la cent unième année de son âge.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose , page 5	
La Vengeance , <i>Ode</i> , &c.	<i>ibid.</i>
Le Printemps tel qu'il est ,	13
L'Amant politique , <i>Conte moral</i> ,	16
Lettre écrite à M. le Marquis Darennes ,	50
Vers sur l'accomplissement d'une prédiction faite par Mde Adelaïde de France ,	51
Dialogue ,	54
Complainte & doléances des Manans & Ha- bitans de la Ferté - sous - Jouarre , sur la mort de Louis XV ,	62
Vers présentés au Roi ,	64
A Mlle Fannier ,	65
Explication des Enigmes & Logogryphes ,	<i>ibid.</i>
ENIGMES ,	66
LOGOGRYPHE ,	68
Romance ,	71
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	73

L'Esprit de la Fronde,	<i>ibid.</i>
La Gnomonique-pratique ,	81
Traité du Suicide ,	86
Principes nouveaux pour remédier à l'incom-	
modité de la fumée dans la construction	
des cheminées ,	87
Variétés littéraires , galantes , &c.	92
L'Homme de Lettres & l'Homme du Monde ,	99
Choix des poésies de Pétrarque ,	103
Chef-d'œuvres dramatiques ,	125
Doutes patriotiques ,	128
Le retour de l'Age d'or , ou le Règne de	
Louis XVI ,	<i>ibid.</i>
Odes provinciales au Roi & à la Reine ,	<i>ibid.</i>
L'Enthousiasme du Citoyen à Louis XVI ,	129
L'Inoculation par aspiration ,	<i>ibid.</i>
Réponse de Va-de-bon-cœur à l'Auteur de	
l'Inoculation par aspiration ,	133
Le Chirurgien Anglols ,	134
Observations sur la Littérature ,	135
Les cent Nouvelles-nouvelles ,	136
Oraison funèbre de Louis XV ,	137
Journal de Pierre le Grand ,	138
L'Espagne littéraire , &c.	<i>ibid.</i>
ACADÉMIE françoise ,	150
SPECTACLES , Opéra ,	170
Comédie Françoise ,	171
Comédie Italienne ,	<i>ibid.</i>

216 MERCURE DE FRANCE.

Notice sur M. Hulin, Ministre du feu Roi de Pologne, &c.	176
Lettre de Mde de Laissé en réponse à la cri- tique de Mde la Baronne de Prinsén,	181
Cosmographie,	186
ARTS, gravures,	187
Musique,	189
Lettre de M. Patte sur la préparation du nou- veau mortier découvert par M. Loriot,	191
Lettre de M. Colardeau à M. Latombe,	198
Anecdotes,	199
Arrêts, &c.	202
AVIS,	203
Nouvelles politiques,	206
Nominations,	212
Présentations,	<i>ibid.</i>
Naissances,	213
Morts,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le
volume du Mercure du mois d'Août 1774, &
je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Juillet 1774.

LOUVRE.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.



